

Les exotiques



JEAN MARQUET

*De la rizière
à la montagne*

EDITIONS
KAILASH

De la rizière à la montagne

Jean Marquet

Édition originale Delalain, 1926.

© Kailash Éditions 2008

169, Lal Bahadur Street - 605001

Pondicherry - India

69, rue Saint-Jacques - 75005 - Paris – France.

kailasheditions@wanadoo.fr

www.editionskailash.com

Livre numérique réalisé en collaboration avec Les
Éditions de Londres

ISBN Numérique : 978-1-909782-01-3

www.editionsdelondres.com

Table des matières

DE LA RIZIÈRE À LA MONTAGNE

I

II

III

IV

V

Notes

DE LA RIZIÈRE À LA MONTAGNE

Moeurs Annamites.

À PIERRE MILLE,
en témoignage de profonde reconnaissance.

I

Il naquit au village du Palanquin de Jade, à l'heure du Lièvre¹ le douzième jour du dixième mois de l'année de l'Arbre Vivant et du Rat², ce qui, deux mois plus tard, le rendit âgé d'un an. Son père, Nguyễnvan-Chuc, en bon Annamite qu'il était, l'appela « Co », qui signifie : Sexe mâle, attendant qu'il fût un peu plus âgé pour lui donner un nom officiel.

Et, en effet, après qu'il eût tété le lait maternel pendant un an, son père lui donna le nom de Nguyễnvan-Nguyên, sans trop savoir pourquoi.

Quand Nguyễn eut cinq ans, son père retira la garde du buffle à « Prostituée », la sœur aînée, qui désormais fut chargée de décortiquer le riz quotidien, et confia « Buffle » à Nguyễn.

Tous les matins, sa bolée de riz avalée, Nguyễn prenait en main la corde de chanvre attachée à l'anneau traversant le nez de la bête, s'aidait de la queue et du jarret de « Buffle » pour grimper sur son dos et le conduisait dans la campagne brouter l'herbe tendre des tumulus.

Pendant des mois et des années, il partit ainsi de grand matin pour ne revenir qu'au repas du soir.

Les jours de pluie, coiffé du vaste chapeau rond et le corps protégé par le manteau en feuilles de latanier, il laissait « Buffle » paître en liberté, et se pelotonnait sous une touffe de bambous ou encore contre le Chien de Pierre qui, le museau éternellement levé vers le ciel, surveille les rizières et en chasse les voleurs de riz.

En été, quand le soleil incendiait tout de ses rayons brûlants, il passait des heures délicieuses, plongé dans l'eau boueuse de la mare communale, avec ses petits amis et leurs buffles, nageant, pataugeant, pêchant les crabes verts et jouant des niches aux vieilles femmes qui venaient, au bout de l'escalier de brique, laver leur riz et leur salade de liseron.

Quand le soleil plongeait à l'horizon, tous ensemble, grim pant sur le dos ou le cou de leurs bêtes, ils retournaient lentement au village, et bien souvent « Rouge », qui savait beaucoup de choses étonnantes, étant le plus grand, entonnait la

chanson de ce garnement de Cuôi, chanson qui les faisait rire aux larmes.

Vers sa neuvième année, son père, voulant en faire un fils capable d'adorer les tablettes ancestrales suivant les rites intangibles, le confia à l'instituteur famélique du village qui, moyennant une ligature par mois et un panier de riz à chaque récolte, admit Nguyên parmi ses élèves.

« Buffle » fut alors remis en garde au garçon qui était né un an après Nguyên et qui avait déjà pris le nom de Sexe mâle, en remplacement de son frère ; maintenant, il lui succédait dans ses fonctions de berger. Plus tard, on l'appela Ba (numéro trois).

Nguyên prit donc le parapluie de son père, mit sous son bras un long livre relié de rouge et, avec une dizaine de petits paysans comme lui, alla tous les jours chez M. Thu (l'Automne), pour s'initier aux principes du Livre des Trois Lettres.

Les uns accroupis sur la natte bordée de bleu, les autres perchés sur le coffre à paddy ou assis à terre, ils chantaient tous en chœur, sans se préoccuper de son voisin, les maximes que, des milliers d'années avant eux, leurs ancêtres avaient chantées :

Nhân chi so
Tinh ban thiên
Tinh tuong cân
Tập tuong viên.

(À l'origine, la nature des hommes est naturellement bonne, les hommes se ressemblent par leur nature, seule l'éducation les rend différents).

Et ainsi de suite, jusqu'à en perdre la voix.

Au bout de quelques années, les livres classiques n'ayant plus de difficultés pour Nguyên, son père jugea inutile de donner une ligature par mois à Monsieur Automne. Vers le neuvième mois, comme la récolte approchait, il retira donc son fils de l'école afin que Nguyên apprît le métier de ses ancêtres : la culture du riz.

Pendant plusieurs jours, la faucille en main, il dut cueillir les épis mûrs, et le soir, en rentrant au foyer, porter sur l'épaule des charges de gerbes lourdes de grains.

Comme il était fort, son père se reposa peu à peu sur lui du soin de travailler les deux « sao » qui constituaient la propriété familiale, et sans compter les années, car qui donc les compte au

« Pays du Sud Pacifié »³ ? Nguyên fit pousser le beau riz blanc nécessaire à tous les siens.

*

* *

Confucius a dit dans son livre des Sentences : « Tant que votre père est en vie, ayez égard à sa volonté. Après sa mort, imitez ses exemples ».

Aussi Nguyên, en fils respectueux, s'efforça-t-il d'imiter en tous points ses aïeux dans la voie qu'ils lui avaient tracée.

Mais quel dur labeur que celui du paysan tonkinois !

Deux fois par an : au deuxième et au septième mois, il fallait répéter les mêmes gestes.

Au chant du coq, Nguyên prenait dans la main gauche une torche de paille enflammée, pour se guider dans les ténèbres, jetait sur son épaule la charrue gratte terre et, de la main droite, dirigeait « Buffle » sur les diguettes glissantes jusqu'au champ paternel.

Et là, le supplice commençait. Un langouti lui serrant la taille pour tout vêtement, la boue de la rizière jusqu'aux genoux, le nhà-quê⁴ allait et venait, le regard fixé sur le sillon.

« Batt, Batt, brr ! Va ! Buffle. Va ! Tire fort ! » Et « Buffle », les cornes basses, appuyant sur le joug, tirait fort pour que le soc pût fendre la glèbe. Le torse brûlé par le soleil, le bas du corps recouvert de vase, les yeux clignotant sous la réverbération de l'eau, Nguyên ne cessait de labourer.

Les jambes lui pesaient lourdement à la fin, et quand il les soulevait, la boue, en se refermant, faisait « floch ! »

« Batt, batt ! Va, Buffle ! Va ! » La sueur coule largement sur le dos de Nguyên et le soleil n'en brûle que plus fort. Vers le soir, « Buffle » fatigué dit : « Phu, Phu » avec ses naseaux, d'un grand coup de corne chasse les moustiques à piqûre cuisante et s'arrête. C'est fini, il faut rentrer. Quand « Buffle » n'en veut plus, il n'y a qu'à rentrer, sinon la bête à demi domptée briserait tout et s'enfuirait à travers champs.

Nguyên revenait alors s'abriter dans la case à murs en torchis.

Accroupi près du foyer formé de trois pierres, sans mot dire, il poussait son riz avec les baguettes, puis, son maigre repas

terminé, s'étendait sur le lit de bois dur. La tête reposant dans le creux d'une bûche taillée, il s'endormait « ivre » de sommeil.

De la charrue, il fallait passer à la herse droite, puis à la faucille, enfin à la houe, inlassablement, sous peine de mourir de faim.

Le père, lui, qui avait dépassé la quarantaine, ce qui est beaucoup pour un Annamite, bêchait le jardinet à l'entour de la case, préparait les lentilles d'eau pour les porcs et tressait des éventails en bambou.

C'était un tout petit jardin bien propre, entouré d'une haie de cactus et d'hibiscus à fleurs blanches, entremêlés de bananiers. À l'entrée se trouvaient quatre planches de patates et de taros, quelques pieds de cannes à sucre à écorce violette et, à l'autre bout, huit aréquiers autour du bassin.

À l'extrémité, après la case, s'élevaient d'abord l'étable où « Buffle » toujours enveloppé de moustiques, reposait, enfoncé dans un fumier profond, et enfin la porcherie, construite avec des planches de vieux cercueils, rares et chères, mais qui écartent les épidémies et les mauvais sorts.

La case n'était pas grande non plus, à peine trois pièces : à main droite, la chambre des parents, à gauche la cuisine, et au milieu, la pièce commune, avec, dans le fond, l'autel des ancêtres.

Comme il n'était pas riche, ne pouvant acheter de belles sentences parallèles, rouge et or, Nguyên-van-Chuc avait collé sur les piliers de bois de fer soutenant le faîtage, de longues bandes d'un papier vermillon recouvert de caractères noirs. C'étaient des maximes tirées des livres classiques. Celle de droite disait : « La vertu rafraîchit le cœur de l'homme comme l'ombre du bambou rafraîchit le voyageur. » Et celle de gauche : « Le parfum de la fleur du lotus est loin d'égaliser le parfum des vertus du sage. »

Tout autour, contre les murs de torchis et les chambranles des portes, le père avait aussi collé des carrés de papier rouge, tachés de triangles d'or vert, remplis de malédictions à l'adresse des mauvais Démons.

L'existence s'écoulait, pénible, monotone, sans but.

Le premier et le quinze de chaque mois, et aux jours prescrits par le calendrier chinois, Nguyên apprenait du père les rites sacrés. Bientôt peut-être devrait-il le remplacer dans

l'accomplissement des gestes immuables, aussi fallait-il être attentif et appliqué.

Le père balayait d'abord soigneusement le sol de terre battue, sans jamais enlever la poussière des candélabres et du tabernacle où se trouvaient enfermées les tablettes ancestrales. Sur la table rectangulaire, aux bords ajourés, il disposait ensuite le plateau de cuivre chargé de bols à dessins bleus contenant le riz gluant et les trois viandes pures ; puis, étendant sur le sol une natte immaculée, commençait les salutations.

Les deux mains jointes à la hauteur du nombril, serrant entre ses doigts les bâtons de josstick à fumée d'encens, le père faisait les trois génuflexions et les trois saluts.

Ensuite, il murmurait d'une voix faible : « Messieurs et Dames les ancêtres, votre enfant vous salue humblement. » Et c'était fini.

Quand l'heure du repas arrivait, la mère retirait alors le plateau qu'elle posait sur le lit, et tous, parents et enfants, le nez plongé dans le bol, savouraient ce que les âmes avaient laissé.

*

* *

Un jour de pluie, où Nguyên était allé écheniller son riz, il découvrit, transi de froid et blotti sous le lentisque servant de borne, un merle mandarin : un de ces merles à corps tout noir, à bec jaune, de ceux qui parlent si bien et se vendent si cher.

Nguyên tressa aussitôt une petite cage de jonc, donna à l'oiseau quelques piments rouges pour nourriture, et, enfilant son long habit couleur cunao, sans rien dire à personne, se rendit au marché de Giang-xa.

Il y rencontra M. Ruât, le Centurion, qui acquit le merle pour huit piastres ; et le soir, Nguyên revint à la maison, suivi de deux coolies porteurs d'un cercueil qu'il offrit au père.

C'était un joli cercueil en bois de giôi, aux planches épaisses, où couraient de larges raies peintes en rouge et noir. Aux deux bouts, l'artisan avait sculpté en caractères anciens le mot « longue vie ».

Toute la famille poussa des cris de joie. Le père, ému d'une attention aussi délicate et fier d'avoir un fils modèle, dit à « Prostituée » de courir acheter quelques sous d'alcool de riz, que l'on but en admirant la belle caisse fleurant le bois frais.

Puis l'on plaça le cercueil à la place d'honneur, sous l'autel des ancêtres, les quatre coins reposant sur des briques, afin d'éviter l'humidité.

*

* *

Lorsque Nguyễn eut seize ans, son père et sa mère décidèrent de lui choisir une épouse.

L'oncle Xuân (Printemps), consulté, conseilla la fille aînée de Monsieur Ri, le tuilier. Certes, la famille n'était pas riche, mais la fille était honnête et savait confectionner des chapeaux pour Bouddha, ce qui serait une aide pour le jeune ménage.

Le lendemain, les parents de Nguyễn mirent leurs beaux habits noirs et se dirigèrent vers la demeure des Ri. Devant, marchait la fille aînée portant dans une boîte laquée les présents rituels : l'arc, le bétel et le thé. Ensuite venaient Nguyễn-van-Chuc et l'oncle Printemps, qui allaient gravement, d'une main tenant le parapluie et de l'autre l'éventail en papier gris, et enfin la mère, coiffée d'un large chapeau à glands de soie.

Les Ri acceptèrent sans trop se faire prier. L'oncle Printemps traça alors d'une main exercée les noms des promis sur des feuilles différentes, et, les cartels rapprochés, les hommes purent constater que les caractères n'étaient nullement en désaccord. Les jeunes gens pouvaient donc être unis ; rien ne s'y opposait, et l'on fixa le jour des noces à un jour faste du onzième mois, après la récolte d'automne. Quant au repas des fiançailles, comme les deux maisons étaient pauvres, il aurait lieu en famille, sans appareil.

Après une longue discussion, il fut ensuite convenu qu'en échange de leur fille, les Ri recevraient des Nguyễn, la veille de la noce : dix piastres en argent, mille noix d'arc et cinq bouteilles d'alcool. C'était beaucoup, mais l'oncle Xuân et les autres parents promirent d'aider les Nguyễn en cette circonstance.

*

* *

La veille du grand jour, tandis que l'oncle parcourait le village offrant aux amis de la famille les cartes de visite et les chiques de bétel, les Nguyễn préparèrent la case pour recevoir dignement la bru et les invités.

Le matin de la noce, Nguyễn, de neuf habillé, suivi de ses amis, se rendit à la tuilerie pour y chercher Mademoiselle Hai, sa fiancée. Arrivé à la porte du village, le groupe se heurta à une écharpe de soie tendue en travers du portique par les veilleurs de nuit et, pour pouvoir passer, Nguyễn dut leur donner une piastre, qu'ils se partagèrent en riant.

La demeure des Ri était close. Nguyễn en ayant heurté l'huis, des voix répondirent de l'intérieur : « On n'entre pas. » Alors Nguyễn donna encore une piastre, afin que la targette fût retirée.

Nguyễn put enfin emmener sa fiancée, toute joyeuse et émue. Elle avait mis une courte jupe de soie noire, une ceinture de crépon violet et une paire de boucles d'oreille en verroterie.

De temps en temps, le long du sentier, soulevant son grand chapeau de latanier, elle souriait aux compliments des amies, laissant voir des yeux fendus en amande et des dents teintes en noir.

Comme le cortège arrivait au portail du jardin des Nguyễn, les invités incendièrent des pétards chinois. Le marié lui-même en prit un et, l'élevant au-dessus de leurs deux têtes, il pirouetta sur ses talons, pendant que les fusées éclataient en tous sens.

Les Mauvais Esprits ainsi éloignés, Mademoiselle Deux s'avança. Elle franchit la grande porte de la case et, comme c'est l'usage, enjamba un fourneau de terre tout allumé, qui barrait le seuil.

Nguyễn et Thi-Hai, après avoir présenté aux ancêtres les victuilles sacrées et salué bien bas, par cinq fois, se retournèrent vers un petit autel dressé à part pour la circonstance. C'était l'autel du Génie du Mariage, et les deux époux remercièrent humblement le Génie du Fil de la Soie Bouge d'avoir eu la bonté de les unir. Ensuite, ils se prosternèrent devant leurs parents, puis devant les invités qui, les relevant, leur souhaitèrent dix mille félicités.

Ces salutations terminées, les femmes rangèrent sur les lits les plateaux chargés des mets du sacrifice et emplirent les bols des convives d'un beau riz fumant, en s'excusant de ne pouvoir offrir que des mets de valeur infime.

Le festin dura tout l'après-midi et toute la nuit, car la famille Nguyễn, sans avoir rien fait d'extraordinaire, n'avait cependant pas lésiné.

Au milieu du cercle était disposée la marmite en cuivre rouge pleine de riz, et tout autour, sur divers plateaux, des assiettes garnies de choses succulentes.

C'était du porc et du chevreau rôtis, du porc cuit au sucre, du poulet bouilli coupé en menus morceaux. Il y avait encore une omelette d'œufs de cane, deux soupières de vermicelle aux champignons « oreilles de bois », des pousses de bambou, des gâteaux de soja au miel, des haricots germés, des feuilles de moutarde bouillies. Parsemées entre les plateaux, des soucoupes laissaient voir de la sauce de poisson saupoudrée de piment et de poivre. D'un grand nombre de flacons en porcelaine blanche et bleue s'échappait une bonne odeur d'alcool de riz.

Quand tout fut à peu près terminé, les mariés présentèrent les chiques de bétel. La sœur aînée les avait préparées elle-même, aussi les convives trouvèrent-ils délicieuses les feuilles de bétel enroulées avec un peu de chaux, et les noix d'arec tendres et juteuses.

Parents et invités se retirèrent enfin, en remerciant les Nguyên de les avoir si bien reçus. Et avant de franchir le portail, ils souhaitèrent aux jeunes époux une vieillese heureuse, de beaux garçons et des milliers de bonheurs « doubles ».

*

* *

Pendant une année, Nguyên eut quelque consolation quand, le soir, il revenait de sa rizière.

Bien qu'il eût les membres engourdis, le corps dévoré par le soleil et les moustiques, il ne se couchait plus comme une bête.

Par les soirées lourdes d'orage, il aimait à s'asseoir avec sa jeune femme, sous les aréquiers, près du bassin à eau de pluie. Là, éclairés par « Madame la Lune », ils unissaient leurs voix et chantaient les exploits des héros antiques. Entre autres, il y avait une chanson que Thi-Hai savait admirablement. C'était la légende de la Princesse. Quand elle la chantait, les voisins accouraient pour l'entendre, car elle faisait vibrer leur cœur de patriotes. Thi-Hai, le visage argenté par la lune, lançait dans la nuit tranquille les vers du vieux poète et, tenant entre ses pieds un monocorde, elle s'en servait pour scander les strophes de : Dzimdzim, mélodieux et plaintifs.

LÉGENDE DE LA PRINCESSE.

Sous l'empereur Nhân Tôn,
Famille des Ly,
Des ennemis de Chine.
Envahirent l'Annam.
Dzim-dzim-dzim.

Nombreux étaient ces bandits,
Nombreux comme des fourmis,
Avec des lances, des boucliers,
Des phénix sur des chariots⁵.

Le roi dit à son gendre,
Général de la famille Chu,
D'aller aux provinces du Nord,
Frapper, chasser l'ennemi.

Monsieur le gendre aussitôt partit,
Avec ses soldats aux doigts écartés
Mais, ô malheur, il fut cerné,
Cerné et décapité.

Alors Madame sa femme,
Princesse de sang royal,
Afin de venger son époux,
Ramena l'armée au combat.

Elle chassa tous les Chinois,
Jusqu'au Jardin de l'aréquier,
Où la vaillante fut cernée,
Cernée et décapitée.

Tout contrit, le roi ordonna
Au valeureux Ly-Thuong-Kiêt,
Général de sang royal,
D'aller battre les ennemis.

Avant de marcher au combat,
Monsieur Ly fit une prière,
Implorant l'aide de la princesse
Pour les enfants de la Grande Patrie.

Aussitôt dans le ciel parurent
Deux chevaux blancs qui hennissaient,
Les blancs chevaux que la princesse,
En bataillant, jadis, montait.

Et les soldats, pleins de courage,
Écrasèrent les chiens chinois,
À torrents leur sang coula,
Innombrables furent les morts.

Au lieu où tomba la Princesse,
Un banyan d'abord s'éleva,
Et autour une île de sable,
Territoire de Mai-thuong.

Un grand tombeau y fut construit :
C'est le tombeau de la princesse,
Et le peuple va y prier,
Pour implorer aide et secours.

Quand dans le ciel apparaîtront
Deux chevaux blancs qui henniront,
Alors l'Annam se lèvera.

*

* *

Mais, vers le sixième mois de l'année du Serpent et de l'Eau de Source⁶ qui suivit celle de son mariage, Nguyên fut assailli par des maux si nombreux et si grands, que bien souvent, par la suite, il se demanda si, par hasard, il n'aurait pas offensé quelque puissant Génie des Enfers.

Une épidémie de choléra ravageait alors les villages des plaines de « la Capitale de l'Est »⁷. Malgré les prières publiques et les bruyantes processions, le peuple était décimé. Dans le seul hameau de Nguyên, la moitié des habitants en mourut.

Nguyên-van-Chuc et sa femme, trop affaiblis par l'âge pour résister au fléau, furent emportés dans la même semaine, ainsi que leur fille aînée.

Le mariage l'ayant laissé sans argent et l'opinion publique étant trop affaissée par de tels malheurs, Nguyên ne donna pas aux cortèges funèbres l'éclat qu'ils eussent pu avoir en d'autre temps. Il se contenta d'enfouir ses parents sous quelques mottes de terre de la rizière, d'accomplir les rites indispensables, et remit à plus tard le soin d'organiser une cérémonie plus digne de lui-même et des chers disparus.

*

* *

Le cœur tout marri, Nguyên revenait des tombeaux où il avait brûlé un sampan en papier vert et or, destiné à aider les âmes des parents dans leur voyage, quand, traversant le jardin aux patates, il y vit le porc des voisins Thuc fouiller les sillons de son groin.

Les deux familles étaient brouillées de longue date, car, en Annam, qui peut se vanter d'être bien avec ses voisins ?

Aussi Nguyên, aigri par ses pertes récentes, sentit à cette vue la colère monter en lui et, saisissant sa pioche à long manche, il en assena un coup sur le dos de l'animal pour le chasser. Mais le coup glissa, et le fer, frappant à faux, brisa une patte de devant de la bête.

Aux cris du porc, les Thuc vinrent aussitôt chercher leur propriété et, vexés de subir un dommage de ce sans-le-sou de Nguyên, plutôt que d'arranger l'affaire à l'amiable, préférèrent suivre la voie annamite ordinaire : insultes et procès.

Thuc commença donc les injures habituelles, et lorsque ces insultes eurent été répétées maintes et maintes fois, il termina la querelle en jetant ces mots à Nguyên : « Demain, je te traduirai devant le sous-préfet. »

L'oncle Printemps, qui avait tout entendu, appela Nguyên. Après avoir, d'un pinceau habile, rédigé une plainte en caractères cursifs, il la mit dans la main de son neveu et, en homme prudent, ajouta cinq piastres prêtées jusqu'à la prochaine récolte. « Maintenant, lui dit-il, cours au prétoire et tâche d'arriver le premier. »

*

* *

Nguyên partit à pied, dans la nuit, et arriva de fort bonne heure à la demeure du mandarin.

Il remit alors dix cents au soldat de planton, afin de pouvoir pénétrer, puis vingt cents au secrétaire qui reçut sa plainte, et accéda enfin au tribunal.

Il s'avança les mains jointes, les yeux fixés à terre et, s'étant prosterné par trois fois, attendit que « le père » voulût bien permettre « à son enfant » d'exposer son cas.

D'un coup d'œil furtif, il osa regarder le « grand homme » à moustaches de chat, assis sur un escabeau, devant une petite table incrustée. Derrière son dos, contre le mur, Nguyên admira un

panneau de soie brodée, où deux chanteuses, le visage tourné vers un lis, chantaient les vertus de l'empereur de Jade. Ensuite il déchiffra les caractères gravés sur les deux sentences qui pendaient le long des piliers.

Il en était là, quand le sous-préfet, qui avait terminé la lecture de sa plainte, lui dit d'une voix paraissant venir de très loin : « C'est bien, tu peux retourner chez toi ; dans deux jours la réponse. » Indifférent, il empocha l'argent que Nguyên lui tendait et, sans d'autres explications, congédia le plaignant.

Deux jours plus tard, en effet, le jugement fut rendu. Le procès, selon la formule annamite, était jugé « affaire de paix », c'est-à-dire que Thuc n'avait rien à réclamer pour la perte du porc, Nguyên ayant subi un dommage dans ses patates.

Tout le village en fut étonné, Thuc étant le plus riche. Celui-ci en ressentit une telle irritation que retournant du prétoire, il dit à Vu, la marchande d'eau de thé : « Je me vengerai ».

*

* *

Il est huit heures du soir. La nuit vient subitement de tomber ; dans la campagne les ombres se font plus épaisses, tandis que commence le demi-silence des nuits tonkinoises. D'innombrables insectes crissent, les crapauds-buffles font entendre leurs lugubres mugissements, le bruissement des riz et des bambous ressemble à des plaintes de trépassés. Par-dessus tout, flotte une âcre odeur d'humus, où se mêlent les senteurs des végétaux pourris et la fraîcheur des plantes nouvelles.

Tout à coup, le bruit sourd d'un tam-tam violemment heurté retentit du côté de Thuong-cat.

Qu'est-ce donc ? La digue se serait-elle rompue ? Après tant de malheurs causés par le choléra, allait-on subir l'atroce ravage d'une inondation ?

Hélas ! Il n'y a plus de doute : les coups de tambour redoublent, et un cavalier arrive au galop annoncer que le Grand Fleuve⁸ menace de briser la digue de Thuong-cat. Déjà, les terres laissent suinter l'eau, il n'y a pas de temps à perdre.

Le crieur public, sur l'ordre du maire, parcourut alors le village ; à chaque ruelle, à chaque carrefour, après plusieurs « tac, tac » de son bambou creux, il se mit à crier : « Oh ! que les grands vieillards, les notables majeurs et mineurs, les dignitaires et brevetés se rendent sur-le-champ à la maison commune afin de

répartir entre tous le travail de réparation de la digue ! Demain, à la première heure, tous les corvéables de tous les quartiers, munis de pioches et de pelles, devront aller travailler à la digue de Thuong-cat ! » Tac, tac, tac.

*
* *

Depuis six jours et six nuits, ils sont là un millier d'êtres bronzés par la pluie et le soleil du pays d'Annam. Une moitié des coolies répare la digue, tandis que l'autre se repose dans des pagodes et des cahutes en branchages. Deux fois par jour ont lieu des distributions de riz. De distance en distance, l'on a disposé des jarres d'eau de thé où les travailleurs puisent avec des noix de coco, pour calmer la soif qui les étreint.

Depuis six jours et six nuits, ils peinent sur cette digue maudite, les hommes bêchant l'argile des rizières, les femmes et les enfants la portant aux endroits désignés.

Enfin, peu à peu, les suintements d'eau rougeâtre cessent, puis s'arrêtent : le danger est écarté. Le sous-préfet, embouchant son porte-voix, annonce alors que les coolies des villages éloignés peuvent rentrer chez eux.

Nguyên, sa pelle sur l'épaule, rentre chez lui avec ses camarades. Ils sont heureux d'avoir échappé au terrible danger et, le long du sentier, chantent des couplets grivois qui font fuser les rires des filles.

*
* *

« Tiens, Nguyên, lui dit quelqu'un, qu'est-il donc arrivé chez toi, tous les enfants du village sont à ta porte ? »

Nguyên se précipite, fend la foule et tombe sur un douanier indigène qui, flairant le propriétaire de la case, lui met la main au collet. Ah ! malheureux Nguyên, il était loin de penser à un coup pareil ! Un « Occidental » et deux « soldats de la douane » lui montrent, au bout du jardin, deux jarres de riz fermenté cachées sous des taros.

« Grand mandarin, s'écrie Nguyên, ce n'est pas à moi ! Je reviens de travailler à la digue, ce n'est pas à moi ! Je suis prêt à le jurer à la pagode. Je n'ai jamais osé enfreindre les règlements de l'administration. »

Sa femme aussi proteste ; c'est sans doute cette nuit, pendant son sommeil, qu'un méchant ennemi aura déposé ces jarres sous les taros. Tout le monde peut en témoigner : la maison n'abrite que des gens paisibles.

« C'est possible, répond l'Occidental qui comprend un peu l'annamite, mais moi je n'y puis rien. Tu t'expliqueras devant le mandarin justicier. Allons, viens avec nous à Hanoi. »

Comment, lui innocent, abandonner une jeune femme pour aller en prison avec les voleurs ? Mais, pendant son absence, qui donc accomplira les sacrifices et travaillera la rizière ? Son frère est bien trop jeune pour tout cela. Nguyên, que l'idée d'être emprisonné injustement révolte, tente de fuir, se débat et, dans sa lutte avec le douanier indigène, lui donne un coup de coude sur le nez. L'autre, exagérant son zèle crie au secours, car son sang coule, et le bandit est près d'échapper. Pauvre Nguyên, il n'y a pas à résister ! Il est ligoté avec son propre turban et, avec force bourrades, jeté dans une pousse rapide, que les gamins accompagnent en criant.

En route, Nguyên réfléchit à ce qui vient de s'écouler si promptement. Est-ce une illusion ? Son sang échauffé aurait-il fait bourdonner ses oreilles, ou a-t-il clairement entendu ? Mais oui, il en est sûr maintenant : en passant devant la demeure des Thuc, un rire moqueur s'est élevé derrière la haie de bambous ! Il s'en souvient parfaitement. Plus de doute : il est victime de la vengeance de ce chien de Thuc !

*

* *

Une centaine de prisonniers sont enfermés dans une vaste salle de la prison française, rue des Fourneaux⁹. On ne les fait pas travailler, à peine leur demande-t-on quelques menus travaux de propreté. Il y a, paraît-il, encore beaucoup d'autres détenus dans des cellules : des Annamites, des Occidentaux blancs, des Occidentaux noirs et des « oncles étrangers ».

La veille, au bureau des douanes, on a remis à Nguyên un grand papier couvert de caractères où il ne comprend rien, avec, dans un coin, un petit bout de papier rouge qui coûte très cher¹⁰. Aux questions qu'on lui a posées, il s'est contenté de répondre : « C'est mon voisin Thuc qui s'est vengé. »

Nguyên cause avec ses compagnons de geôle. Avec effroi, il apprend que presque tous sont dans son cas, que tous disent que

le riz a été déposé par vengeance. En fin paysan qu'il est, Nguyên pense que tous ne doivent pas dire vrai. Mais alors, comment le juge saura-t-il discerner les innocents des menteurs ?

Quelques jours plus tard, comme il balayait les lits de camp avec un pinceau de sorgho, le gardien s'approcha de Nguyên et lui dit à voix basse :

– Dans quatre jours, mon frère ira à la maison de la justice.

– Je l'ignore, mon oncle, répondit Nguyên, on ne m'a encore rien dit.

– Mais moi, je le sais. As-tu de l'argent ?

– Quelques sous seulement. J'ai été trop surpris.

– Ah ! c'est très malheureux pour toi.

– Mais pourquoi ? demanda Nguyên.

– Parce que si tu voulais me donner dix piastres, je les remettrais à M. Bui. Tu ne connais pas M. Bui ? C'est l'interprète du tribunal. Avec ces dix piastres, lui te ferait acquitter, car il est malin.

– Oh ! dit Nguyên, je suis innocent, le mandarin occidental m'acquittera.

– Tu le crois, gros lourdaud de paysan, répliqua le gardien. Eh bien ! tu regretteras plus tard d'avoir repoussé mes services ! »

*

* *

Par une matinée ensoleillée, Nguyên, enchaîné comme un pirate, fut emmené avec une cinquantaine d'autres prisonniers dans une grande maison, non loin de la prison. Il y avait beaucoup de monde dehors et dedans, des Annamites à longues vestes noires, et des Européens tout blancs, de peau et d'habit.

Après quelques instants d'attente, il entendit quelqu'un crier son nom : « Nguyên-van-Nguyên, de Ngoc-kiêu »¹¹. Alors, il répondit : « Ya ! » et s'avança en tremblant.

Dans l'immense pièce, où il fait sombre, ses yeux étonnés ne perçoivent plus rien. On le pousse jusqu'au milieu, et il distingue enfin. Au fond, ce monsieur occidental à tête blanche doit être le mandarin justicier, et à droite, cet Annamite, à habit de soie brodée et à turban de crépon noir, c'est sans doute M. Bui.

Le mandarin « à tête d'argent » parle un langage inconnu, et M. Bui traduit d'une voix calme :

« Comment vous appelez-vous ? »

Nguyên, de son front hâlé, heurte par trois fois les dalles froides et répond :

– Nguyên-van-Nguyên.

– De quel village ?

– Du hameau Médian commune du Palanquin de Jade, canton de Tay-tuu, préfecture de Hoài-duc, sous-préfecture de Tu-liêm, province de Ha-dông.

– Quel âge avez-vous ?

– Respectueusement, vingt-deux ans.

– Quelle est votre profession ?

– Respectueusement, je plante du riz.

– Pourquoi aviez-vous du riz fermenté chez vous ?

– J'ai l'honneur de vous informer respectueusement, Monsieur le grand mandarin, que ces jarres de riz à alcool ne m'appartiennent point. Mon ennemi Thuc les a déposées chez moi par vengeance, pendant que je travaillais à la digue de Thuong-cat. J'implore votre pitié, car je ne dis que la vérité. Il y a un grand trou dans la haie de cactus.

– Pourquoi avez-vous frappé le douanier indigène ?

– Respectueusement, c'est malgré moi, en me débattant, je voulais fuir. Que vos entrailles aient pitié de moi ; je suis très malheureux !

– Le prévenu répond que c'est en voulant fuir, pour se dégager. Il implore votre pitié », traduit M. Bui.

Le juge rend ce jugement, que M. Bui interprète aussitôt.

« Vous êtes condamné à cinq cents ligatures occidentales¹² et six mois de prison, pour avoir frappé un douanier. »

Tout danse autour de Nguyên qui demeure là, muet, prostré. Les gardiens le relèvent violemment, le poussent encore, et il se trouve sous la véranda, sans savoir comment.

*

* *

« Eh bien ! s'enquiert le surveillant avec un sourire narquois, es-tu acquitté ? »

Mais, pris de commisération pour une douleur si profonde, il explique au paysan le jugement du matin :

« Cela te fait à peu près un an et demi de prison, ou bien six mois de prison seulement et quatre cent cinquante piastres à payer. »

Quatre cent cinquante piastres ! Mais où veut-on qu'il les prenne ? La maison vaut vingt piastres, la rizière trente. Quant à « Buffle », il est bien trop vieux pour avoir une valeur quelconque.

Si l'oncle Printemps et les Ri pouvaient lui prêter trente piastres, il pourrait, en vendant tout, payer peut-être cent piastres. Mais c'est le plus, et ensuite, sans maison, sans autel des ancêtres, il lui faudrait aller se louer comme scieur de bois ou traîneur de pousse !

*

* *

La prison regorge de monde, car la piraterie a reparu dans les provinces. Chaque jour, arrivent, encadrés par des miliciens, de longues files d'Annamites du Nord, aux yeux durs, aux sourcils froncés, aux bras musclés.

Nguyên est maintenant employé à des travaux d'entretien. Tour à tour, il apprend à balayer avec un balai à long manche, à passer de l'eau de chaux sur les murs, à couper l'herbe avec des ciseaux, toutes choses qu'il ignorait.

Il pensait sans cesse à son procès perdu et n'avait plus qu'une idée en tête : ne pas mourir en prison. Dans un an et demi, enfin libéré, il retournerait au village et alors se vengerait de Thuc. Mais un an et demi, c'est bien long ! Qui sait s'il aurait la force d'aller jusqu'au bout, lui, l'homme libre des champs ?...

Les gardiens apportent un jour une grande nouvelle : l'administration, inquiète de voir s'entasser tant de prisonniers rue des Fourneaux, s'est décidée à les répartir dans les provinces. Les condamnés à long terme seront envoyés bien loin, du côté du Sud, dans la montagne Côn-lôn¹³ Seuls, ceux ayant moins d'un an, demeureront à Hanoï. Quant aux autres, ils iront finir leur temps dans les pays « aux routes contraires »¹⁴, dont le nom seul emplît d'effroi les âmes annamites.

C'est vrai, les gardiens n'ont pas menti. Comme récemment condamné, Nguyễn fait partie du dernier lot. Soixante, exactement, sont désignés pour monter là-haut, dans les montagnes, à Ha-giang, pour travailler aux routes.

Un matin, bien avant le jour, on les a encore enchaînés, et tristes, tristes, ils s'en sont allés, songeant à ces pays si lointains et si étranges, d'où aucun Annamite ne revient. Car les malheureux enfants du « Sud tranquille » y subissent sans trêve les attaques des mauvais esprits.

Il y a d'abord le génie de l'eau qui vous donne la fièvre.

Puis, il y a le génie des cavernes. Il apparaît ordinairement à l'imprudent qui a osé troubler son repos, sous la forme d'un grand dragon noir, tacheté de plaques jaunes. Ses yeux fascinent l'homme, comme ceux du serpent attirent la grenouille. De sa gueule sortent à volonté de la fumée et des flammes brûlantes. Malheur au voyageur égaré dans la sombre forêt ! Quand vient la nuit, désespéré, il cherche un abri dans un trou de rocher, plein de lianes et de ronces, et n'y trouve que la mort.

Il y a aussi les génies des rapides là sont les plus mauvais, parce ils s'attaquent aux insensés qui, pour échapper aux autres génies, ont tenté de fuir sur un radeau ou sur une barque.

Si le pilote, avant de quitter la rive, a omis de jeter dans l'eau les offrandes qui calment ces génies, c'est-à-dire une poignée de riz, une pincée de sel, un pétard éclatant, trois bâtons d'encens enflammés ; si dans la barque il se trouve un passager impie, alors votre sort est fixé : ou le mugissement des eaux du rapide empêche les matelots d'entendre les commandements du pilote, ou bien les perches à bout d'acier glissent sur les roches pointues, ou encore une grande tortue, de son bec acéré, crève le fond de la barque ; quelle que soit la cause du naufrage, tout, hommes et choses, disparaît dans le gouffre.

Le prisonnier Haricot (ainsi nommé parce qu'il était marqué de petite vérole) faisait ces récits terrifiants à Nguyễn, qui les écoutait, bouche bée et anxieux, tandis que le train roulait à travers les rizières. Expansif, Haricot raconta que lui aussi était originaire de la province de Ha-dông, du village « Tranquillité et Paix », et qu'il était emprisonné pour une affaire de vol de buffles.

« Moi, lui dit Nguyên, je suis victime d'une vengeance, et ma condamnation est injuste. Mais maintenant, ajouta-t-il, il n'y a plus qu'à attendre. C'est le destin qui l'a voulu ainsi ! »

Depuis le départ, ils étaient entassés dans deux voitures du « bateau à feu »¹⁵, gardés par des miliciens, aux fusils menaçants. Ne pouvant remuer, ils bavardaient et contemplaient ce que peut-être beaucoup ne reverraient jamais plus.

Ils traversèrent d'abord des rizières, puis des mamelons couverts d'herbe, ensuite un grand pont, et virent écrit sur une maison devant laquelle le « bateau à feu » s'arrêta, ce mot : Viétri.

Le convoi repartit, et bien tard dans la nuit, on leur dit qu'ils étaient arrivés au terme de leur voyage en train. Ils entendirent alors les employés crier : « Bao-hà », nom qui leur parut lugubre comme un hurlement de bête fauve.

*

* *

Le lendemain, ils commencèrent les étapes de la voie lamentable.

« Nous avons sept jours à marcher, dit Haricot à Nguyên. Malheur à nous, car aujourd'hui est jour néfaste ! »

L'escorte des soldats à langouti bleu¹⁶ avait été remplacée par une autre, formée d'hommes au visage plus blanc, aux dents semblables à celles des Occidentaux et au parler incompréhensible¹⁷. Un sergent français les commandait, monté sur un cheval aux pieds garnis de fer.

Les deux premiers jours ne furent pas trop fatigants, parce qu'ils marchaient en plaine ou sur les flancs de petites collines, avec des rizières dans le creux. Mais le troisième jour, la lassitude commença à alourdir leurs jambes qui, en prison, avaient perdu toute vigueur. Puis le paysage changea : la forêt et la montagne apparurent.

Durant quatre jours, ils voyagèrent dans des forêts où ils se sentaient écrasés. C'étaient des espaces énormes couverts de bambous, de bananiers sauvages, de rotins, de grands arbres que les lianes enlaçaient, et enfin des bambous, encore des bambous.

Les souffrances des exilés empiraient à mesure que la route diminuait. Pendant les longues heures de marche, leurs pieds nus, qui n'avaient jamais foulé que l'argile du Bas-Pays, étaient

meurtris par les pierres de la route ; leurs jambes, sans protection, envahies par les sangsues. En arrivant à l'étape, ils essayaient, avec leurs ongles, d'arracher ces bêtes au corps visqueux, mais vainement : de la jambe, elles se collaient à la main, et le sang coulait, noir et pénible à voir. À de rares intervalles, ils traversaient d'étroites rizières, où l'eau venait d'en haut, au moyen de rigoles en bambou. Dans ces rizières se trouvaient parfois des cases fixées sur des pieux. Les hommes du « Sud Pacifié » les comparèrent à des cabanes pour singes.

Ils virent aussi des champs d'une herbe à feuillage vert sombre, dont le suc sert à teindre en bleu¹⁸, des plantes surmontées d'une capsule pleine de coton, et, auprès des habitations, des pilons à riz, que l'eau seule faisait mouvoir.

Ce n'était pas, comme sur les routes du Sud, une foule grouillante et bavarde, mais seulement, de temps en temps, de petits groupes d'hommes et de femmes, vêtus de bleu, tous armés : les femmes, munies de larges coupe-coupe, et les hommes, porteurs de fusils à crosse courte et à canon long. On dit à Nguyên que c'étaient des Thôs, des hommes des bois, au ventre méchant, des sauvages ne vivant que de maïs et de plantes de la forêt, ignorant l'usage du bétel et du nuoc-mâm.

Parfois aussi, ils croisaient d'autres individus silencieux, forts comme des Occidentaux, suivis de femmes vêtues d'habits à carreaux rouges et jaunes, la poitrine et le dos couverts de plaques d'argent et de verroteries. On lui dit que c'étaient des Mans, des gens qui habitent au sommet des montagnes, dans ces cases qu'il voyait là-haut, près du ciel, comme des chats qui se perchent toujours sur les dernières poutres de la toiture.

Le soir venu, les prisonniers couchaient dans une sorte de hangar où, de chaque côté, couraient des lits en bambou. Aux deux portes se tenaient des soldats qui, durant la nuit, entretenaient un grand feu afin d'éloigner les bêtes féroces. Dans le silence angoissant des heures noires, on les entendait bondir et hurler parmi les hautes herbes.

Toute la nuit, le cœur agité par ces bruits étranges, ils se serraient les uns contre les autres pour se réchauffer, et, de leurs mains, ils essayaient de chasser ces ennemis insaisissables que sont les petits mouchérons des bois.

*

* *

Dans l'après-midi du septième jour, ils arrivèrent enfin dans une ville, au bord d'un fleuve aux eaux claires ; c'était Hagiang. Sur leur passage, les habitants les regardèrent d'un air indifférent. Presque tous étaient des hommes de la Chine, des colosses ventrus, la queue enroulée sur le crâne rasé.

Ce qui étonna les exilés dans cette traversée rapide, ce fut la quantité innombrable de chevaux qui remplissaient les rues. Le dos chargé de ballots et de paniers, ils ne cessaient de se mordre en hennissant, et leurs maîtres, aux pieds chaussés de sandales de corde, les séparaient en criant des mots barbares.

Tout de suite, on les enferma dans une prison construite au bout de la ville.

Hélas ! ils n'étaient plus que cinquante-cinq ! Cinq d'entre eux avaient dû être abandonnés dans les postes militaires de la route. Les pieds ensanglantés, les yeux brillants de fièvre, le corps amaigri par tant de souffrances, ceux-là ne reverraient jamais plus les plaines du Bas-Pays ! Qui sait, si lui aussi, Nguyên, pourrait y retourner un jour ?

Le soir de l'arrivée, il y songea longuement. Il songea au petit village, enfoui dans les bambous mâles, avec ses cai-nha aux toitures grises, cachées au milieu des jardinets de canne à sucre et d'aréquier. Le reverrait-il jamais ? Et la grande mare couverte de lentilles ? Et la maison commune, au tam-tam rouge et or ? Et la pagode pleine de saints vénérables, avec, dans le fond, la statue de Bouddha, derrière le paravent de jonc où court un dragon vert ? Et le pagodon de la Littérature où, avec ses camarades d'école, il allait aux jours prescrits, offrir des présents aux sages philosophes ? Et sa maison où Thi-Hai devait se lamenter et pleurer ; et la rizière où le père et la mère dormaient dans la terre boueuse ? Reverrait-il tout cela un jour ?

Oh ! oui, il reverrait ces choses aimées ! Il retournerait au hameau. Mais non pas pour retrouver sa femme, son foyer, les tombeaux, la pagode et ses camarades, non, il y retournerait pour se venger de Thuch.

*

* *

Le lendemain, un « Monsieur Sergent », chef de la prison, leur donna des numéros : Nguyên eut le 42, et désormais ce fut son nom. Un morceau de toile blanche, où ce chiffre était imprimé en caractères occidentaux, lui fut cousu sur le devant de

sa veste, et un menuisier lui plaça autour du cou une cangue formée de six morceaux de bois lourd et dur. Ensuite leur tâche journalière fut fixée : les uns, ceux qui savaient bâtir, travailleraient au bassin à eau ; les autres traîneraient des tombereaux de sable et de ciment ; les plus forts enfin feraient des trous dans le rocher, où l'on mettrait de la poudre pour le briser.

Nguyên fut de ceux-ci. On leur montra comment se fore un trou de mine. Le travail se fait à deux. Un des deux hommes tient entre ses mains une barre d'acier, sur laquelle l'autre frappe avec une masse, et à mesure que la barre s'enfonce, il faut enlever la poussière avec un crochet. Dans ce trou, l'on jette ensuite de la poudre que l'on doit tasser doucement avec un bâton, puis, la mèche bien enfoncée, on l'enflamme et la pierre vole en éclats.

Quelle vie ! À ce travail, les membres deviennent insensibles ; les yeux fixant constamment le sommet de la barre d'acier sont brûlés par la réverbération du soleil sur la pierre blanche. Dans ces montagnes, l'air est vicié, la brume du matin fait tousser, il pleut ou bruine souvent, et jamais personne ne vous parle avec bonté.

Chaque jour, les mineurs se rendaient lentement à leur poste, surveillés par des miliciens thôs. Ces gardiens étaient plus mauvais que tout, car, fiers de commander à des Annamites, ils les injuriaient et les menaçaient sans cesse.

Le soir, à l'heure habituelle, le sergent ordonnait aux prisonniers de se coucher. Leurs pieds étant passés dans un anneau de fer, il faisait jouer le cadenas, et durant leur sommeil, le froid vif glaçait leur corps fiévreux. Aussi, eux, autrefois si gais dans leurs villages, n'osaient plus rire ni chanter. Ils se couchaient en silence, et, muets, songeaient au jour de la délivrance. Si quelqu'un eût plaisanté ou ri, sa voix fût restée sans écho. Comment être joyeux quand on est exilé ?

Ceux qui avaient pu conserver de l'argent dans leur chignon, le remettaient aux gardiens afin d'adoucir leurs misères : les jours de pluie, ils étaient employés à l'intérieur ; s'ils tombaient malades, on les laissait couchés, sans les présenter au docteur ; la nuit, une deuxième couverture leur était prêtée ; on leur faisait passer de l'alcool dans des tubes de bambou.

Tandis que les autres, comme Nguyên, ceux qui ne possédaient plus rien, vivaient et souffraient en silence, comme des bêtes.

Deux prisonniers, une fois, lassés de cette vie de souffrance, tentèrent de fuir. Les fous ! Ils purent heureusement échapper aux balles maladroites des miliciens, mais trois jours après, des montagnards les ramenèrent, mourants de fièvre et affamés.

Ignorant tout du pays, ils avaient marché en suivant le cours des torrents, mangeant des racines et des épis de maïs verts. Le troisième jour enfin, craignant d'être dévorés par les fauves, ils se réfugièrent dans un hameau. Comme ils n'avaient pas d'argent, les Thôs les conduisirent à la « Maison du Mandarin », où une prime leur fut donnée.

Mis en cellule, ils y moururent, au bout de deux jours, de fatigue et de froid.

Il y avait juste deux mois qu'ils avaient quitté Hanoï, et ils n'étaient plus que quarante-trois. Les plus faibles étaient morts en route.

Puis la fièvre était venue et aussi le manque d'opium, car beaucoup avaient été fumeurs. Quand l'heure fixée arrivait, ceux-là se tordaient de douleur sur leur lit, réclamant de l'opium à grands cris. Comme réponse, les gardiens thôs leur demandaient en riant s'ils avaient de l'argent pour en acheter. Et un matin, en secouant les dormeurs, le surveillant touchait un corps raidi et s'écriait : « Encore un de mort ! Quatre hommes pour le trou ! »

D'autres, malades, s'en étaient allés à la « Maison de la Pitié¹⁹ ». Là, un « Mandarin Médicament » les avait soignés, mais aucun n'en était revenu.

Aussi, prévoyant leur fin, tous avaient dit à leurs camarades, en partant : « Si un de mes frères retourne dans le Bas, qu'il aille dans mon village, il y dira à mes parents que leur fils est mort au pays des Routes Contraires. »

*

* *

Comme il rentrait de faire partir les mines, Nguyên reçut un soir, du chef de la prison, une longue enveloppe de papier gris rayé de rouge. Elle portait ces mots : « Monsieur Nguyên-van-Nguyên, prisonnier, Ha-giang. » Au-dessous, l'on avait écrit à l'encre violette : n° 42.

L'enveloppe avait été décachetée par mesure de surveillance sans doute. Nguyên en retira une feuille double de papier annamite, où il reconnut aussitôt les caractères « herbeux » de l'oncle Printemps.

– « Monsieur Nguyễn-van-Xuân, de Ngoc-kiêu, écrit cette lettre à Monsieur Nguyễn-van-Nguyễn.

« Je t'écris ces quelques caractères afin que tu saches tout ce qui s'est passé au village, après ton départ pour la rue des Fourneaux. D'abord, il est arrivé un écrit de la Résidence ordonnant au maire de vendre tes biens « à la dispute²⁰ », afin de payer les frais de ton procès. Monsieur Thuc a acheté la maison vingt piastres ; Monsieur Luc, les rizières vingt-cinq piastres ; Monsieur Dich, le vieux buffle et le porc quinze piastres. Tout cet argent a été remis par le maire et les notables à la « Maison du Pays²¹ ». Alors, ta femme et ton frère sont venus chez moi. N'ayant qu'une fille qui, elle-même, n'a qu'une fille, j'ai adopté ton frère, Trois, pour qu'après ma mort, il puisse dire la messe et adorer les ancêtres de la famille. Mais, au bout de quinze jours, ta femme est partie. Monsieur Binh, sergent des soldats du sous-préfet, l'a prise comme femme deuxième. J'aurais fait un procès à Monsieur Binh, s'il n'avait pas été un homme au-dessus de moi. Puis l'eau du ciel ne tombant pas, la récolte a été perdue. Puis la maison des Ri a brûlé pendant la nuit. Cette lettre ne dit pas tout²². J'ai dit la vérité. Nguyễn-van-Xuân, de Ngockiêu, a signé. Troisième jour du onzième mois de la dix-huitième année de l'empereur Thanh-Thai²³. »

Ayant lu la lettre de son oncle, Nguyễn sentit son cœur se fondre, mais n'en laissa rien paraître sur son visage.

Donc, il était ruiné ! Sans maison, sans rizières ! Les tombeaux de ses parents, suprême injure, appartenaient à des indifférents, et, à chaque labour, les coups de charrue leur enlèveraient un peu plus de terre ! Sa femme aussi l'avait abandonné. Mais elle n'était pas responsable de son acte, étant si inexpérimentée ; et puis Monsieur Binh était un si grand personnage !

Il n'avait plus de raison pour vivre maintenant. Que lui importait de vivre ou de mourir ? Mourir, jamais ! Il fallait vivre pour sortir de ce cimetière, vivre pour se venger !

Néanmoins, à partir de ce jour-là, Nguyễn, qui cependant d'ordinaire était triste, le devint encore plus. Un matin, en allant au travail, il dit à M. Haricot : « Quand mon frère aîné s'en ira d'ici, qu'il aille dans mon hameau. Il y demandera Monsieur Printemps, mon oncle, et lui dire ce qu'il est advenu de moi. »

Et Monsieur Haricot répondit : « Oui, mon frère aîné, je le promets. »

*
* *

Depuis l'aurore, huit prisonniers, en quatre équipes, forent la pierre dans la montagne qui surplombe la route de Chine. Ils frappent sans relâche, ne sachant plus ce qu'ils font à la fin, tant ce travail est harassant et monotone.

Cinq miliciens thôs les surveillent, accroupis sur des pointes de roche. L'un d'eux raconte qu'au temps de la piraterie, un trésor a été caché dans une grotte au sommet de cette colline. Son père le lui a dit avant de mourir. Un dragon veille sur ce trésor, nuit et jour : sûrement que le bruit des mines doit le mécontenter, aussi, quelque jour, un grand malheur arrivera.

Les « pik, pak, pik » des coups de masse cessent. Les quatre trous sont emplis de poudre, et les prisonniers n'attendent plus que le sergent, qui doit allumer les mèches.

Il arrive enfin. Tous s'abritent derrière des rochers protecteurs, et, les mèches enflammées, le sergent court les rejoindre.

Trois coups sourds seulement. La quatrième mine a dû rater. Après quelques minutes, le sergent dit à Nguyên, qui est le plus près de lui : « Va louxir, toi, 42. » Nguyên va « louxir ». Mais au moment où il est presque sur la mine, l'explosion se fait entendre, sourde, terrifiante, et l'écho de la montagne répète longuement : Boouummm !

Après la grêle de pierres, tous les autres se précipitent et trouvent un corps ensanglanté, mais respirant encore et se plaignant faiblement : « Oh, oh ! gémit Nguyên, oh ! quelle douleur à mon bras ! » Et en lui-même, il pense : « Cela devait arriver ainsi, c'est le Génie de la montagne qui m'a frappé. »

On l'a placé sur une échelle en bambou, la tête soutenue par un chapeau chinois pour l'empêcher de ballotter entre les barreaux, et, en courant, on l'a porté à la Maison de la Pitié.

Là, les deux « Mandarins Médicament », l'ont fait déposer sur une table en zinc, et son pauvre corps amaigri mis à nu, ils l'examinent en hochant la tête. « Il faut couper un bras », lui dit-on. – « Un bras ? mais non, implore Nguyên, mais non ! Je ne veux pas, comment pourrai-je travailler ensuite ? Plutôt mourir que d'aller mendier ! » – « Laisse-toi faire, nigaud, lui souffle un infirmier indigène, après, le Gouvernement te nourrira. »

Et Nguyên, convaincu, se laisse faire.

*
* *

Nguyên se réveille et se voit couché dans une chambre étroite, la chambre des prisonniers. Il éprouve une grande douleur à son bras droit, et une autre, plus aiguë, sur le côté de la tête. De sa main gauche, il se tâte : sa tête est enveloppée de linges ; à la place de son bras droit, il n'y a plus rien. Ils lui ont donc coupé le bras et le droit ! Comment faire pour vivre, maintenant qu'il est estropié ? Mais l'infirmier, son frère, l'a renseigné, lui a même conseillé de se laisser opérer. Si le Gouvernement a voulu lui couper un membre, c'est qu'évidemment il comptait prendre soin de Nguyên ensuite. Oui, mais est-ce vrai ? Ne sera-t-il pas obligé d'aller le long des routes avec un petit panier de jonc implorer la pitié des passants ? Il se rappelle les litanies larmoyantes des mendiants du Bas : « Je salue profondément tous les messieurs, toutes les dames, toutes les demoiselles ! Je demande un bol de riz seulement. Je suis mourant de faim. »

Le Mandarin Médicament survient, place sous le bras gauche de Nguyên un petit mètre en verre, l'examine et fait une grimace. Il recommande de ne pas crier, de ne pas remuer, sinon « lui faire mort ». Puis sur une étagère, bien en vue, l'infirmier annamite dépose un verre de thé, et le Mandarin se retire.

Nguyên demande alors à boire à l'infirmier : « J'ai grand soif, mon oncle, un peu de thé, s'il vous plaît. »— « C'est deux sous, répond l'autre avec fermeté. Le « Mandarin trois galons » vend deux sous un verre de thé. As-tu deux sous ? Non ? Eh bien, tu ne boiras pas ! »

Et « l'oncle », plein de mépris pour cet individu qui n'a pas même deux sous, ferme la porte et s'en va.

*
* *

Oh ! quelle soif ! Comme sa tête brûle ! Pour sûr, il a la fièvre. Il le sent bien à son front suant, à ses yeux lourds, qui lui font mal. Quelle soif ! Va-t-il donc mourir, tout seul, entre ces quatre murs, comme un oiseau meurt sous une touffe de bambous ! Mais non, il ne veut pas mourir ! Il ne le faut pas, car s'il meurt, qui donc le vengera ?

Il y pense toujours à sa vengeance. C'est peut-être ce qui l'a fait maigrir et ce qui lui donne la fièvre.

Ce chien de Thuc est tranquille chez lui en ce moment, tandis que Nguyên crève de soif. Mais il guérira ! Son temps fini, il partira à pied pour éviter les Esprits des Rapides, retournera au Palaquin de Jade, et là, savourera sa vengeance, cette vengeance si chère aux Enfants de l'Annam.

Il jettera du pétrole enflammé sur la toiture de la case de Thuc, et la case flambra. Mais il ne le peut : la maison est en briques, couverte en tuiles. Alors il déposera, lui aussi, du riz fermenté, dans le jardin de son ennemi, près de la mare, derrière la meule de paille. Mais Thuc est riche : il offrira un beau cadeau à Monsieur Bui du tribunal. Monsieur Bui, qui est intelligent, le fera acquitter sûrement. Ou bien encore, Thuc louera un « Maître du Procès²⁴ » à Hanoï, un de ces Occidentaux qui parlent si bien et si longtemps et qui réclament toujours aux Mandarins Supérieurs.

Non, il ne se vengera pas ainsi. Il volera Sexe mâle, le fils unique de Thuc, l'emportera dans le bosquet de la pagode, d'un coup de coupe-coupe lui ouvrira le ventre, d'où les entrailles s'échapperont. Puis il jettera le corps dans le puits creusé au milieu de la cour du sanctuaire, et comme jamais un cadavre à ventre fendu ne remonte à la surface des eaux, les crabes verts le mangeront.

Et Thuc, l'immonde Thuc, n'aura personne pour adorer sa tablette, après sa mort !

Oh ! voilà enfin du monde. Mais ce ne sont pas des infirmiers ! Ce sont d'abord une grande tortue et un dragon, qui entrouvrent la porte, et ensuite, un long vert noir, qui se glisse entre les barreaux de la fenêtre.

Nguyên pousse un cri d'horreur : ce sont les trois Esprits Pervers, qui viennent le torturer !

Ah ! de grâce, Messieurs les Esprits, laissez-le vivre, n'emportez pas ce pauvre Nguyên dans vos repaires ! Soyez-en assuré, Monsieur le Dragon, jamais plus il n'ira tirer des pétards dans la montagne ; et vous, Madame la Tortue, Nguyên ne vous offensera pas : il retournera par terre. Enfin vous, Monsieur le Ver Ngai²⁵, Génie de l'eau empoisonnée, il ne boira jamais plus de l'eau des sources !

Mais les trois Mauvais Esprits ne se laissent pas attendre et se précipitent sur Nguyên, l'homme du Sud Tranquille, qui a osé affronter la Région des Routes Contraires !

Le grand Dragon lui lance les flammes de sa gueule au visage et Nguyễn sent sa tête éclater.

La Tortue, de son bec d'oiseau, lui dévore le bras droit.

Le Ver Ngai, Génie de l'Eau, lui montre le bol de thé et siffle en ricanant : « C'est deux sous pour boire de l'eau empoisonnée, c'est deux sous ! »

Le lendemain, aux premières lueurs de l'aube, l'infirmier de garde entra dans la cellule où reposait le prisonnier. Voyant qu'il avait les yeux ouverts et tout blancs, il posa sa main sur le front de Nguyễn. Ayant ressenti une fraîcheur de glace, il la retira vivement et se dit : « Encore un frère de mort ! »

Fouillant dans la ceinture du trépassé, il s'empara des deux sapèques qui s'y trouvaient, jeta l'eau de thé par la fenêtre, et alla prévenir ses chefs du résultat de sa ronde.

*

* *

Il est cinq heures du soir. La grande ombre de la montagne commence à descendre sur la ville. De la ville et de la vallée, des brumes s'élèvent vers les sommets, blanches et froides.

Un misérable cortège sort de la Maison de la Pitié, et longe à pas rapides la rive du fleuve qui conduit au cimetière.

Ce sont seulement quatre prisonniers et deux soldats. Deux prisonniers soutiennent, suspendu à un bambou, un objet empaqueté dans des nattes : c'est le corps bien léger de Nguyễn. Monsieur Haricot et un autre homme sont munis de pelles et de pioches. Viennent en queue les deux soldats thôs, qui suivent en trotinant. Par intervalles, les porteurs soulèvent leur cangue d'une main, et, de l'autre, changent le bambou d'épaule.

Voici d'abord le cimetière européen, aux tombeaux de briques, blancs de chaux ; puis la colline où les indigènes sont enfouis.

Parmi les ronces et les arbustes, ils sont innombrables les tumulus que le gazon recouvre. Quelques-uns sont encore surmontés d'un petit pavillon de papier blanc, leur terre est fraîche, ce sont les plus récents. Sur d'autres sont épars des pétards brûlés, des barres d'or et d'argent en papier, débris indiquant que les parents du mort ont accompli leur devoir, en chassant les Esprits malfaisants, aux jours prescrits.

Mais combien d'autres tombes envahies par la brousse ! Ce sont celles, hélas, des pauvres prisonniers, que tout le monde méprise et oublie.

Dans ces régions pluvieuses la terre n'est pas trop dure, aussi le trou est-il vite creusé. D'un brun noirâtre, la terre dégage une odeur de pourriture, car elle est vierge et n'a jamais été souillée par le travail de l'homme.

La fosse terminée, les prisonniers y déposent le corps de leur camarade et le recouvrent à grandes pelletées. Que de fois ils sont venus accomplir cette pénible besogne ! Qui sait si demain, ce ne sera pas leur tour, à eux ?

Et si encore, l'on était enterré suivant l'usage, avec les sacrifices indispensables à un bon voyage dans l'Au-delà. Mais non : ni clarinette, ni tambourins, ni pleureuses. Pas même de cercueil ! À peine une vieille natte, un peu de terre d'exil par-dessus, et c'est tout !

Les prisonniers s'en reviennent, en silence, l'esprit lointain. Avant de franchir la porte de la prison, l'un d'eux demande à Monsieur Haricot : « De quel village était-il ? » Et Haricot répond d'une voix sourde : « Du Palanquin de Jade, province de Ha-dông ; son oncle s'appelle Monsieur Printemps. »

*

* *

La mort a donc arrêté Nguyên dans ses projets de vengeance ?

La mort n'a fait qu'une chose minime : arrêter la vengeance du corps. Mais malgré sa toute puissance elle ne peut détourner la vengeance de l'âme : car tout le monde sait que dans « l'Océan Oriental » les vengeances des âmes sont plus terribles que celles des corps !

Si Nguyên a été abandonné de tous, son âme, qui a tant souffert, elle aussi, lui est restée fidèle. Elle s'enfuira donc de ces régions malsaines, descendra le cours de la Rivière aux Eaux Claires, suivra les eaux rouges du Grand Fleuve, et reconnaîtra le village de Thuong-cat, où Nguyên travailla si durement à l'estacade.

Quittant la digue, elle s'envolera à travers la campagne, et arrivée au Palanquin de Jade, ira se nicher dans les branches du vieux banyan chevelu qui ombrage la demeure des Thuc. Et là, elle accomplira sa mission vengeresse. Sans trêve ni pitié, elle

jettera de mauvais sorts sur les personnes et les choses. Les céréales périront de sécheresse, les buffles crèveront de la peste, Thuc verra mourir son fils unique, et le sol de sa maison tremblera !

Quand tout sera terminé, quand la mauvaise action, cause de tous les malheurs, aura été punie, l'âme retournera là-haut, au pays des Routes Contraires. Elle se penchera sur l'humble tombe cachée par l'herbe, et bien bas, bien bas, racontera ce qu'elle a fait, ce qu'elle a vu.

Alors, malgré leur pesant manteau de terre humide, les os du cadavre tressailleront d'une immense joie.

Et Nguyên-Ame, ayant vengé Nguyên-Corps, dirigera enfin sa course vers les cieux bouddhiques, pour y jouir de la béatitude du Nirvana.

II

Le jour de la vente publique, tout ce qui put être sauvé de la débâcle, fut transporté chez l'oncle Xuân : un lit, les ustensiles de cuisine et quelques outils. Le reste fut vendu à l'encan ou pillé par les vendeurs eux-mêmes.

Dès qu'il avait appris par le maire le triste événement qui se préparait, l'oncle Printemps avait offert à sa nièce et à son neveu l'abri de son toit. Avec lui, habitaient déjà sa fille Thi-Môn et son mari Mich, tourneur de plateaux. Ils n'avaient qu'une fillette, nommé Luc, qui était encore « imbécile²⁶ ».

L'oncle était loin d'être riche. Pas de rizières, à peine autour de la case, un sao de mûriers et, tout au fond, une mare aux eaux ombreuses. Mais les mûriers et la mare suffisaient, avec le travail de Mich, à faire vivre tout le monde.

Mich était ouvrier chez Monsieur Vinh, le maître tourneur. Il gagnait dix cents par jour et la nourriture, car il était habile et travailleur. Monsieur Vinh avait son chantier sur le bord même de l'arroyo, où rouissaient les pièces de bois. Une fois par décade, aidé de ses ouvriers, il retirait de l'eau jaune de longues billes au bout encoché. Mich et Bao, les autres ouvriers, armés d'une grande scie, découpaient le bois tendre en tranches régulières, et quand toute la bille était partagée, le tournage commençait. Les trois tours entonnaient alors leur chanson ronflante et faisaient voler dans l'atelier des flocons de sciure, qui répandaient une odeur fade de bois échauffé et mouillé.

Sa tâche journalière terminée, quand Mich retournait à la case, l'oncle le comparait à la statue de Bouddha, parce que ses épaules et sa tête étaient recouvertes d'une couche de sciure jaune, et ses oreilles encore bourdonnantes ne percevaient aucun son, tout comme celles du Bouddha de bois de la pagode.

Pendant que Mich gagnait ainsi de quoi acheter du riz, l'oncle et Môn élevaient les vers, producteurs de la soie précieuse. Vers le troisième mois de chaque année, le marchand de graines passait dans le village, et Xuân lui achetait une dizaine de ronds de papier, garnis d'œufs. La nature continuant son œuvre, les vers au corps laiteux sortaient et dévoraient des feuilles de mûrier. Chaque matin, Môn détachait les feuilles tendres des faibles tiges des arbustes. Xuân les hachait menu et

les jetait aux vers grouillant sur le van de bambou. Au septième mois, l'oncle disposait des nids de paille entre les mailles d'une claie, plaçait délicatement un ver dans chaque maille, et la bête y faisait son nid. Quand l'air était doux et le soleil brillant, Il sortait la claie dans le jardin, et les vers, réchauffés par les rayons du soleil, semblaient mieux travailler.

Lorsque les cocons étaient « mûrs », Môm les plongeait dans de l'eau bouillante, et enroulait les fils sur deux rouets : l'un pour les fils extérieurs du cocon, qui serviront à tisser la grossière soie duvetée, l'autre pour les fils intérieurs plus fins et plus souples d'où l'on tirera la belle soie couleur d'or réservée aux riches. De ces cocons bouillis sortaient les chrysalides, elle les vendait aux gourmets, qui les mangent frites dans de la graisse.

Mais l'oncle ne se contentait pas d'élever les vers, il avait encore le produit de la mare. La mare de l'oncle Printemps bordait un côté du champ de mûriers. Elle était entourée de hauts bambous, qui, renvoyant vers le centre leurs têtes légères, lui formaient un paravent ombreux et frais. Depuis longtemps, l'oncle avait planté des pieds de lotus dans le fond vaseux. Les larges feuilles de la plante sacrée recouvraient la surface de l'eau tout entière, et quand au sixième mois, les fleurs roses apparaissaient, une douce odeur se répandait alentour, et la brise qui agitait les bambous emportait au loin un air embaumé.

*

* *

C'étaient de bien lourdes charges que ces deux bouches à nourrir encore. Sans argent pour entreprendre un commerce, n'ayant aucun métier, Thi-Hai et Ba, en échange de la bolée de riz bi-journalière, ne pouvaient rien offrir. Mais le Destin, protecteur des pauvres gens, vint heureusement tout arranger.

Prétextant un achat de bois, Thi-Hai alla un jour au marché de Dich-vong, et ne revint pas à la case, le soir. Le lendemain, l'oncle inquiet de cette absence, s'apprêtait à en informer le maire, quand arriva Madame Vung, l'entremetteuse. Après avoir salué poliment et accepté la chique de bétel offerte par Monsieur Xuàn, elle dit qu'elle avait une importante communication à faire au « noble vieillard », de la part de sa nièce. Celle-ci comprenant qu'elle était une lourde charge pour son oncle, s'était décidée à aller vivre chez Monsieur Binh, sergent des soldats du sous-préfet, comme femme deuxième. Nguyên avait été exilé au pays des Routes Contraires, et qui pouvait dire, hélas ! s'il reviendrait

jamais de ces parages malsains ? L'oncle n'était pas riche, Hai encore moins, et Monsieur Binh qui occupait un poste important, avait promis de traiter sa deuxième femme avec égard et douceur. Ainsi, que l'oncle n'eût aucun souci pour elle, et voulût bien remettre à Madame Vung, les habits enfermés dans le coffre en bois.

Xuân, ces propos terminés, confia à l'entremetteuse un panier rempli d'effets appartenant à sa nièce, puis, la vieille partie, réfléchit longuement.

Hai l'avait donc quitté ! Certes, le mal n'était pas grand. Mais Nguyễn étant encore vivant, que résulterait-il, sa peine terminée ? Intenter un procès sur-le-champ à M. Binh ? Il n'y fallait pas songer, cause étant perdue d'avance. Mieux va écrire quelques caractères à Nguyễn, pour qu'il sût tout, et attendre son retour.

L'oncle patienta plusieurs mois, puis, voyant que décidément Thi-Hai se trouvait plus heureuse chez Monsieur Binh que chez lui, il se résolut à adresser à son neveu une lettre pleine de détails amers.

La réponse ne vint jamais !...

*

* *

Il restait encore Ba, qui, déjà fort comme un homme (il avait vingt ans), coûtait cher à nourrir et ne pouvait être casé que comme manœuvre ou valet. Le vieil oncle avait bien des projets en tête pour améliorer son sort, mais il fallait d'abord s'assurer du bon naturel du jeune homme, l'on serait toujours à temps d'aviser ensuite. D'autre part, si Nguyễn ne revenait pas du haut pays, qui donc accomplirait les rites, après l'oncle ? car, celui-ci, âgé de soixante ans, sentait chaque jour sa fin approcher.

Xuân pensait à tout cela, certain soir, en rentrant les claies à vers à soie, tandis que Ba, dans la mare, arrachait les lotus japonais, destructeurs des lotus sacrés, quand « frère » Mich revint de l'atelier. Mich appela aussitôt Xuân et Ba à l'intérieur de la case, et à voix basse, craignant d'être entendu des voisins, il leur fit part de son succès. Il avait enfin décidé aujourd'hui, Monsieur Vinh, son patron, à prendre Ba comme manœuvre. Monsieur Vinh, n'ayant besoin de personne, s'était longtemps fait prier, puis avait cédé pour être agréable à son meilleur ouvrier. Certes, les conditions étaient loin d'être brillantes : Ba

n'aurait que la nourriture ; quand il serait ouvrier, il pourrait prétendre à un salaire, mais pas avant. Les premières années d'apprentissage seraient sans doute pénibles, mais enfin, Ba aurait au moins la satisfaction de pouvoir dire qu'il gagnait son riz et de songer que, plus tard, quand il connaîtrait bien le tournage, il serait à l'abri de la faim.

Aussi fut-il communément décidé que, dès le lendemain, Ba et Mich, pour remercier Monsieur Vinh, lui porteraient en présent une poule et cinq pamplemousses.

« Yo ta ! » crient les quatre hommes, et, tous ensemble, ils tirent sur la corde. M. Vinh, Mich, Ba et M. Bao, l'autre tourneur, les jambes enfoncées dans la boue de l'arroyo, sortent de l'eau une bille de bois. La pièce humide est vaseuse et lourde, aussi ne sont-ils pas trop de quatre et, pour mieux faire force, ne tirent-ils qu'au refrain, après le couplet.

Quelques villageois, assis sous les goyaviers de la berge, regardent les travailleurs : les vieillards donnant des conseils, les enfants criant, eux aussi. La bille est à moitié hors de l'eau, à peine, et pour la faire glisser jusqu'au chantier, que d'efforts ne faudra-t-il pas encore !

« Allons, dit M. Vinh, chante, toi, Bao. Et nous, tirons tous ensemble. »

Et M. Bao chante les couplets des coolies :

« O Frères, écoutez ma chanson !

Yô ta !

Tous, préparez-vous à l'entendre, Yô ta !

Et baissez la tête au refrain.

Yô ta !

La nuit dernière, l'amant vint à la case, Yô ta !

Il vit la mère puiser la soupe, Yô ta !

Il vit le père racler la marmite, Yô ta !

Adossée au pilier, la fille mordait la louche.

Yô ta !

La lune apparut, un oiseau cria.

Yô ta !

Éclairs et tonnerres claquaient en tous lieux.

Yô ta !

L'amante alla retrouver l'amant.

Yô ta !

Dans le village, qui la contrariera ?

Yô ta !

Rien ne peut empêcher deux amants d'unir leur vie.

Yô ta ! »

Une pièce de faux-cotonnier est déjà sortie de l'eau, il faut maintenant retirer une bille de « coi ». Après quelques instants de repos, où les hommes ont fait résonner les « hu, hu, lu, lu » de la pipe à eau, M. Vinh rappelle les travailleurs à l'ouvrage. De nouveau, ils s'attellent à l'amarre, et, comme pour bien tirer il faut chanter, les assistants prient Bao de leur dire une chanson qui les fit rire.

Bao le joyeux farceur, entonna alors ces couplets de sa composition :

« O Frères, écoutez ma chanson.

Yô ta !

Tous, préparez-vous à l'entendre,

Yô ta !

Et baissez la tête au refrain.

Yô ta !

Sur la route j'ai rencontré,

Yô ta !

Un Occidental en deuil²⁷,

Yô ta !

Sur la tête il avait une courge, Yô ta !

Une courge de deuil²⁸.

Yô ta !

Au menton, il avait de la barbe,

Yô ta !

De la barbe comme un philosophe.

Yô ta !

Ou encore, des poils, comme l'ours,
Yô ta !
L'ours du Jardin des Cent Bêtes²⁹.
Yô ta !
De ses habits s'exhalait une odeur,
Yô ta !
Une puante odeur de savon³⁰.
Yô ta !
Par moments il chantait,
Yô ta !
Puis il riait et puis il pleurait³¹
Yô ta !
En me voyant, il s'écria :
Yô ta !
Sac-r-r-r-la-r-r-r-r ! »³²

Là, tout le monde éclata de rire. M. Vinh, qui pourtant d'ordinaire riait peu, dut s'accroupir sur la berge, et, pour mieux manifester de son hilarité, il posa ses coudes sur ses deux genoux et agita ses mains au-dessus de sa tête.

Vraiment, ce Bao en trouvait de bien bonnes ! Où avait-il pu dénicher cette chanson là ? Ils en avaient ri, à se « briser les entrailles ». Peu après, tout le village sut que M. Bao venait de chanter quelque chose de très drôle à l'adresse des Occidentaux. Mais son patron ne permit pas à Bao de répéter sa chanson, sinon tout travail serait impossible. Et, après avoir aspiré quelques bouffées âcres de tabac, Vinh et ses ouvriers retournèrent à l'arroyo, s'atteler à la bille de coi.

*

* *

Au dixième mois de l'année de l'Encens et du Bélier³³ un événement grave vint rompre la vie monotone et paisible de la famille. Un inconnu se présenta, un soir, à l'entrée du village, et demanda si c'était bien là le Palanquin de Jade, et s'il y demeurait un vieillard nommé Xuân.

Renseigné aussitôt, l'homme dit à l'oncle qu'il apportait des nouvelles de Nguyên et qu'il s'appelait Mac-Tinh-Sau, du village

Paix et Tranquillité. « Mais, ajouta-t-il, j'y suis mieux connu sous le sobriquet de Haricot. »

Bien qu'il eût des vêtements en lambeaux, les cheveux coupés ras et le visage fatigué, l'oncle le reçut avec aménité et lui rendit les honneurs dus aux étrangers qui viennent de loin.

Monsieur Haricot prit deux tasses de thé, puis, sans plus de préambules, fit connaître la triste fin de Nguyên. À tous les parents, muets de douleur et pleins de pitié, il raconta l'odyssée lamentable : le long voyage, la dure vie des prisonniers au pays des Routes Contraires, l'accident arrivé à Nguyên et sa mort à l'hôpital.

« J'ai aidé moi-même à l'enterrer, dit Monsieur Haricot, je sais où est sa tombe, et si jamais vous désiriez exhumer les restes de mon ami infortuné, je ferais mon possible pour vous guider et vous aider. »

« Il n'y faut pas songer de longtemps, répondit Xuân, nous sommes trop pauvres pour cela. Monter dans ces montagnes est chose difficile et coûteuse. Peut-être mes neveux le pourront-ils un jour ; pour maintenant, c'est impossible. Mais, afin que l'âme de Nguyên n'erre pas dans ces régions malsaines et ne vienne pas troubler notre repos, demain nous ferons dire une « messe de recouvrance³⁴ ». Je prie mon frère de nous faire l'honneur d'y assister. »

Trop heureux de participer à un bon repas, Monsieur Haricot accepta volontiers, et, pendant que tous les autres demeuraient à la case, Xuân se rendit chez Monsieur Phat, le sorcier, pour arrêter les détails de la cérémonie et convenir du prix.

Le lendemain, quand tout eut été disposé dans la pièce principale, Ba s'en alla quérir Monsieur Phat. Tous deux s'en vinrent gravement, avec les trois instruments indispensables : un tambour, un tamtam creusé dans du bois sonore et des cymbales en cuivre.

Le sorcier fit tout d'abord placer sur l'autel un plateau contenant du riz gluant, des viandes pures, et un flacon d'alcool, puis salua profondément Messieurs et Dames les Ancêtres.

L'oncle écrivit sur un feuillet de papier : « Nguyênvân-Nguyên, homme, vingt ans, du Palanquin de Jade », tendit le feuillet à Monsieur Phat, qui le fixa à l'extrémité d'un bambou. Ensuite, le sorcier distribua à chacun son rôle : Xuân frapperait

sur le tambour, Haricot heurterait le tam-tam, et Mich jouerait des cymbales. Quant à Ba, debout devant la porte de la case, il tiendrait dans ses mains le bambou surmonté du papier, afin que l'âme reconnût la demeure familiale et vînt prendre sa place sur l'autel ancestral.

Après un prélude des trois instruments, Monsieur Phat, s'étant encore prosterné par cinq fois, entonna d'une voix nasillarde les incantations destinées à faire revenir l'âme et à lui faire recouvrer sa tablette.

« Ho ! Nguyên-van-Nguyên, homme du Palanquin de Jade, reviens ici. Que tes trois âmes et tes sept esprits vitaux quittent le Pays des Routes Contraires et viennent prendre place sur la tablette !

« Ho ! vous, les trois âmes et les sept esprit vitaux de Nguyên, revenez ! Revenez manger ce riz et boire cet alcool ! »

Le sorcier, à genoux devant l'autel, chanta cette prière, par sept fois, pendant que les musiciens frappaient sur leurs instruments. Ces prières terminées, il fit signe aux assistants de cesser leur concert, et s'étant emparé du papier tenu par Ba, il le présenta à la flamme de la lampe sacrée et le détruisit. Il dit alors à l'oncle Xuân que sûrement l'âme de son neveu devait, en ce moment même, consommer le riz, les viandes et l'alcool, et que par conséquent personne n'avait plus rien à redouter des esprits du défunt.

Après quelques instants de causerie, les parents de Nguyên, aidés de Monsieur Haricot et du sorcier, mangèrent les mets du sacrifice.

*

* *

L'oncle Printemps était un de ces vieillards comme il y en a beaucoup dans les campagnes tonkinoises : un vieillard pondéré et sensé qui, comme il disait lui-même, n'avait rien oublié des choses d'autrefois. Bien souvent, Ba le questionnait sur les événements anciens, et Xuân aimait à lui narrer ce qui, dans sa jeunesse, l'avait le plus frappé. La nuit tombée, Mich poussait les targettes des portes, Thi-Môn allumait la lampe à huile de ricin ; alors l'oncle et Ba, éclairés par les lueurs vacillantes de la lampe au verre noirci, causaient très avant dans la nuit.

« Comprends-tu, mon neveu, disait Xuân, ce qui fait le malheur de nombre d'hommes du Sud Pacifié, c'est qu'ils ont

oublié. Ils ont vu les malheurs du temps jadis, mais leurs têtes n'ont point voulu les retenir. Tandis que ton oncle est toujours resté dans la voie droite, parce qu'il n'a jamais oublié.

« Il ne t'est pas possible de te faire une idée de l'état misérable de notre pays avant l'arrivée des Occidentaux. Mon père habitait alors une maison en briques de la rue du Marché-au-Poisson³⁵, dans la ville. Il tenait un Mont-de-Piété, et la maison était remplie d'objets laissés en gage. Vestes de satin, pantalons de soie, ceintures et turbans de crépon garnissaient les murs de la grande pièce du bas. À l'étage, un coffre était bourré de bijoux d'or et d'argent. Mon père avait deux serviteurs, car son commerce allait très bien. C'est d'ailleurs cette aisance qui nous perdit. Des jaloux (il y en a toujours) firent savoir à un chef pirate la valeur de nos biens, et, au cours d'une nuit pluvieuse, le malheur fondit sur nous, comme la buse sur le poussin.

« Il faut te dire qu'à cette époque-là, Hanoi n'était formé que de ruelles étroites et sales, où une brouette pouvait à peine passer ! Pas d'éclairage, pas de gardiens. À la nuit tombante, les Mandarins faisaient fermer les quatre portes de la citadelle et s'y cachaient par crainte des pillards.

« Cette nuit-là, nous étions couchés à l'étage, quand tout à coup un grand bruit se fit en bas : un bruit de pétard. C'étaient des pirates qui avaient pénétré chez nous, en perçant la muraille, et tiraient des pétards pour nous effrayer. Que faire ? Mon père avait un vieux fusil, acheté à des commerçants de l'Ouest sous l'Empereur Gia-Long, mais personne ne savait s'en servir et d'ailleurs toute résistance était inutile. Nous nous enfûmes donc par la toiture, de peur d'être saisis et torturés.

« Au petit jour, quand tout fut consommé, nous revînmes chez nous. Quel désastre ! Les pirates (qui devaient être une cinquantaine) avaient endossé les plus beaux habits, le coffre était fracturé, toutes les dorures et les pierres précieuses emportées. C'était la ruine ! Il fallut vendre la maison pour rembourser les propriétaires des objets volés. Mon père en mourut de chagrin peu de temps après, et ma mère, ton père et moi vînmes nous réfugier ici, dans ce village, où quelques biens nous restaient encore.

« Nous vécûmes alors la vie incertaine des campagnards de ces années-là. Une moitié des terres était en friche ; à quoi bon cultiver ? Les paysans ne travaillaient que pour récolter le riz

strictement nécessaire à leur subsistance : toute apparence de richesse étant un motif de pillage. À chaque récolte, il fallait verser un impôt aux bandes pirates, qu'abritaient les repaires de la Montagne des Trois Sommets³⁶. Pas de routes, pas de ponts ; sur le Grand Fleuve, très peu de bateaux. À l'approche de la nuit, les villageois se barricadaient dans leurs cases, d'où, quoiqu'il arrivât, personne n'osait sortir.

« Une telle vie eût pu être supportable. Mais elle empira quand les Occidentaux arrivèrent avec leurs « bateaux à eau ». Nous fûmes alors persécutés de toutes parts.

« Les Pavillons Noirs s'établirent dans la « Montagne de l'Ouest »³⁷ et pillèrent nos villages, comme les chenilles dévorent les riz. Quand ils traversaient la province, nous devions les nourrir, eux et leurs chevaux, leur fournir de l'argent, et aussi des jeunes filles qu'ils envoyaient en Chine. Les villages qui osaient résister étaient brûlés et les habitants décapités.

« Peu à peu, à mesure que les Occidentaux augmentaient en nombre, le calme renaissait. Mais bien souvent encore les pirates qui nous reprochaient d'accueillir les Occidentaux, vinrent piller et incendier nos hameaux. En ces tristes moments, le seul moyen pour nous d'échapper à la mort était de fuir à travers champs et de rester couchés pendant des journées entières dans la vase des rizières ou dans l'eau des étangs.

« Ton oncle Xuân a vu tout cela et n'en a rien oublié. Nombreux ont été les enfants du Sud Tranquille qui, soit par orgueil, soit par cupidité, ont voulu faire revivre les temps anciens que l'éloignement leur faisait paraître enviables. Mais tous ceux-là ont fini leur vie en exil ou en prison. »

Ba écoutait avec attention et tremblait quand l'oncle lui décrivait les horreurs des guerres passées. Les Pavillons Noirs n'allaient au combat que repus de nourriture et saouls d'opium. Les paysans devaient les conduire vers les villages occupés par les Occidentaux, et ceux qui se trompaient ou qui ignoraient vraiment étaient coupés en morceaux. L'attaque commençait ou son des trompes de bronze, dont les mugissements glaçaient le sang dans les veines. Mais, à chaque fois, les soldats occidentaux envoyaient des boulets qui éclataient en l'air et qui tuaient les Chinois en grand nombre. Les Pavillons Noirs se retiraient alors et, pour se venger, brûlaient les cases et les riz.

Après ces combats, les mandarins occidentaux voulaient aussi des guides, pour être conduits vers les repaires pirates, et les paysans qui ne savaient pas la route ou qui se trompaient, étaient tués à coups de fusil.

*

* *

Le Palanquin de Jade, comme tous les villages tonkinois, était un nid de verdure ensoleillé.

Seul, le gris des toits de chaume salissait l'émeraude du feuillage perpétuel des aréquiers et des bambous. Les cases aux murs de torchis étaient entourées de petits jardins de légumes et d'arbres fruitiers, séparés par d'épaisses haies de cactus, d'acacia épineux ou des murettes en terre battue. Dans la journée, elles étaient pleines des cris des enfants et aussi des querelles et des jérémiades interminables des commères qui, pour une poignée de salade ou un œuf volés, maudissaient le voisinage jusque dans sa troisième génération.

Après le coucher du soleil, les aboiements des chiens, les ronflements des tarares et les grincements des pilons à riz, se poursuivaient très tard dans la nuit.

Sur les bords de la grande mare communale, à qui elles formaient comme une garde sacrée, s'élevaient la pagode et la maison commune. La pagode, orgueil du village, construite depuis des milliers d'années, semblait défier le temps et les hommes. Les paysans prétendaient que si, malgré son grand âge, elle était encore aussi bien conservée, cela tenait aux sculptures symboliques qui la défendaient contre les mauvais génies. Jadis, des artistes avaient, en effet, garni ses murailles de sculptures naïves et terrifiantes. C'étaient des éléphants, des chevaux, des dragons, des tortues emblèmes de la sagesse, et des guerriers armés de lances et de sabres.

Des letchiers géants et des jaquiers à fruits énormes formaient derrière elle un bosquet mystérieux, et de la mare sortait un escalier de briques, aux rampes surmontées de caïmans à gueule menaçante. Des sapins, aux troncs nains et tortueux, faisaient une allée de l'escalier au portique, où d'un côté pendait un tam-tam, et de l'autre une cloche de bronze couverte de caractères anciens. Et du portique l'on pouvait voir dans le fond du sanctuaire l'autel rouge et or, où brûlait la lampe sacrée, et qui cachait la statue en bois de Bouddha.

La maison commune était simple et sans ornements. Ses lits étaient constamment occupés par des vieillards à barbiche blanche, aux yeux rêveurs. Ils n'interrompaient leurs rêveries que pour fumer la pipe à eau et gourmander les polissons du village, qui, sans respect pour les lieux saints, faisaient retentir la pagode et le « dinh » de leurs cris et de leurs jurons.

Après l'enceinte des bambous protectrice, s'étendait l'immense plaine du Delta, bordée à l'ouest et au nord par des montagnes bleues. Deux fois par an, le vert clair des riz et des maïs faisait place à l'or des épis mûrs, et seuls les bambous des villages tachaient de points sombres cet océan de céréales vertes ou jaunes.

Pour les paysans, le village et cette plaine étaient « la campagne, le pays », où leurs ancêtres avaient vécu, étaient morts, et où, eux, leurs enfants, vivaient et mourraient de même. Beaucoup d'autres provinces touchaient à celle de Ha-dông, cultivées par des hommes du Sud Tranquille, parlant une même langue, suivant les mêmes coutumes. Mais ils ne les avaient jamais visitées, car il n'y a que les commerçants et les soldats qui quittent leur province ; les paysans vivent et meurent où ils sont nés.

Vers le Sud, la plaine courait encore loin, bien loin, jusqu'à une grande ville, où, paraît-il, l'Empereur, maître de tout, habite un palais magnifique. Tout autour de la terre d'Annam vivent aussi d'autres hommes : « les étrangers », mais cela est vague, diffus. Chinois, Diables noirs et Occidentaux, habitent des régions inconnues, et tous arrivent en Annam par une même porte : la porte de la mer, comme si le pays était entouré d'une vaste muraille, avec une seule ouverture sur la mer. Certains enfants du Sud Pacifié avaient parcouru ces pays lointains, et faisaient de longs récits sur les choses extraordinaires qu'ils prétendaient y avoir vues, mais les paysans, en les écoutant, hochaient la tête d'un air incrédule.

Et d'ailleurs, que leur importait ce que les autres hommes d'ici ou de là-bas pouvaient faire ? Seuls les événements du ciel les intéressaient, parce qu'ils leur apportaient la sécheresse ou l'inondation, la pluie ou le typhon, la vie ou la mort.

*

* *

À chaque hiver, l'oncle sentait la vieillesse l'écraser davantage. L'arrivée des premiers froids le rendait toujours

pensif, comme s'ils eussent apporté la mort avec eux. Cette année-là, lorsque le vent du Nord se mit à souffler de sa brise glacée, Xuân se décida à régler le sort de sa famille et le partage de ses biens.

Ba était toujours chez Monsieur Vinh, mais vraiment cette situation ne pouvait durer. Que ferait-il, plus tard ? Sans doute, un misérable coolie, un non-inscrit, sans cesse harcelé de corvées. Un soir, où selon leur habitude, les hommes devisaient, éclairés par la lampe fumeuse, l'oncle demanda à Ba quels étaient ses projets d'avenir. « Je n'ose les dire, répondit Ba, car vous vous moqueriez de moi, et mon rêve est trop beau. » Comme les autres insistaient, il ajouta : « Je voudrais être inscrit et faire partie du conseil des notables. – Ce sont de bonnes idées, opina l'oncle, mais tu n'ignores pas que cela coûte cher, et tu es pauvre, hélas ! J'ai bien souvent réfléchi à ta condition, et je crois que le seul moyen pour te tirer de la misère serait de t'engager comme soldat. Le village te donnerait trois hectares de rizière, tu serais bien payé, et si tu avais le bonheur de monter en grade, tu pourrais alors être élu notable. Regarde le fils Hiêu, de Thuong-Hôi, son père n'était-il pas qu'un simple journalier ? Et lui, le voilà maintenant un grand Monsieur, depuis qu'il est sergent. Si telles étaient tes intentions, j'établirais mon testament avant que tu partes, afin que vous soyez tous d'accord, après ma mort. »

Les trois hommes discutèrent longuement sur ces questions, si graves pour eux tous. Certes, ce serait un grand sacrifice que ferait Ba, mais trois hectares, c'était la richesse pour la famille, et puis, il y avait les espérances de l'avenir.

Partir, quitter la case, le village, la province, c'est beaucoup pour un paysan. Il faut tout abandonner pour aller vivre à la ville, qui est pleine de voleurs, de gens avides et habiles à dépouiller les campagnards de leurs piastres. Peut-être Ba devrait-il monter au Pays des Routes Contraires, où son frère était mort déjà. Peut-être devrait-il guerroyer contre les pirates ou les hommes de la Chine, ces ennemis de toujours ? En tout cas, il serait obliger d'habiter une grande maison, d'y coucher, de n'en pas sortir à sa guise, et d'être commandé par tous.

Tandis que s'il restait au village, il n'aurait pas à redouter ces contraintes et ces risques, gros de malheurs. Monsieur Vinh était bon et doux pour ses ouvriers. Il leur demandait beaucoup de travail, mais les nourrissait bien et ne les rudoyait jamais.

Évidemment, cela était juste, mais quelle vie ! Coolie il était, coolie il serait et jusqu'à sa mort. Il n'avait jamais de repos, jamais d'argent, jamais de plaisir, et savait qu'il n'y avait point d'espoir d'en avoir jamais. Les gens riches, les notables le méprisaient et ne daignaient même pas lui répondre, quand il osait leur adresser la parole ! Eux, étaient exempts de corvées, se débrouillaient pour payer peu d'impôts ; au partage des champs communaux, ils attrapaient toujours les meilleurs coins.

Oh ! s'il pouvait, lui aussi, être notable, un jour ! Il serait riche, alors, ou le deviendrait. Plus de corvées, guère d'impôts, des questions très importantes à discuter et à trancher, si importantes qu'elles laissent toujours quelques piastres au bout des doigts. Et quelle considération aussi, quand d'un pas mesuré, éventail et parapluie en mains, il se dirigerait vers la maison commune, pour prendre place parmi les conseillers !

L'oncle laissa Ba réfléchir pendant quelques jours encore. Lorsque son neveu lui eut dit enfin qu'il se décidait à partir comme soldat, il en prévint les notables du village, puis, ayant réuni la famille autour de lui, il établit son testament. Tout étant arrêté et convenu, Xuân traça ces caractères, sur les feuillets d'un cahier de papier jaune :

« Moi, Nguyễn-van-Xuân, âgé de soixante-cinq ans, habitant le village du Palanquin quin de Jade, canton de Tay-tuu, huyên de Tu-liêm, province de Ha-dông, écris ce testament, afin de répartir mon bien entre mon neveu et ma fille, tous deux étant d'accord, comme il suit :

« Je donne à mon neveu, Nguyễn-van-Ba, fils de mon frère Nguyễn-van-Chuc, ma maison, le jardin de mûriers et la mare, comme part de l'encens et du feu, afin qu'après ma mort, il accomplisse les rites, et qu'à mon enterrement, il s'appuie sur le bâton. Ma fille Nguyễn-thi-Môn, mariée à Nguyễn-van-Mich, de ce village, aura la permission de demeurer dans une chambre de la maison, à condition d'acheter un cercueil, à ma mort. Si elle manquait d'argent, elle vendrait la petite prostituée, Thi-Luc, sa fille. Nous avons décidé ainsi, car notre famille est très pauvre.

« Deuxième jour du huitième mois, deuxième année de Duy-Tan.

« Nguyễn-van-Xuân a signé.

« Nguyễn-van-Ba a signé.

« Nguyễn-thi-Môn a apposé son doigt. »

Et l'oncle Xuân enferma le cahier dans le coffre de bois noir.

*

* *

Depuis quinze jours, Ba est à Hanoï, à la caserne. Comme il est fort, on n'a voulu le prendre que dans les soldats « chargés des pétards »³⁸. Avant de quitter le village, les notables lui ont remis trois hectares de belles rizières, dont l'oncle et Mich auront la garde. C'est l'aisance pour eux tous. Mais Ba, presque le chef de famille, maintenant, ne doit-il pas se dévouer et chercher aussi à élever sa condition ?

Frère Mich l'a accompagné en ville, et, ensemble, ils ont parcouru la cité où l'on voit des choses étonnantes, inventées par les Occidentaux. Le Jardin aux cent bêtes, le grand marché à toiture de fer, les voitures machines, les lampes électriques, la machine à eau de pierre, le grand pont, ils ont tout admiré. Que de monde, que de voitures, dans les rues ! Des voies entières sont bordées de boutiques où des femmes vendent de la soie ; d'autres, de magasins où des oncles étrangers débitent les produits de la Chine, et d'autres encore où des ouvriers travaillent le cuivre, le bois, le jonc et le cuir. Tout un quartier appartient exclusivement aux Occidentaux, qui y habitent de belles maisons, entourées de jardins de fleurs. Dans ces rues-là, il y a aussi de grands magasins, pleins de choses venues de l'Ouest. Mais les paysans hésitent à aller dans ce quartier et n'osent pas non plus entrer dans ces magasins, de crainte d'être chassés ou d'être tournés en ridicule par les « frères » qui connaissent la « manière occidentale ».

Depuis quinze jours, Ba est perdu au milieu d'autres soldats, venus de tous les points du Tonkin. Quoiqu'il soit bien dur de vivre ainsi, Ba n'est pas trop malheureux. Il n'est pas trop malheureux, car il a la volonté d'arriver plus haut. C'est d'un œil d'envie qu'il contemple les galons rouges et les galons d'or, qui s'étalent orgueilleusement sur les manches des brigadiers et des maréchaux des logis, ses « oncles ». S'il avait le bonheur d'en posséder ainsi, quelque jour, que d'honneur ce serait pour sa famille et son village ! Mais peut-être, faudra-t-il attendre encore bien longtemps ? Et ces médailles, que ses compatriotes portent sur leur poitrine, aurait-il le bonheur d'en avoir une, lui aussi ?

Mais il paraît que cela est encore plus difficile à obtenir. Il y en a très peu, et ceux qui les portent, parlent de combats livrés

dans des pays lointains. Les uns sont allés tirer le canon contre les pirates, dans les montagnes, d'autres ont passé la mer et ont été bien loin, vers le Nord, en Chine, dans une région où il fait si froid qu'il pleut de la rosée blanche et que l'eau des fleuves devient dure comme de la pierre³⁹. D'autres enfin qui ont été blessés, ont reçu une médaille comme celle des chefs occidentaux, et tous les ans touchent quarante piastres, rien que pour cela seulement.

Ba apprend peu à peu son nouveau métier. Bien que fatigant, Ba l'apprend vite, car il est intelligent et robuste. Tout ce que les Occidentaux ou le caporal Ninh lui montrent, il le retient parfaitement, aussi n'est-il jamais bousculé ni puni. Au bout de quelques mois : nettoyer son fusil, entretenir ses effets, marcher en rangs, élever avec les bras le tube et les roues du phénix et les déposer sur le dos des mulets, ne sont plus pour lui que jeux d'enfant.

En plus des cris de commandement, il sait aussi des mots de la langue de l'Ouest, et, dans quelque temps, il commencera l'étude de la lecture et de l'écriture de la langue du pays, dans des livres à caractères occidentaux. Quand les siens sauront qu'il a appris toutes ces choses, lui, fils de paysan et humble scieur de bois, ils en éprouveront plaisir et orgueil. L'oncle sera bien fier et certainement ne regrettera pas d'avoir adopté un neveu aussi habile et aussi instruit.

Il n'y a qu'un travail qui soit répugnant et dangereux : c'est de nettoyer les grands mulets aux longs poils. Ses camarades l'ont mis en garde : « Méfie-toi de leurs pieds », lui ont-ils dit. Aussi, chaque jour, en brossant le corps des bêtes suivant les règles fixées par les chefs, Ba ne quitte pas des yeux les gros pieds cerclés de fer des mulets, parce que ces animaux, venus de l'Ouest sur des navires, n'aiment que les soldats occidentaux et blessent cruellement les hommes du Sud Tranquille.

*

* *

Un matin du huitième mois de l'année du Bois Coupé et du Coq⁴⁰. Madame Ti, qui, deux fois par jour, apportait à Ba sa nourriture, se présenta au portail, suivie d'un paysan. Ba le reconnut aussitôt : c'était Monsieur Bao, le tourneur. Que cet ami se fût ainsi dérangé, c'est qu'un événement grave devait être arrivé. Et, en effet, Monsieur Bao apprit à Ba le grand malheur : l'oncle Xuân, le bon oncle Xuân, était mort dans la nuit !

Il n'y avait pas à hésiter. Le devoir appelait Ba au village. Quelle ingratitude, quel déshonneur, quelle honte, si Ba, le fils adoptif, allait manquer à ses engagements ! Il sollicita Sur leurs pas s'avance le catafalque, porté par huit gaillards, qui vont à pas cadencés. Il contient le cercueil de Xuân, cercueil acheté à quel prix ! Sous le catafalque, écrasé par la douleur, Ba va et pleure, lui aussi. Coiffé du chapeau pointu, vêtu d'une veste de grossière étoffe, à bords désourlés, il s'appuie sur le bambou, insigne de sa filiation.

Arrivés à la rizière, cette rizière que Ba acquit par son engagement, les porteurs déposent enfin leur lourd fardeau et placent la bière dans le trou humide. L'emplacement a été choisi par le magicien du village. Nanti de la boussole sacrée, il a soigneusement évité tous les points suspects, aussi la famille peut-elle être tranquille : aucun mauvais génie ne viendra troubler le repos du trépassé.

Quelques pelletées de terre, de grandes et plaintives lamentations, deux paquets de pétards de tirés, des bâtonnets d'encens de brûlés, et le cortège retourne à la case.

Ba, toujours appuyé sur son bambou, précède maintenant tout le monde et, le regard fixé sur la tablette, marche à reculons. Il est bien long le trajet du champ à la case, il est pénible aussi de marcher lentement, en reculant. Mais Ba n'y songe pas. Il ne songe qu'à la perte de son oncle, de son père, de celui pour qui les écriteaux disent vrai, du noble vieillard qui avait « un cœur droit et une âme loyale ».

« Tzin-tzin » – « Poug-poug » – « Tu-lu-tulu ».

*

* *

Pendant trois jours, Ba est allé pleurer sur la tombe de son père, en chassant les mauvais esprits par des pétards et des papiers d'or et d'argent ; puis, il a confié la case et la rizière à Mich, et, l'esprit en repos, maintenant, il retourne à la ville reprendre son métier de soldat. Si, au cinquantième et au centième jour, il ne peut obtenir de permissions pour venir présenter les offrandes à l'âme du défunt, frère Mich le remplacera ; l'essentiel a été fait.

« Tu arrives à temps, lui dit caporal Ninh quand il entre dans la chambrée bruyante, nous allons partir sans toi. » Comme Ba est étonné de ces propos, on lui explique alors : dans quelques

jours, la batterie partira en guerre contre les pirates. Il paraît que le général Tham a reparu dans le Tam-Dao, et les Occidentaux veulent l'en chasser.

Beaucoup de soldats sont contents de partir ainsi : ceux dont la « maison est pauvre », qui en profiteront pour aller marauder, la nuit, et piller les paysans. Ceux dont la « maison est riche » songent au contraire que, de la guerre n'ayant rien à gagner, ils ont tout à perdre, à exposer leur vie.

Ba ne sait à quoi se décider. Doit-il se réjouir, ou s'attrister ? Certes, chaque jour amènera un péril nouveau. Mais peut-être y aura-t-il aussi quelque profit, sans grand dommage. Enfin, il n'y a pas à hésiter, ni à reculer, d'ailleurs il ne le peut guère. Il arrivera ce que le destin voudra.

*

* *

À peine le jour commence-t-il à poindre à l'horizon, que l'ordre de marcher a été donné. De longues bandes de brume s'étendent sur la plaine, comme une étoffe blanche et floconneuse. L'air vif pique à la gorge, mais il est défendu de tousser : l'ennemi n'est pas loin et il faut l'approcher sans bruit. Les éclaireurs, guidés par des hommes de la montagne, ont reconnu le repaire du vieux général : il s'est établi avec ses derniers fidèles, sur un mamelon, au milieu de l'épaisse forêt, propice aux embuscades⁴¹.

Les troupes marchent en silence. D'abord les soldats à langouti rouge avec les Occidentaux, qui n'ont peur de rien ; puis les artilleurs et leurs mulets, porteurs des phénix⁴². Tous ces hommes vont le cœur serré, d'une main étreignant la crosse du fusil, de l'autre empêchant la baïonnette de battre la cuisse.

Un ordre court de bouche en bouche : halte. Les premières touffes d'arbres ont fait place à la grande forêt. Les fantassins seuls vont continuer leur marche glissante. Les artilleurs iront se poster sur une colline, à gauche, d'où les Mandarins Occidentaux, qui sont intelligents et malins, pourront tirer le canon par dessus la forêt.

Une grande clarté surgit tout à coup de l'Est : c'est le soleil qui se lève, et presque en même temps, un coup de fusil éclate, un bruit sourd, sorti d'une arme pirate. Aussitôt, de tous côtés, des coups plus secs lui répondent. Le combat est engagé et, du haut de la colline, on devine que les coups secs convergent vers

la hauteur d'où partent les coups sourds. Le général Tham est encore une fois cerné. Pourra-t-on enfin le prendre ?

Les claquements des coups de feu redoublent, et les canons, eux aussi, commencent à tonner ; ils tonnent joyeusement les jolis petits phénix. Dans ce concert, ils couvrent de leurs grands cris les crépitements des fusils, comme le croassement du corbeau étouffe le pépiement des moineaux.

Avec quelques autres Ba est en réserve, derrière un massif de bambous. La forêt les entoure ; silencieuse, elle laisse bruire les hommes au « ventre méchant ». Les grands arbres s'élèvent au-dessus des bambous, des fougères, des lataniers ; plus hauts que tout, ils écrasent de leur dédain les humbles arbustes qui rampent, à peine hauts comme les animaux et les hommes. Mais eux tous, hommes, plantes et animaux, se vengent de la fierté des géants de la forêt : les vers rongent leur tronc, les lianes les enlacent et les étouffent, les orchidées sucent leur sève, et les hommes, avec du fer, coupent leur pied vert de mousse.

Le disque rouge du soleil monte lentement de l'horizon. Les flocons brumeux gagnent les flancs des hautes montagnes et s'y cachent, comme s'ils étaient honteux de cette grande clarté. Les chauds rayons jettent un incendie sur le monde végétal, la forêt en est éclairée. Les arbres, les bambous, les lianes, jaillissent du sol et s'élancent vers le ciel en une prière à leur créateur. C'est la course à la lumière. Les heureux qui peuvent l'atteindre, croissent, grandissent, sont sauvés de la mort ; mais les faibles, les petits, les vaincus, arrêtés par la puissance des forts, s'étiolent et pourrissent dans le marais empesté de l'humus noir.

Quelques rayons seulement parviennent à percer la voûte feuillue. Par larges tranches, comme des lames étincelantes, ils descendent du ciel vers la terre, donnant un peu de vie aux proscrits du bas, et eux, tendent alors vers la lumière bienfaisante leurs feuilles et leurs tiges qui n'ont jamais de fleurs.

Tout un monde d'insectes vole, danse, pirouette, tourbillonne dans ces bandes de feu. À côté, rien. Ici, c'est la vie ; là, c'est la mort. Et quand un large papillon, bleu et or, traverse un de ces rayons, alors c'est un éblouissement. La bête respandit, scintille, semblable à un bijou serti de pierreries, et les autres insectes, étonnés de tant de beauté et de tant d'éclat, s'enfuient dans les sombres bas-fonds.

Claquements secs et coups sourds continuent. Des blessés passent, portés sur des civières. Leurs plaintes font hocher la tête

aux enfants de l'Annam. Maintenant, ceux-ci sont blessés et seront bientôt morts, peut-être ; à quand le tour de ceux qui restent ?

Voilà plusieurs heures déjà que le combat dure. Quelques pirates ont été pris ou tués, paraît-il ; mais le général Tham résiste toujours au sommet de sa colline herbeuse. Rares sont ceux qui ont pu en approcher sans être abattus ; l'ennemi, terré dans des trous et des fossés, masqué par les tiges coupantes de la brousse, a frappé tous les « frères » qui ont tenté l'assaut.

Les mandarins ordonnent alors aux artilleurs de réserve de se préparer à marcher au combat. Une vingtaine de « soldats des pétards », Occidentaux et hommes du Sud, reçoivent comme mission de se munir de « Boulets méchants qui éclatent »⁴³, et d'aller les lancer dans les tranchées ennemies. Les musettes garnies de ces boulets, Ba et ses camarades s'avancent vers les points où les coups de fusil font rage. Pirates, Occidentaux et tirailleurs continuent de tirer, sans trêve, les uns pour empêcher les envahisseurs d'escalader la colline, les autres pour protéger les artilleurs. Ceux-ci rampent, à travers herbes et bambous, et s'approchent peu à peu. Malgré les bruits terribles de la bataille, malgré les balles qui sifflent et font tomber les branches des arbres, malgré les cris des blessés et les hurlements des guerriers ennemis, ils exécutent l'ordre donné.

Ba fait passer les grenades à l'Occidental qui est devant lui. Avec calme, celui-ci allume la mèche, et par dessus la brousse, lance la boule. Les grenades volent, roulent, éclatent. Des cris de douleur et de rage retentissent. Ce sont les pirates que les boulets tuent dans leurs trous comme les chasseurs de la montagne transpercent de leur lance le tigre tombé dans la fosse profonde.

Mais les grenades sont épuisées, et l'ennemi doit, sans doute, être démoralisé. La sonnerie de l'assaut retentit. Les artilleurs se retirent, et, mousqueton en mains, l'œil fixé vers le sommet qui maintenant paraît abandonné, ils reculent vers la forêt. Les fantassins occidentaux et les soldats à langouti rouge, passent à côté d'eux, en courant. Emportés par les notes gaies du clairon, ils grimpent à l'assaut. Cependant les pirates sont loin d'être défaits, ils se sont seulement recueillis et, lorsque les troupes débouchent à l'orée du bois, la fusillade recommence.

Au moment où Ba veut écarter une branche qui gêne sa vue, il éprouve un choc à un doigt de sa main droite. Du sang coule, et il voit avec stupeur qu'une balle vient de fracasser son index.

L'os brisé apparaît, blanchâtre, au milieu des chairs rougies par le sang, et le doigt pend lamentablement, à peine retenu par un peu de peau. Son sergent lui conseille d'aller se faire panser. Le fusil sur l'épaule gauche, Ba se dirige alors vers l'arrière, à travers les bambous, où il fait calme et noir, les touffes de rotins épineux, de fougères, de cardamones. Mais comment se reconnaître dans cette solitude silencieuse ?

De son doigt, le sang coule lentement. Comme Ba doit élever la main, pour ne pas perdre toute sa vie, le sang ruisselle le long du bras jusqu'au coude. Mais, subitement, son oreille est frappée par un bruit insolite. Qu'est-ce donc ? Serait-ce le battement d'ailes d'un coq sauvage, ou le travail d'un pic, fouillant de son bec l'écorce d'un arbre, au cœur rongé de vers ? Non, c'est plutôt la plainte d'un homme, là, derrière ces bananiers, et, craignant la rencontre toujours possible d'un pirate, Ba s'avance, étouffant le bruit de ses pas, le souffle haletant, prêt à faire feu. Et il aperçoit, étendu sur l'herbe humide, un soldat occidental, blessé, qui gémit. Voyant un être humain, l'autre a un sursaut. Mais il se rassure, lui aussi, et sourit à son collègue, l'artilleur au visage jaune.

Ba lui montre son doigt. Le soldat, de sa main, indique alors son côté droit : la veste déchirée est rouge de sang : une balle (peut-être une balle mâchée) a traversé le foie. Et le Français, qui sait l'étendue de sa blessure, dit à Ba : « Encore titi, et moi faire chêt. »

Ba s'accroupit à côté du soldat, et tous deux contemplant tristement le sang qui coule du doigt et rougit les petites fougères vertes. Le Français, du regard, montrant sa musette à Ba, lui dit : « Toi moyen couper. » Ba qui a compris, plonge son autre main dans la musette de toile grise, en retire un couteau à large lame et, appliquant son doigt contre la crosse de son fusil, coupe ce qui reste de peau, et le doigt tombe sur les petites fougères, qui sont toutes rouges maintenant. Ba cherche encore dans la musette, y trouve ce qu'il désire : du tabac. En prenant une pincée, il l'étend sur le moignon, car on lui apprit, au village, à guérir les plaies avec du tabac. Sous la douleur cuisante, son visage se crispe, ses paupières se plissent, mais pas une plainte ne s'échappe de sa poitrine ; à quoi bon se plaindre, les plaintes n'ont jamais guéri.

Le Français, lui, hélas, ne peut soulager sa douleur. Il sent qu'il est touché à mort. À l'Annamite, qui le regarde avec des yeux pensifs, il répète : « Encore titi, et moi faire chêt ». Ba, qui

veut essayer quelque chose pour son compagnon, lui tend son bidon plein de thé, et l'autre, goulument, boit à longs traits le liquide amer et frais. Ses yeux, où les premiers signes de la fin prochaine semblent apparaître, se portent alors sur le long fusil couché à côté de lui. Et malgré tout, craignant que ce cher objet ne soit perdu ou pris par les pirates, il le montre à Ba et lui demande : « Toi moyen porter ? ». Oui, Ba promet de sauver de la forêt le fusil et les cartouches aussi ; il les remettra aux autres « linh-tây ».

« C'est cela, répond le Français, toi donner linhtây Boireau. Toi connaître Boireau ?

– Non, moi pas connaître Boireau.

– Ah ! alors toi porter capitaine 7e Compagnie ? »

Oui, il le remettra au capitaine, et lui dira encore qu'il y a un Français de blessé, sous les bananiers sauvages, dans la forêt.

De temps en temps, quelques coups de feu rompent le silence des grands bois. Le combat continue, mais faiblement et comme touchant à sa fin. Tout à coup, dans le lointain, une sonnerie éclate : « Au drapeau ! » Français et Annamite ont eu, tous deux, un éclair de joie dans les yeux. Les camarades sont enfin vainqueurs ! Là-haut, sur le tertre, où tant de braves sont tombés, ils hissent les trois couleurs. Le soldat, pour mieux écouter, s'est péniblement soulevé sur son coude, et, la sonnerie terminée, épuisé par ce dernier effort, il retombe sur le gazon.

La mort arrive à grands pas, Ba en lit les progrès douloureux sur le visage blanc de son compagnon. Les yeux se voilent sous les paupières qui battent violemment, les membres se raidissent, le souffle diminue. De la bouche du soldat sort ce cri de suprême pensée : « Maman ! ». Et l'âme du petit soldat de France s'envole parmi les branches des arbres géants, immobiles et muets.

Ba demeure quelques instants encore devant le corps. Quand il comprend que tout est fini, il songe à rentrer au camp. Il coupe de larges feuilles de bananier, les étend sur le cadavre, afin que les bêtes ou les pirates ne viennent le profaner. Prenant les cartouchières du mort, il les place dans sa musette et, les deux fusils en bandoulière, après un dernier regard sur le linceul de feuilles vertes, va rejoindre les autres, sur la colline aux phénix.

Il demande à un Occidental : le capitaine de la 7e Compagnie. Il est là-bas, au milieu d'un groupe de Mandarins.

Ba s'approche, salue de sa main sanglante et tend le fusil à l'officier, en expliquant ce qui vient d'arriver.

« Mais tu es blessé, lui dit-on, il faut aller à l'ambulance. »
Oui, Ba ira, mais tout à l'heure, quand les brancardiers auront relevé le corps du linh-tây, qui gît sous les bananiers, dans la forêt. Et, avant de penser à sa blessure, Ba les conduit vers le cadavre, autour duquel de grosses mouches bleues bourdonnent déjà.

Son doigt lui pique, comme si des fourmis y plantaient leurs pattes crochues. Mais Ba n'a pas une plainte ; si cet accident fût survenu au village, jamais il n'eût été soigné autrement. Peut-être, le Mandarin Médicament guérira-t-il la plaie. Cependant les vieux médecins de la campagne l'auraient bien guérie, aussi, avec de la terre et du tabac.

Auprès du corps, Ba montre au Mandarin son index raidi et sanguinolent, et, à côté, le couteau qui a servi à le trancher. Comme l'officier le félicite de sa conduite courageuse, Ba ouvre de grands yeux, et se demande ce qu'il a fait d'extraordinaire. Une balle ennemie a brisé son doigt, eh bien, il a coupé ce qui le gênait ! Il a découvert dans un fourré un linh-tây qui gisait, mourant, eh bien, il lui a donné à boire et a rapporté au campement ses cartouches et son fusil. Tout cela est très naturel. Si le Mandarin à trois galons le félicite ainsi, c'est que les Français doivent juger autrement que les hommes de l'Annam, voilà tout.

Et, après avoir accompagné son camarade le linhtây à l'endroit où sont disposées déjà tant de civières, Ba se dirige d'un pas tranquille vers la voiture où se trouve Monsieur le Mandarin Médicament.

*

* *

Ba dut attendre une longue année, avant de recevoir la récompense de son acte courageux. Pendant un an, il erra dans les cours du quartier sans faire grand-chose. En raison de sa blessure, il avait été exempté pour toujours de corvées et de gardes. Il se souvenait combien étaient dures les heures de garde, à la porte du quartier ou à la maison de la Poudre. Interminables paraissaient les nuits, passées moitié à veiller, moitié à demeurer allongé sur le lit sans nattes, où les moustiques vous dévoraient.

Officiers et soldats l'avaient tous contemplée cette main où ne restaient plus que quatre doigts ; à la place du cinquième, il y avait une petite boule rougeâtre et couturée. Les « frères » lui demandaient s'il avait beaucoup souffert, et aussi ce que le Gouvernement Protecteur allait lui donner, car le Mandarin à cinq galons lui avait promis une grande récompense. Mais il n'osait y croire.

Quant à retourner au village sans galons et sans médaille, il n'y fallait pas songer, parce que les autres se moqueraient de sa blessure et de sa misère. Aussi, avait-il demandé à demeurer en service jusqu'à réception de la récompense, et, facilement, les chefs l'y avaient autorisé.

Elle vint enfin cette récompense, belle, bonne, et elle emplit de joie le cœur simple de Ba, comme la pluie fait monter la sève dans les tiges de riz que la sécheresse a jaunies.

Il fut appelé, avec quelques autres, à la « Maison du Papier » du Mandarin à cinq galons. Après avoir écouté sans comprendre ce que leur dit le grand chef, et avoir répondu : « Ya ! », ils eurent chacun ce qui leur était dévolu.

Et Ba, ébloui, reçut des mains du colonel, une médaille à ruban jaune et vert, où était suspendue une tête de jeune fille semblable à celle des piastres, un grand brevet couvert de caractères, et une foule d'autres papiers, pleins de cachets bleus et rouges.

De retour à la chambre commune, le caporal Ninh, qui était instruit en toutes choses, lui expliqua clairement ce que signifiaient ces écrits :

« Le canonier servant auxiliaire Nguyễn-van Ba n° matricule 847, de la sixième batterie de montagne, du Quatrième Régiment d'Artillerie Coloniale, sur la proposition du Général commandant en chef les troupes de « l'Océan de l'Est » : était réformé, avec une pension annuelle de quarante piastres, était décoré de la médaille militaire et, de plus, élevé à la dignité de « Dôi-truong-tong-bat-phâm », c'est-à-dire de sergent, dans la huitième classe du degré inférieur, de l'ordre des Mandarins Militaires. »

*

* *

Quel orgueil, quelle joie intense ont fait vibrer toutes les fibres de son être, lorsque Ba est revenu au village natal !

Depuis longtemps les villageois savaient la nouvelle par Mich, qui était bien fier de ces événements. Pensez donc, vivre sous le même toit, coucher sur la même natte, manger au même plateau qu'un Mandarin ! Quel honneur et aussi quelle aubaine, car maintenant Ba était notable communal de droit ; or, être beau-frère d'un notable, n'est-ce pas une source de profits intarissable ?

À peine Ba est-il descendu de pousse-pousse, que les voisins, avides d'apprendre encore et de voir, envahissent case et jardin. Un peu jaloux, mais tout de même enchantés d'avoir un dignitaire parmi eux, ils ont tenu à venir féliciter Monsieur Ba. La médaille largement épinglée sur sa veste noire, Ba reçoit les félicitations, remercie, et cent fois refait le même récit : la bataille dans la forêt contre le général Tham, l'amputation du doigt, et la remise du brevet. Il le montre alors, ce brevet, et tous les paysans, si grossiers et si lettrés à la fois, déchiffrent et admirent, avec des yeux d'envie, le papier jaune, timbré du sceau royal :

« Il est délivré ce brevet à Nguyên-van-Ba, de la province de Ha-dông, préfecture de Hoài-duc, sous-préfecture de Tu-liêm, canton de Tay-tuu, village de Ngoc-kiêu, à cause de sa belle conduite contre les insurgés, et à cause de sa blessure. Le Ministère de la Guerre a la bonté de lui octroyer le titre de sergent dans le degré inférieur de la huitième classe des Mandarins militaires. Respect à ceci. Duy-Tân. »

Ils lisent, admirent, félicitent, mais visiblement attendent quelque chose ; et Ba, qui connaît bien ses compatriotes, se décide enfin à leur annoncer ce que tous attendent : la date du grand festin. Sans dîner d'apparat, sans festin, toute distinction, tout brevet, sont nuls au pays d'Annam. Ba le sait. Il sait que ces campagnards seront polis, empressés, mais que pas un d'eux ne lui décernera le titre de Monsieur Huit, avant d'avoir reçu sa part des réjouissances escomptées.

*

* *

Un buffle, deux porcs, un chien, une dizaine de poulets et de canards, une jarre d'alcool, près d'un picul de riz, deux pleins paniers d'arec et de feuilles de bétel ont été engloutis, pour fêter le nouveau breveté. Chaque case a eu un plateau chargé de choses délicieuses, d'autant meilleures qu'elles ne coûtent rien. Et quand, hommes, femmes et enfants ont été rassasiés, alors

seulement ils ont appelé Ba : Monsieur Huit, ainsi que le veut la coutume.

Cette libéralité a épuisé l'argent que possédaient Mich et Ba. Ils auraient bien voulu en distraire une partie pour racheter la petite Thi-Luc, mais comment renoncer à tant d'honneurs ?

Retourner au village avec une médaille et un brevet de mandarin militaire, et cependant n'être considéré que comme un misérable coolie ; entendre le tambour convoquer les notables à la maison commune, et demeurer dans sa case, comme un rat dans son trou ! Non. Mieux valait s'endetter pour dix, vingt ans, pour toute la vie même, et posséder enfin l'estime du hameau. Mieux valait ne pas racheter Thi-Luc, ruiner la famille, mais être enfin élu notable, et s'entendre donner le nom magique et sublime de Monsieur Huit !

*

* *

De très bonne heure, le crieur public a annoncé une réunion des notables à la maison commune. Maintenant, d'un bras inlassable, il heurte le tam-tam, dont les roulements sonores retentissent dans les hameaux, par-dessus cases, aréquiers et bambous.

D'un pas lent, comme il sied à quelqu'un qui va discuter des choses graves, Ba se dirige vers le lieu sacré. Voici l'arroyo où, plus jeune, il passa de longues journées attelé à l'amarre de chanvre des billes de bois de Monsieur Vinh. Là-bas, sur la droite, s'étendent les terres à riz avec, près du grand faux cotonnier, une rizière où il y a un petit tertre. C'est celui de l'oncle Xuân. Si au moins les esprits du vieillard pouvaient voir Ba en ce jour de bonheur ! Voici la mare, couverte du tapis vert des lentilles d'eau et, sur l'escalier en briques, deux vieilles femmes qui, interrompant leur bavardage, contemplent celui qu'elles ont vu si méprisé et qui, aujourd'hui, est si élevé. Voici la pagode, qui vit tant d'actions terribles et joyeuses, et enfin le dinh aux murs blancs et nus.

Accroupis sur les nattes de la grande salle, les notables fumaient tour à tour le calumet, d'un air réfléchi. Tous étaient là : Monsieur le Premier⁴⁴, Monsieur Talentfleuri Messieurs les notables honoraires, le maire, l'adjoint, l'agent voyer. Tous étaient là, et lorsque Ba apparut sur le seuil, ils se levèrent en signe de respect.

En sa qualité de premier du village et de plus riche, Monsieur Nghach invita Ba à s'asseoir parmi ses égaux. Monsieur Tam, le maire, prenant alors la parole, félicita tout d'abord le nouveau breveté. Il dit combien le village était honoré d'avoir eu un de ses enfants distingué par le Pouvoir Royal et le Gouvernement Protecteur. Il dit aussi que semblable grade n'avait jamais été conféré encore, même dans le canton, et que certainement il fallait voir dans ce fait insigne une claire manifestation de la bienveillance des Génies tutélaires, en faveur du Palanquin de Jade. Et il conclut son discours en priant Messieurs les Vieillards, Monsieur Huit et tous ses « oncles », de vouloir bien réunir leurs lumières, afin d'aborder la question si importante du partage des biens communaux.

Le rêve est enfin devenu une réalité : l'humble scieur de bois d'autrefois fait maintenant partie du Conseil des Notables !

III

« Thi-Luc, évente l'eau pour ces messieurs », crie Madame Vu, et Thi-Luc, à coups d'éventail, fait voler la fumée grise du fourneau.

Madame Vu est installée sur la grande route empierrée, à la halte de Tram-chôi. Il y a là une dizaine de cases, uniquement louées à des restaurateurs. Toute la journée, c'est une file interminable de gens affairés qui vont et viennent. Voitures, pousse-pousse, brouettes et même voitures-machines, encombrant la route qui, de la ville, conduit à la « Montagne de l'Ouest⁴⁵.

Semblable aux autres, le restaurant de Mme Vu n'est formé que de trois murs en torchis et d'une toiture en chaume. Sous l'auvent, une banquette en terre sert de table aux voyageurs qui, pour se reposer, s'accroupissent sur le sol nu. Madame Vu vend de tout : de l'eau de thé, de l'eau de « vôi », des pains de riz, des gâteaux haricot et même des melons à écorce jaune et à chair rouge. Une longue pipe à eau est suspendue à un bambou formant pilier, et, contre le pied, est appuyée une torche de paille. Tireurs de pousse-pousse et colporteurs, exténués de travail et de chaleur, s'arrêtent, s'accroupissent, aspirent quelques bouffées de tabac, croquent un concombre, boivent deux tasses de thé fumant et, réconfortés, reprennent la route dure que le soleil incendie.

Quand vient le soir, Madame Vu abat l'auvent de sa case, et toutes deux, avec Thi-Luc, s'étendant sur des nattes, dorment jusqu'au chant du coq.

*

* *

La petite Luc a donc été vendue ? Hélas, oui. C'est le cœur gros que sa mère l'a laissée partir, mais ce sacrifice était nécessaire. Comment enterrer le père dignement, quand on est pauvre et que personne ne veut vous aider ?

Alors, Mòn s'en est allée par le village, offrir sa fille aux gens qui ont du bien et recherchent les petits domestiques. Beaucoup auraient voulu acheter Luc, mais presque pour rien, escomptant la misère des siens. Mòn désespérait déjà, quand Madame Vu, qui est une personne tranquille et qui vit seule, s'offrit à acquérir l'enfant. La fillette aura en Madame Vu une

seconde mère. Elle l'aidera dans son commerce, ira chercher de l'eau à la mare, éventera le feu, balayera la case, pendant que sa maîtresse servira les clients. Huit piastres, c'est cher, l'enfant n'ayant que six ans, mais Luc est douce et jolie, et ses parents sont d'honnêtes travailleurs qui ne la pousseront point à fuir, pour escroquer Madame Vu.

D'ailleurs, l'acte de vente a été signé par Mich et visé par Môn. Monsieur Ba l'a tracé lui-même de ses plus beaux caractères, sur une feuille de papier timbré, tel que le voici :

« Province de Ha-dông, préfecture de Hoài-duc, sous-préfecture de Tu-liêm, canton de Tay-tuu, village du Palanquin de Jade.

« Nous, Nguyễn-van-Mich, et Nguyễn-thi-Môn, son épouse, avons une fille du nom de Luc, âgée de six ans. Comme notre famille est très pauvre et qu'il nous faut acheter un cercueil pour enterrer notre père Nguyễn-van-Xuân, nous sommes dans l'obligation de vendre notre fille Luc à Madame Nguyễn-thi-Vu, commerçante au hameau de Tram-chôi, canton de Kim-thia, sous-préfecture de Dan-phuong, même province. Nous avons reçu pour cela huit piastres en argent, qui vont nous servir à payer le cercueil. Nous, Mich et Môn, mari et femme, certifions avoir reçu cette somme. Pour cette raison, la petite Luc devra demeurer chez Nguyễn-thi-Vu, et ne pourra plus retourner chez ses parents. S'il venait à y avoir tromperie, nous supporterions toutes les rigueurs de la loi.

« Cet acte a été établi, le sixième jour du huitième mois de la troisième année de règne de l'empereur Duy-Tân.

« Le père, Nguyễn-van-Mich, a signé. La mère, Nguyễn-thi-Môn, a apposé son doigt. »

Madame Vu, avait serré l'acte dans sa ceinture, a pris la fillette par la main ; la mère, les larmes aux yeux, a longuement reniflé son enfant sur le front, et Thi-Luc est allée vivre une nouvelle vie !

*
* *

Le marché de Giang-xà bat son plein. Le soleil darde dru sur la foule grouillante des commerçants, mais ils ne le sentent nullement, habitués qu'ils sont à ses morsures.

Chaque ruelle du marché a ses boutiques particulières. Voici l'allée des marchands de grains, celle des bouchers, celle des vendeurs de soupe et voilà le coin des bestiaux. Dans les ruelles étroites, le populaire se presse, se bouscule ; les chalands foulent les paniers de légumes et de riz, au grand dam des marchandes qui poussent des cris perçants et profèrent des injures épouvantables.

Dans le marché aux bestiaux, buffles et bœufs, attachés par les naseaux, sont palpés et marchandés. Acheteur et vendeur jouent au plus rusé : celui-ci essayant de faire sortir le plus possible de piastres de la ceinture de l'autre, et celui-là, s'en allant et revenant dix fois. Le propriétaire ayant fixé un prix ne veut pas le diminuer d'une sapèque ; le « frère » qui désire acheter la bête prie son « oncle » d'être plus doux, mais le marchand ne veut rien entendre. Il y a du riz au grenier, de l'herbe dans les champs et les piastres ne manquent pas. Il met son buffle en vente pour être agréable à son « grand oncle », et c'est tout.

– « Allons, je te laisse ce buffle à quarante piastres.

– Quarante piastres ! Je ne suis pas fou. Trente seulement, et puis ton buffle est maigre.

– Maigre mon buffle ! Mais regarde donc ses fesses !

– Oh ! tu les as fustigées avec de l'ortie.

– Jamais, mon frère ! Tu te trompes. Je dis vrai et suis prêt à le jurer à la pagode. »

La discussion se poursuit interminable, cesse, recommence, paraît se briser vingt fois et prend fin au restaurant, où les deux hommes vont boire une tasse d'alcool, pour conclure le marché.

Des porcs sont ficelés sur des brouettes à large roue de bois plein. Les liens de bambou mordent leur peau qui, de noire, est devenue violacée. Les yeux clos, la gueule entrouverte, ils paraîtraient morts, si de plaintifs grognements ne traduisaient leurs douleurs obscures de bêtes qui, à part l'heure de la pâtée, ignorent la vie.

Il y a aussi des chiens, des poulets, des canards, dans des paniers ronds, des oiseaux parleurs dans des cages de jonc, et, dans l'allée des marchands de sel, des jarres de saumure et de pâte de crevettes.

Devant le pagodon du génie protecteur, trois aveugles chantent d'une voix cuivrée. Assis en cercle et leurs visages marqués de petite vérole tournés vers le ciel, ils clament les vertus des guerriers des temps passés. Comme instruments, ils ont une crécelle, une harpe monocorde et une bûche creuse. L'un d'eux tient une écuelle en fer entre ses pieds, et parfois un auditeur charitable y lance une sapèque, avec fracas.

Des marchands de tabac, avec, auprès d'eux, des boîtes laquées pleines de paquets de la plante aux brins noirs, font goûter leur marchandise aux amateurs. La pipe à eau court de bouche en bouche. Les clients aspirent largement, puis rejettent de longues volutes d'une fumée si âcre et si amère, qu'elle leur fait tordre la bouche et pleurer les yeux.

Un forgeron est installé sous une cahute touchant ou portique du village. Un garçonnet, debout derrière les tuyaux de bois du soufflet, y plonge et en retire les tiges des pistons primitifs. Accroupi devant le foyer, l'ouvrier, demi-nu, forge à grands coups de marteau un coutelas sur une enclume de pierre. Mais nul ne le regarde travailler, car son métier est vil et méprisé.

Quand on contemple le marché, il ressemble à une vaste fourmilière bruyante où les humains auraient remplacé les fourmis. Les gens vont, viennent, se bousculent, courent, comme si pour eux le temps comptait, et pourtant la plupart retourneront le soir à la case, sans avoir rien acheté ni vendu. Ils étaient venus là pour voir, rire, discuter, faire du bruit, jouir du milieu, et, dans cinq jours, ils recommenceront. Les foires et les festins ne sont-ils pas les seuls plaisirs des campagnards ?

De ce grouillement s'élèvent deux choses, énormes et terribles : le bruit et l'odeur. L'odeur, prenant les gens à la gorge, imprégnant leurs effets, comme une buée épaisse et tangible ; le bruit, semblable à la rumeur des vagues, montant, s'abaissant et allant se briser au loin contre les blocs de verdure des hameaux.

*

* *

Les clients se pressent sous l'auvent de bambou. Madame Vu, affairée, tend les bols pleins de riz, de vermicelle, de salade, et les cents et les sapèques grossissent ceinture de crépon jaune. Ces clients sont presque tous des marchands de grains ou de bestiaux, allant au marché de Giang-xa, là, tout proche. Comme

ils savent de longue date que les mets de Madame Vu sont bien apprêtés et que son eau de thé est toujours chaude, ils n'hésitent pas à s'arrêter quelques instants.

Luc est aussi très occupée. Elle a fait déjà trois fois le trajet du restaurant à la mare, et le fléau où se balancent les deux seaux, lui a marqué les épaules en rouge vif. Mais que diraient les clients si l'eau de thé venait à manquer ? Aussi, Luc, malgré sa fatigue, repart encore quérir l'eau bourbeuse. Elle arrive à la mare et, pour prendre un peu de repos, s'assied sous le grand banyan où pendent des pots de chaux. À l'ombre de l'arbre sacré, quelques enfants jouent à la toupie. D'autres contemplent d'un œil envieux l'étalage de pâtisserie d'une vieille femme. Luc voudrait bien croquer un gâteau, mais, sans argent, comment avoir ce plaisir ? Elle rejoint les enfants et, debout, devant le tréteau, tous admirent les chevaux, les chiens et les poules de sucre et de miel peinturlurés en rouge et en vert.

« Qui achète un gâteau, demande la marchande, personne ? Tiens, toi, ma fillette, mange celui-ci, je te le donne. » Et elle donne à Luc un petit chien de miel.

Thi-Luc, la joie au visage, le prend et le savoure. Jamais elle n'a éprouvé pareil plaisir ! Que cette vieille dame est bonne d'être aussi compatissante pour les petites filles qui n'ont pas d'argent ! Oh ! qu'elle est gentille ; aussi Luc ne peut résister à la suivre jusqu'au marché. Peut-être lui donnera-t-elle encore un gâteau au miel ? La vieille se retourne de temps en temps, sourit à la fillette, et Luc la suit. Voici le marché, puis le pagodon, et enfin les champs de riz ; la vieille va sans cesse, et Luc la suit toujours. La femme a maintenant saisi Luc par un pan de sa veste noire et, la regardant dans les yeux, lui dit. « Tu vas me suivre jusqu'à ma maison, et je t'y donnerai de bons gâteaux tout en sucre. »

Pensez si Luc est heureuse d'une telle proposition ! Et puis, la vieille a un regard si brillant, si prenant, que Luc ne peut résister.

Toutes deux vont à travers champs, par des sentiers où les riz penchent leurs têtes dorées. Elles marchent longtemps, longtemps et il fait nuit noire quand elles arrivent à un carrefour encombré de coolies et de voitures. Là, la vieille prend Luc avec elle dans un pousse ; après quelques quarts d'heure d'une course désordonnée, par des voies inconnues, elle fait arrêter le coolie

dans une ruelle sombre, heurte à la porte d'une maison et s'y engouffre avec l'enfant.

*

* *

« Biu, biu, biu, biu », hulule le coq de pagode. C'est l'annonce de la nuit. Le cri de l'oiseau retentit, lugubre, dans la campagne où s'allongent les ombres du crépuscule.

Du côté de Tram-choî, des gens courent en tous lieux, vont de la mare au marché, du hameau à la route, appellent et n'osent prononcer les mots que tous pensent, espérant encore. Mais, hélas ! il faut bien qu'ils l'avouent enfin : Luc, la jolie petite Thi-Luc, a été volée !

Des enfants l'ont vue suivre une vieille femme jusqu'au marché. Là, d'autres personnes l'ont aussi aperçue : elle s'est éloignée par les rizières, toujours précédée de l'inconnue. La mère, en pleurs, ne veut pas croire que son enfant a été volée. Dans ses lamentations, elle maudit l'ignoble vieille, mais ses cris et ses plaintes ne lui rendront pas sa fillette adorée. Luc a été volée par une vieille femme qui, sans doute, l'a emmenée à la ville, où la retrouver est chose impossible. Maintenant elle est perdue pour tous, pour sa mère, pour sa famille, et aussi pour Mme Vu. L'ensorceleuse a dû lui donner des gâteaux à l'opium ou bien l'hypnotiser. Dans quelques jours, quand le silence sera fait sur ce vol, elle vendra l'enfant à des hommes de la Chine qui, eux-mêmes, la revendront très cher dans leur pays.

Tous trois, lassés, retournent à la case : la mère en pleurs, les deux hommes, les mâchoires serrées et le cœur gros. Les riches n'ont pas à subir de tels malheurs. L'argent ne leur manque point, jamais ils ne sont dans l'obligation de vendre leurs enfants. Les pauvres n'ont donc pas assez à traîner leur vie sans joie, il leur faut encore éprouver de pareilles douleurs !

Ba, Mich et les voisins, discutent, assis autour du foyer où brûle un feu de tiges de maïs. Que faire pour retrouver Thi-Luc ? Monsieur Huit, qui est notable breveté, pourrait peut-être se plaindre aux chefs occidentaux ? Mais combien d'enfants déjà ont été volés, et aucun d'eux n'a jamais été retrouvé.

Monsieur Huit prend enfin une résolution que tous approuvent. Demain, à la première heure, il partira pour la ville où il a beaucoup d'amis. Il se rappelle que son ancien chef, caporal Ninh, a un frère qui est sergent dans la police des affaires

cachées⁴⁶. Il doit certainement être au courant des agissements des voleurs d'enfants, et, par amitié et bonté de cœur, peut-être aidera-t-il « un frère » dans la peine. S'il faut donner de l'argent, Ba en donnera. S'il faut suivre, à la piste, sa petite nièce jusqu'en Chine même, Monsieur Huit ira aussi loin. Il n'a pas eu peur des pirates et, à côté d'eux, que sont les voleurs d'enfants ? Et si, par bonheur et par protection des bons génies, il parvient à retrouver Luc, alors Monsieur Huit empruntera encore, remboursera Madame Vu, et Luc viendra reprendre sa place au foyer familial.

*

* *

« Nguyễn-van-Ba, mandarin militaire du huitième degré, adresse cette lettre à son frère Mich, du village du Palanquin de Jade.

« C'est de Haïphong que je vous écris cette lettre, et ceci afin que vous sachiez ce que j'ai fait depuis le jour où je suis parti à la recherche de la petite Prostituée, ma nièce. Je me suis rendu d'abord chez le caporal Ninh, qui m'a fait connaître son frère « d'entrailles », Monsieur Tri, sergent dans la police occidentale des affaires secrètes. J'ai apporté en présent à ce monsieur, une boîte de thé et vingt oranges du Ngè-an. Monsieur Tri, qui a « un très bon ventre », m'a dit aussitôt qu'il voulait bien m'aider, mais que je devais attendre quelques jours avant de savoir du nouveau, car il lui fallait interroger les « hommes de la terre »⁴⁷.

« Au bout de trois jours, il m'a envoyé chercher au restaurant où j'étais, et m'a dit ceci : « À n'en pas douter, votre nièce « a été enlevée par la bande de la mère « Tin. » Cette bande opère ordinairement « dans les marchés extérieurs, tandis qu'au « contraire la bande de Monsieur Nhung « opère en ville. Voilà cinq jours aujourd'hui que l'enfant a été volée, et il ne « nous est pas possible de la retrouver ici. « Mon frère devra donc descendre jusqu'à « la Citadelle de la Mer⁴⁸, et s'adressera « de ma part à Monsieur Oi, qui habite près « du grand marché, et qui est indicateur « de la police pour ces affaires-là. »

« Je suis donc descendu à Haïphong et suis allé rendre visite à Monsieur Oi, à qui j'ai apporté en présent une boîte de thé et deux pétards. Ce monsieur m'a aussi très bien reçu et m'a prié de patienter quelques jours. Je l'ai rencontré deux jours après, au théâtre, et il m'a dit ceci : « Mon frère Tri ne s'est pas trompé. Votre nièce a été volée par l'association de la mère Tin. Vous

m'avez prévenu trop tard, sans cela peut-être aurions-nous pu faire arrêter les voleurs ici, mais ils sont rusés et changent de lieu d'embarquement à chaque convoi. Luc a été cachée dans une jonque chinoise, qui est partie, la nuit dernière, des palétuviers du Wangchaw. Il y a à bord six jeunes filles que garde une vieille femme, celle même qui a volé Luc. La jonque va chercher du bois de chauffage dans une île, du côté de Kê-bao. J'ignore le nom de cette île. Vraisemblablement, les enfants seront transbordées dans une autre jonque, qui les emmènera alors à Pac-Hoi. Mon frère devra partir demain par le « bateau à eau occidental » qui va à Moncay. Il s'arrêtera à Kê-bao, et demandera si la jonque du patron Gi est passée : c'est la jonque qui transporte les fillettes. Si elle n'a pas encore touché à Kê-bao, il n'y aura plus qu'à la guetter et à chercher à savoir où le patron a déposé les petites filles, car sûrement elles ont été débarquées dans une île, en attendant la jonque de Chine. »

« C'est tout ce que m'a dit Monsieur Oi, que j'ai remercié dix mille fois. Je vous ai donc écrit ces caractères, pour vous dire que je pars demain pour Kê-bao. Cette lettre ne dit pas tout.

« Premier jour, du quatrième mois, de la troisième année de Duy-Tân.

« Monsieur Huit a signé. »

*

* *

Six petites filles sont entassées dans la cale humide de la jonque du patron Gi. Elles ont été volées dans les campagnes tonkinoises, et sont emmenées dans ce grand pays, plein de mystère, qui s'appelle la Chine.

Luc a toujours suivi docilement la vieille femme qui l'a enlevée. De Hanoï, elles sont descendues en sampan jusqu'à Haiphong. Sans s'arrêter au port, la barque a dépassé la ville et s'est engagée dans un long couloir dont le sol est fait de vase et les murailles de palétuviers à feuillage éternellement vert. Dans le fond de l'estuaire était échouée une jonque où la vieille a fait entrer Thi-Luc. Elle a dû se coucher dans un trou noir et nauséabond, à côté d'autres fillettes qu'elle ne connaît pas. Peu après, Luc a entendu l'eau battre le flanc de la barque et celle-ci remuer. La jonque est alors sortie du fouillis des palétuviers, et s'en est allée par la grande mer, avec sa cargaison humaine.

Les enfants causent maintenant à voix basse. Elles viennent de divers points du Tonkin et ignorent où elles vont. Des gens leur ont donné de bons gâteaux, en leur disant de les suivre. Ils leur ont promis un beau mariage, de jolis effets de soie, une case pleine de choses précieuses, et beaucoup de domestiques pour les servir. Ils leur ont encore donné des gâteaux couleur de miel, et les petites filles ont suivi.

Maintenant elles ont grand'peur de cet inconnu merveilleux qu'on leur a promis, et aussi de ces hommes de la Chine, qui manœuvrent la barque, là-haut, sur le pont.

Luc pense à sa mère, à Madame Vu, à son village que la nature verdit et que le soleil dore, et des larmes coulent sur son visage. Mais il ne faut point faire de bruit, sinon Monsieur Gi, qui a un gros couteau, paraît-il, coupera le cou aux petites filles et jettera leurs corps à la mer où les poissons les mangeront.

Et puis ses parents seront bien contents quand la vieille retournera et leur dira que Luc a fait un beau mariage en Chine, qu'elle a beaucoup de serviteurs et qu'elle est heureuse...

Les autres fillettes, comme Thi-Luc, sanglotent en songeant à leurs parents qui doivent être fort inquiets et qui, peut-être, les pleurent comme si elles étaient mortes. Mais que faire, quand on n'est qu'une petite fille et qu'au-dessus de soi il y a tant d'hommes aux bras vigoureux et aux « ventres mauvais » ?

La vieille femme vient apporter aux enfants des bols de riz. Elle calme les fillettes, cherche à les consoler, et leur recommande d'être surtout sages et silencieuses.

Par le panneau, un instant entr'ouvert, parvient un bruit de chanson chinoise. C'est d'abord un air doux qui s'élève crescendo et finit par un éclat de rire. Les enfants écoutent les notes aux accents bizarres.

« C'est le patron qui rit, dit Luc.

– Non, répond la vieille ; il chante une chanson du temps jadis, du bon temps où les maudits chiens occidentaux n'avaient pas encore chassé les pirates des îles. Écoutez, mes filles, et surtout faites silence, parce que patron Gi est cruel. C'est votre mère qui vous le dit. »

CHANSON DU PIRATE.

De Côn-lon⁴⁹, de Cha-va⁵⁰,
Jusqu'à l'île du Rat⁵¹,
J'ai vu, souvent, les flots changer :
Des flots jaunes, rouges et verts,

Ah, ah, ah, ah, ah, ah, ah !
Le pirate vient de passer !

La voile claque contre le mât,
Dans l'air sifflent les salanganes,
Saute ma jonque, comme un marsouin
Attendons l'heure propice,
Cachés dans les palétuviers,
Où la mer de vert est teintée.

Ah, ah, ah, ah, ah, ah, ah !
Le pirate vient de passer !

Fouillons le sol, perçons les murs,
Chauffons les pieds, taillons les chairs.
Voici les grains dorés des moissons,
Les pièces de crépon et de soie,
Les clous d'argent, les colliers d'or.
Et la mer de jaune est teintée.

Ah, ah, ah, ah, ah, ah, ah !
Le pirate vient de passer !

Le feu crépite dans les cases,
Le ventre des vierges est souillé,
Les crânes des enfants éclatent sous le talon,
Le coutelas tranche les têtes,
Le sang gicle comme la pluie.
Et la mer de rouge est teintée.

Ah, ah, ah, ah, ah, ah, ah !
Le pirate vient de passer !

*

* *

Ba est à Kê-bao depuis deux jours déjà. Il y a vu tous ceux qui pouvaient l'aider dans ses recherches, et tous, Occidentaux et hommes du Sud Tranquille, l'ont aidé de leur mieux. Il s'est présenté au poste des soldats à langouti bleu, et aussi au poste des douanes, dans l'île aux Pirates⁵². Les deux mandarins occidentaux ont aussitôt averti leurs collègues de Van-hoa, Dam-ha et Moncay.

Quand la jonque suspecte arrivera au port, les douaniers ne la fouilleront point, de crainte d'éveiller les soupçons des Chinois. Ses papiers mis en règle, ils la laisseront faire voile vers l'île du Grand-Singe⁵³, où vraisemblablement elle ira charger du bois de chauffage. Les fillettes ont dû déjà y être débarquées et cachées dans une hutte de bûcheron ou une grotte. Patron Gi embarquera son bois tranquillement, en attendant la jonque de Chine. À un signal convenu, les deux patrons se rencontreront dans la montagne, et là échangeront les enfants contre de l'argent ou de l'opium.

« Il faut être patient, conseillent à Ba ses compatriotes : quand on est trop pressé, l'on risque de tout manquer. Lorsque les indicateurs auront fait connaître le lieu de mouillage de la jonque, alors les Occidentaux aviseront. Nombreux ont été les enfants que leurs ravisseurs ont coupés en morceaux et jetés à l'eau, plutôt que d'être pris avec eux à bord. Il est préférable d'avoir les fillettes et de laisser échapper les bandits chinois que de se venger. »

Et ils ont ajouté : « Monsieur Huit devrait offrir un sacrifice à la baleine, protectrice des navigateurs. L'autel du Poisson-Éléphant⁵⁴ se trouve dans une grotte de l'îlot Vert. Tout près habite un vieillard qui présente les offrandes. »

C'est une excavation large et profonde, percée au pied du rocher de l'îlot Vert. À marée basse, son entrée apparaît, béante et noire, mais à marée haute, l'on ne voit plus rien que de l'eau. Le vieux gardien du sanctuaire loge dans un sampan amarré à proximité de la grotte.

Jadis, une baleine, poussée par les courants, vint s'échouer sur le banc de sable qui garnit le fond de la grotte, et tous les pêcheurs d'Along et de Faï-tsilong, en grande pompe, l'ont enterrée dans le sable même, que les eaux couvrent et découvrent chaque jour.

Au-dessus de la tombe de l'animal sacré, les pêcheurs ont élevé un petit autel de coraux et de coquillages marins. Aux jours de fête, ils viennent apporter en présent au géant des mers, des offrandes que les îles et leurs eaux produisent : des poissons, des palourdes, de la nacre, des nids de salangane, des crevettes-tigres⁵⁵ et des petits requins. Aussi la baleine, reconnaissante de tant de soins, protège-telle les misérables humains que leur manque de terres à riz oblige à gagner leur vie sur l'eau traîtresse.

Dans le petit sampan, fait de bambou tressé, le vieillard et Ba attendent que la baisse des eaux leur livre passage. La marée descend lentement et le trou noir apparaît par degrés. La barque peut enfin pénétrer dans le sanctuaire, et Ba est émerveillé de la beauté naturelle du lieu. Avec la barque, le soleil est entré, lui aussi. Ses rayons frappent l'eau bleue et se reflètent contre les parois humides de la grotte. Par places, le roc est vert, par d'autres, il est lie de vin, par d'autres enfin d'un noir de jais. Les stalactites, qui pendent comme des fruits figés, ont des teintes violettes, roses et grises. Et quand le vieillard eut fixé au pied de l'autel un brandon de bambous fendus, les lumières du flambeau et du soleil luttant entre elles, répandirent dans la grotte une clarté surnaturelle et saisissante.

« Monsieur le vieux » étendit sur le sable du fond une natte que le sel a blanchie, planta des bâtonnets d'encens dans les branches des coraux, et plaça une offrande dans la fente de chaque coquillage. Ayant amarré son sampan à une longue stalactite, il ordonna à Ba de se prosterner devant l'autel, et ouvrant le livre des rites à la page de la légende de la baleine, il lui dit : « Maintenant, commençons à prier et à supplier. »

Ils entonnèrent alors tous les deux l'antique supplication. Après chaque strophe, le vieillard prescrivait à Ba de se prosterner et de saluer, en suivant l'ordre des chiffres fatidiques, puis les salutations terminées, heurtait avec art un gong de bronze.

Lorsqu'il eut terminé son chant et ses génuflexions, Ba était tellement épuisé par la douleur et la force de ses vœux, qu'il demeura prostré sur la plage de sable.

Le vieillard, le relevant alors, le poussa dans la barque et, s'armant d'une perche à bout ferré, lança le sampan hors de la grotte, sur la grande mer.

*

* *

INCANTATION À LA BALEINE

Ba :

« Poisson-Éléphant, Poisson-Éléphant,
O Roi des Mers, protège-nous.
Ma barque court sur les flots noirs,

Et la brume empêche ses yeux
De voir la roche ;
Mais ta queue détourne l'esquif.

Le vieillard :

Les quatre chiffres fatidiques : trois, cinq, sept, neuf.
Trois fois supplier,
Cinq fois prier,
Sept fois implorer,
Neuf fois saluer.
Brûle l'encens ; offre l'alcool,
Le riz gluant, les viandes pures.
Brûle l'encens.

Ba :

Le typhon souffle, ô malheur !
Les vagues des mauvais génies
Heurtent la barque et la déchirent.
Mais ton corps arrête leurs coups.
Poisson-Éléphant, Poisson-Éléphant,
O Roi des Mers, protège-nous.

Le vieillard :

Les quatre chiffres fatidiques : trois, cinq, sept, neuf.
Trois fois supplier,
Cinq fois prier,
Sept fois implorer,
Neuf fois saluer.
Brûle l'encens ; offre l'alcool,
Le riz gluant, les viandes pures.
Brûle l'encens.

Ba :

L'esprit malin de l'eau profonde
Enlève un homme sur le pont,
Et l'entraîne pour le noyer ;
Mais ton dos le porte au rivage.
Poisson-Éléphant, Poisson-Éléphant,
O Roi des Mers, protège-nous.

Le vieillard :

Les quatre chiffres fatidiques : trois, cinq, sept, neuf.
Trois fois supplier,
Cinq fois prier,
Sept fois implorer,
Neuf fois saluer.
Brûle l'encens ; offre l'alcool,
Le riz gluant, les viandes pures.
Brûle l'encens.

Ba :

Le pirate au cœur méchant,
Caché parmi les mille roches,
Attend la barque de soie et d'or.
Mais, ô joie, tes dents le broient.
Poisson-Éléphant, Poisson-Éléphant,
O Roi des Mers, protège-nous.
Protège-nous des roches noires,
Protège-nous du dur typhon,
Protège-nous des Cent Génies,
Protège-nous des assassins ! »

*

* *

La jonque du patron Gi a été signalée comme mouillant au port du Serpent Noir. Les jeunes filles ont été déposées dans une cabane perchée, à deux cents pas du rivage, au bout d'une sente escarpée par où les bûcherons font glisser les billes de bois, du haut de la montagne jusqu'à la mer.

Il faut partir sans tarder. La jonque de Pac-Hoi ira s'emboîser dans une crique, sur le versant ouest de l'île du Grand-Singe, où les enfants seront conduites par des sentiers de la montagne. Il faut arriver avant elle ou tout est perdu.

Les Occidentaux ont donc armé deux jonques, l'une montée par des soldats à langouti bleu, l'autre par des matelots de la douane, et les barques ont fait voile vers la côte Est du Grand-Singe. En passant devant l'îlot Vert, les hommes ont jeté à l'eau du riz, du sel et de l'encens, et Ba a répété la supplication adressée la veille au poisson-éléphant : « O roi des mers, protège-nous. »

Les jonques sont maintenant engagées dans un chenal tortueux qui, de la grande mer conduit au mouillage du Serpent Noir. Les têtes vertes des palétuviers ont fait place à deux

murailles de rocher, qui s'enfoncent dans le flanc de la montagne, parfois s'écartant largement, parfois laissant à peine passage à une barque. Au lieu de la mer battue du large, là, au contraire, les flots sont calmes. Leur ressac murmure contre le pied des roches, allant baigner au fond de leurs trous les crabes et les araignées de mer que l'approche des barques effraye.

Les équipages aussi sont calmes et muets. Frappés de la tranquillité majestueuse du passage, les hommes contemplent ces murailles de pierre, d'où la mort peut fondre sur eux. Tantôt les blocs sont rouges sang, tantôt noirs, tantôt verts. Et si chaque roche a sa couleur, chacune aussi a sa forme particulière.

L'une comme un animal antédiluvien, s'élève vers les cieux, en descend, et plonge sa tête difforme dans l'eau ; l'autre, semblable à une arche, n'a que ses deux pieds de baignés, tandis que son front est couvert d'une forêt de pins ; une autre encore, élancée et fine comme une urne, jaillit du sein de la mer et projette dans l'air son corps élégant que l'on dirait sculpté par un artiste ; d'autres roches enfin, qui semblent être d'un seul bloc, renferment, paraît-il, des cavernes mystérieuses où, d'après les pêcheurs, vivent des dragons et des serpents monstrueux.

En traversant les mers d'Along et de Faï-tsi-long, Ba avait déjà vu pareil spectacle, et en était demeuré étonné. Il y avait vu des milliers d'îles, aux formes bizarres. Il en avait demandé explication aux marins, et eux lui avaient répondu que ces pierres étaient autrefois un monde vivant.

Jadis, habitait dans les eaux d'Along et de Faï-tsilong (et sans doute y vivait-il encore), un dragon énorme, « grand comme le monde et haut comme le ciel ». Il parcourait invaincu la vaste mer, et, au retour de ses expéditions, pleines de désastres pour les autres habitants des eaux, il aimait à se reposer dans une longue caverne qui, du rivage va dans l'intérieur des terres, et que les Occidentaux appellent le tunnel de Campha.

Les Esprits des eaux, jaloux de sa toute puissance, complotèrent un jour de le tuer. Ils s'allièrent à des hommes, à des poissons, à des esprits de l'air, à de vils animaux même, et, par centaines, essayèrent d'exterminer le dragon. Mais ils avaient compté sans le pouvoir surnaturel de leur ennemi.

Lui, dédaigneux, les laissa approcher de son antre, et quand ils furent réunis, près de l'assaillir, il lança vers eux un jet de flamme, et tous demeurèrent pétrifiés.

Depuis des milliers d'années ils n'avaient pas bougé ; Ba les voyait tels qu'autrefois la puissance du dragon les avait faits.

Celui-ci, à la masse énorme, c'est Tinh, le Génie des eaux contraires. Seule sa tête émerge, et l'on distingue très bien sa longue barbe, son grand nez et son chapeau pointu. À côté, sa jonque surmontée d'une voile, paraît naviguer encore, mais comment le pourrait-elle ?

Plus loin, c'est le Crapaud qui, accroupi au bord d'une crique, s'apprêtait à jeter son venin sur l'ennemi commun. Mais lui aussi a ses pieds enracinés au fond de l'eau.

Ce fin visage, c'est Nich, l'épouse du Vent Mauvais. Elle suivait son mari à l'assaut et fut tuée, à son côté. Lui, semblable à un monstre, est recouvert d'une toison faite d'algues et de varechs. Il n'apparaît qu'aux basses eaux. Mais elle, par faveur spéciale sans doute, put conserver à l'air son profil de femme de génie.

Voici le sabre d'un guerrier. Il jaillit, et sa lame menaçante, maintenant inoffensive, est encore teintée de sang. Là-bas, une tortue laisse émerger son dos couvert de forêts. Elle en est toute verte, et c'est pourquoi on l'appelle la Verte. Voilà un cheval qui projette dans le ciel son chanfrein hardi. Ses sabots et sa crinière sortent aussi de l'eau.

Et ces autres, épars jusqu'à l'horizon gris, Ba pouvait les reconnaître à leurs formes : les Chiens, le Rat, les Lionceaux, le Singe-Homme, le Chapeau du Guerrier, le Cerf, la Palourde, « Monsieur Trente », et la foule des obscurs.

Tous sont immobiles, largement postés, comme au jour funeste où ils marchaient à l'assaut de l'antre du Dragon. Et Lui, éternellement invincible, doit, en contemplant son œuvre terrible, se réjouir du néant des infimes qui osèrent le défier.

Mais maintenant, à l'étonnement de Ba se mêlait de la crainte, car dans ces roches silencieuses, aux formes impressionnantes, l'ennemi était caché. Et quel ennemi ! Celui qui, au lieu d'attaquer franchement, face à face, préfère, parce

que plus lucratif et moins dangereux, ensorceler des enfants et les voler.

*

* *

Les roches allaient en se resserrant de plus en plus. La montagne du Grand-Singe dominait de son pic hautain le rivage et les flots, et l'ombre de sa masse couvrait la mer alentour. L'île est verte uniformément. Son manteau d'émeraude est seulement tacheté par les glissières rouges des bûcherons, et quelques cascadelles, minces et brillantes comme un fil d'argent.

Les jonques avançaient toujours. Pour ne point faire de bruit, les hommes avaient abandonné les rames et poussaient à la perche, le long du rivage escarpé. Tous sentaient que le dénouement n'allait pas tarder, aussi demeuraient-ils anxieux et inquiets, comme si vraiment il se fut agi pour chacun d'eux de sauver son propre enfant des griffes de la mort.

Que découvrirait-ils au bout de ce couloir ? Nul ne pouvait le dire. Peut-être y trouveraient-ils la jonque chinoise, avec toutes les fillettes couchées dans la cale. Peut-être encore – et en y songeant, le sang de ces hommes, pourtant habitués aux périls, se figeait dans leurs veines – ne trouveraient-ils plus que six corps horriblement mutilés !

Tout à coup, au-dessus de leurs têtes, des aboiements rompèrent le calme de l'air : « Ouach, ouach, ouach », et des branches craquèrent. « C'est un chien, dit Ba. – Non, lui répondirent les autres, ce sont des singes. » Et, en effet, des êtres au pelage roux apparurent au sommet de la falaise, puis, effarés, disparurent en aboyant.

Presque aussitôt le fond du fjord fut atteint. Au pied de la colline, une jonque était là, et tout autour rien que des rochers, des fourrés et des pins, avec, par-dessus tout, l'éternel silence de la nature.

Les miliciens et les matelots, habitués à ces poursuites, ne s'attardèrent pas à fouiller la barque. Ils savaient qu'elle était vide, et que chaque minute perdue pouvait entraîner la mort d'une enfant. Il fallait escalader les sentiers jusqu'aux cabanes des bûcherons, et saisir un homme, coupeur de bois ou jonquier. Quand l'on tiendrait un Chinois, en sachant s'y prendre, on saurait bien l'obliger à dire l'endroit où les enfants devaient être cachées.

En trois groupes, les Annamites, suivis de leurs chefs, s'élançèrent dans les sentiers bordés de lentisques et de pins. Les Chinois, que sans doute les cris des singes avaient avertis de l'approche des jonques, ne pouvaient être loin. D'ailleurs, des fillettes, non accoutumées à ces glissières pleines de galets et de racines, ne pouvaient non plus fuir bien vite. Aussi avaient-ils grand espoir d'arriver à temps.

Ba suivait de son mieux. Ses vêtements étaient en lambeaux, et ses pieds meurtris par les roches, mais il semblait ne point s'en soucier. Que lui importaient les cailloux et les ronces ? Ne marchait-il pas vers un but sacré ?

Deux huttes furent atteintes et fouillées. Elles étaient vides aussi. Du feu brûlait encore entre les pierres des foyers.

Blotti dans les buissons touffus de la forêt, pas un Chinois ne bougerait avant l'arrivée de la nuit. Arrêtés devant les cabanes, Occidentaux et Annamites se reposèrent un instant. Comment retrouver maintenant la piste des fuyards ? À tout prix, il fallait en finir avant la nuit ou, à la faveur des ténèbres, les fillettes seraient transportées sur le versant ouest de l'île, et alors l'expédition était manquée.

Tous discutaient, et chacun donnait son avis, quand un craquement se fit dans un fourré, et un porc sauvage, affolé, bondit dans la clairière et s'enfuit vers le rivage. La bête avait été effrayée par la marche d'un homme ! Les poursuivants se cachèrent aussitôt dans les huttes, et, peu après, se montra dans la sente un Chinois qui, l'œil et l'oreille aux aguets, venait lentement, cherchant à découvrir ceux qui s'étaient lancés à sa poursuite. Comme il passait devant une cabane, un milicien le saisit par sa tresse et le terrassa. L'homme n'eut pas un cri et, docile, s'aplatit contre le sol couvert de pierres et d'éclats de bois. Un garde, qui parlait le cantonnais, l'interrogea sur-le-champ. Mais le Chinois ne savait rien ! Il répondit d'une voix plaintive qu'il ignorait ce dont on lui parlait, qu'il n'était qu'un misérable coupeur de bois, et qu'il n'avait jamais vu de Chinois ni surtout de petites filles.

Il n'y avait pas à hésiter. Il était inutile de perdre du temps, et, à la violence, l'on devait opposer la violence. Un milicien appliqua donc le canon de son fusil contre la tempe du Chinois, et le garde dit au prisonnier : « Mon oncle, écoute bien. Je vais

compter jusqu'à dix. Si à dix, tu n'as point dit où sont cachées les fillettes, mon frère le soldat fera partir son fusil. »

Et il commença à compter : « Yat, nhi, sam, xi, ung, loc. »

À ce chiffre, le Chinois cria à l'autre de cesser de compter et fit signe de le suivre.

La poursuite recommença. Le sentier serpentait à travers des fourrés épineux, évitant les blocs de roche et les troncs d'arbres, montant, descendant, faisant mille détours. Après un quart d'heure de marche, la piste déboucha dans une gorge et prit fin à la rive d'un petit ruisseau qui dévalait en bruissant la pente de la montagne.

Le Chinois s'arrêtant alors, dit au garde : « Il faut remonter le cours de ce torrent qui prend source dans une grotte. C'est là que sont les enfants. Je dis vrai. Maintenant, je ne ferai plus un pas, et si vous voulez me tuer, tuez-moi. »

Deux hommes demeurèrent pour le garder, et les autres s'élançèrent dans l'eau froide du torrent. Les rives étaient couvertes d'arbres et de lianes enchevêtrés, et en levant la tête, l'on apercevait un peu de ciel et le sommet de la haute montagne. Une demi-obscurité s'était faite dans ce ravin encaissé, et l'humidité glaçait les corps. Malgré la fraîcheur de l'eau et la difficulté qu'ils avaient à marcher dans le lit du ruisseau, les hommes allaient rapidement. Grâce à leurs pieds nus, les Annamites sautaient de roche en roche et, légers, bondissaient, sans se préoccuper de faire silence. Il ne s'agissait pas maintenant de cacher leur présence, car la nuit était proche. À mesure qu'ils avançaient, le lit du torrent se faisait plus abrupt. Son eau ne formait plus qu'un simple ruisselet, les berges de terre avaient disparu, et ce n'étaient que blocs énormes, hauts comme des cases, avec, dans les failles, des fougères arborescentes, dont les larges feuilles barbelées encombraient l'étroit couloir et inondaient les hommes de perles glacées.

Subitement, une clairière apparut, et au fond du ravin, les poursuivants virent la grotte d'où sortait le torrent.

Rien ne bougeait.

Interdits, les hommes s'arrêtèrent. Ne serait-ce pas là le repaire du fameux serpent noir, dont les bûcherons parlaient avec effroi ? Le Chinois ne les aurait-il pas trompés et faits tomber dans un traquenard ? Leur âme d'Asiatiques leur conseillait de ne pas aller plus loin. En pénétrant dans cette caverne, peut-être

marchaient-ils à la mort, ou encore à l'encontre d'une puissance diabolique dont le maléfice les poursuivrait éternellement ?

Mais les Occidentaux qui, à cause de leurs chaussures ferrées, gravissaient les pentes plus lentement, arrivèrent enfin, et leur crièrent « En avant ! » Alors, réconfortés, tous coururent vers le trou mystérieux.

Ba, qui était le premier, pénétra dans la grotte, et y voyant ce qu'ils cherchaient, poussa un cri de joie. Les enfants étaient là, blotties contre le mur de pierre, les pieds dans l'eau, et à côté d'elles, la vieille qui, pour les effrayer et mieux les garder sans doute, tenait un coutelas dans sa main.

Tout d'abord étonnée, Luc reconnut enfin son oncle, et se jetant dans ses bras, se mit à sangloter. Les autres fillettes, alarmées, se taisaient et croyaient leurs derniers moments arrivés. Mais la vieille femme qui avait compris, se jeta aux pieds des Occidentaux et, s'arrachant les cheveux, se labourant le visage avec ses ongles, se mit à implorer la clémence des chefs.

Eux ne savaient que faire. Certes, la mégère n'était guère intéressante, et la tuer, serait détruire une vipère de plus. Mais aussi, elle n'était qu'une simple comparse, les patrons chinois devant être en sûreté sur l'autre versant, et cette mort pouvait faire surgir des ennuis plus tard !

S'étant concertés, tous deux dirent alors à Ba : « Fais ce que tu veux, c'est toi que cela regarde. Quant à nous, il nous faut rentrer. » Et ils s'éloignèrent dans le creux du vallon.

Seuls, les Annamites demeurèrent. La vieille femme voyant partir les chefs, sentit que ses compatriotes auraient le cœur moins faible. Aussi se jeta-t-elle à leurs pieds, les baisant, les couvrant de larmes, suppliant « ses oncles » de lui faire grâce, car elle n'était qu'une misérable vieille femme, servante des enfants qu'elle avait bien soignées.

Entendant les miliciens donner à Ba le titre de Monsieur Huit, elle le saisit par les pans de sa longue veste et implora son pardon : « Oh ! Monsieur le grand mandarin, votre enfant, votre esclave vous supplie dix mille fois. Ne me tuez point. Que vos entrailles aient pitié de moi ! »

Les miliciens, les gardes et les enfants, laissant Monsieur Huit à ses réflexions, contemplaient la vieille qui se roulait sur le sol humide. Tous attendaient la décision de Ba. Il était le plus

gradé, c'était donc à lui de décider ; de sa bouche allait sortir la vie ou la mort de la vieille.

Ba tenait Luc dans ses bras et, le regard fixé à terre, cherchait une solution à ce grave cas.

Luc était toujours aussi jolie. Bien que son visage se fût un peu amaigri durant ces quelques jours d'anxiété, il était encore très fin et très doux. La peau de ses joues, jaune comme celle de la goyave, était légèrement colorée de rose, aux pommettes, par la joie de la délivrance. Ses yeux longuement fendus, étaient noirs et lourds. Son menton, d'abord rond s'amincissait tout d'un coup en une pointe garnie d'une fossette, et quand Luc souriait, son sourire éclairait tout son être, comme le grand soleil d'Annam fait resplendir le feuillage des arbres pendant les chaudes journées d'été.

Ba, cessant enfin de réfléchir, tourna sa face où ne se percevait nulle émotion vers le clair visage de sa nièce, et, comme s'il y avait lu une inspiration, il demanda à l'enfant : « Eh bien ! ma fille, décide, toi. Faut-il épargner la vieille ou la tuer ? »

Alors la petite Thi-Luc, levant ses yeux noirs vers le rude visage de Ba, lui dit :

« O mon oncle, pardonnez-lui ! »

IV

Le retour au village fut un triomphe ! Tous les campagnards voulurent voir la petite Thi-Luc qui avait été volée par des Chinois, et retrouvée par son oncle, dans une île, en mer.

Effrayées, les mères gardèrent un peu mieux leurs enfants pendant quelque temps, puis la vie monotone et insouciant reprit, et les enfants, sans surveillance, recommencèrent à vagabonder par les rizières, à paître les buffles et à pêcher dans l'arroyo.

Thi-Luc dut alors retourner chez Madame Vu ; sa famille eut bien voulu la racheter, mais où prendre l'argent ?

Tous étaient déjà endettés pour de longues années.

Les dettes ! Quel sinistre refrain chantant perpétuellement aux oreilles annamites ! De récolte en récolte, de vente en vente, d'hypothèque en hypothèque, tout passe lentement dans les mains des prêteurs, sans que les légers fils d'Annam essayent jamais de remonter le cours de ce torrent de misère.

Thi-Luc recommença donc à balayer la case de Madame Vu, à porter de l'eau bourbeuse de la mare au restaurant, et Monsieur Huit à rouler dans sa tête des projets de fortune et de rachat.

Monsieur Huit formait toujours des projets !

Ne s'était-il point imaginé encore de vouloir monter dans le « pays aux routes contraires » pour exhumer les restes de Nguyên, et leur donner enfin, dans la terre du Palanquin de Jade, une sépulture digne du frère d'un mandarin.

Mich et Môn riaient largement quand « l'oncle » disait de telles billevesées !

Évidemment, leur devoir était tracé : racheter Luc et reprendre aux terres étrangères les ossements de Nguyên. Mais toujours, il fallait revenir à cette donnée insoluble : les piastres.

Pourtant, afin de savoir combien ce grand voyage pourrait lui coûter, Ba partit un jour du Palanquin de Jade et se rendit au bourg Tranquillité et Paix, où il s'enquit de l'ami Haricot.

Monsieur Haricot, hélas ! vivait dans des conditions lamentables. Son histoire de vol de buffle pesait lourdement sur

sa vie, et il n'avait pu trouver qu'une modeste place de domestique chez un sous-chef de canton. Il y gagnait sa nourriture, une piastre par année et un costume neuf pour le Têt⁵⁶.

Ba et Haricot causèrent durant toute une veille. Enfin, après avoir tourné et retourné les nombreux détails de cette entreprise comme une ménagère tourne des poissons sur un brasier, Haricot suggéra à Ba l'idée de monter à Ha-giang par le fleuve, en faisant du commerce.

Ba louerait un petit sampan, le garnirait de denrées chères dans le haut : du tabac, de la saumure, des vieux fers à cheval, de l'encens et, l'exhumation terminée, chargerait la barque de toutes ces choses précieuses que les voyageurs descendent des montagnes : des cornes de cerf, du fiel d'ours, des boules de cunao, du thé, des médicaments et du miel.

Quand, ce voyage décidé, Ba eut fait connaître sa résolution au Palanquin de Jade, le village en demeura atterré...

*

* *

Ils partirent de Hanoï par une brumeuse matinée d'hiver. Le fleuve, couvert de brouillard, se devinait à peine entre les berges de terre rouge. Tout était uniformément gris, et quand, parfois, une barque apparaissait, il semblait à ceux qui la croisaient, que le vaisseau sortait d'un royaume infernal.

Monsieur Huit avait loué un sampan pour vingt piastres. Le patron, aidé de son fils, devait conduire l'embarcation jusqu'à Hagiang et ensuite redescendre à Hanoï. C'était l'époque des basses eaux, favorable à ces expéditions périlleuses et longues. Mais c'était aussi la saison où les montagnards font leurs provisions pour l'année dans les marchés des hauts fleuves, qui s'emplissent alors de commerçants de tous les pays.

Ba avait encore emprunté, mais pas en argent, en marchandises. Sous le plancher de la barque étaient disposés ses espoirs et sa fortune ; c'est là que se trouvaient le rachat de Thi-Luc et l'exhumation des restes du frère aîné.

Deux grandes boîtes rondes et laquées, pleines de tabac de Thuy-anh, trois jarres de saumure de poisson, cent paquets de bâtonnets d'encens et un panier de ferraille, voilà ce qu'après de longues discussions, Monsieur Huit avait pu emprunter.

Il ne leur restait donc plus, chose énigmatique, qu'à éviter écueils et maléfices.

Aussi, comme la barque quittait les eaux de la province de Ha-dông, au moment où elle luttait contre les courants qui barrent l'embouchure du Day, le patron, après avoir jeté dans le grand fleuve du riz, des jossticks⁵⁷ et du sel, prononça cette formule d'exorcisme qui lui avait toujours réussi : « O maître des eaux, que les yeux de ma pauvre barque voient clairement les pointes aiguës des rochers et les pièges des mauvais démons. »

Le sampan, après avoir un instant hésité parmi les vagues et les tourbillons du Day, remonta enfin franchement vers l'Ouest et disparut dans le mur de brouillard.

*

* *

Ils naviguèrent durant vingt jours. D'abord ils changèrent de fleuve, quittant le Song-nhi-ha, ils passèrent dans les eaux de la Rivière Claire, et s'engagèrent dans un couloir où ne s'apercevaient nuls villages. Ba revit tout au loin, sur sa droite, les collines où il avait perdu son doigt, dans la bataille contre le général Tham. Au-dessus d'elles se dressaient les « montagnes renversées », dont la cime se perdait dans les nuages. Partout maintenant, devant et derrière, des deux côtés, ce n'étaient que hautes montagnes où le filet d'eau du fleuve se frayait un chenal.

Ils dépassèrent Tuyên-quang, et le patron leur dit que c'était là la dernière ville d'Annam, qu'ils entraient vraiment alors dans le « pays des sauvages », des « hommes des bois », des « humains sans civilisation et sans Dieu ».

À l'avant du sampan pagayait le fils du pilote. Posément, il enfonçait dans l'eau verte la palette de sa courte rame ; son père, d'un petit coup de godille, redressait la barque et, lentement, les heures s'écoulaient. Étendus tous deux sur le toit de bambou, Haricot et Ba devisaient, fumaient et chiquaient. Ils ne devaient aider les matelots qu'au passage des rapides.

L'ancien prisonnier racontait à Monsieur Huit ce qu'il savait de ces étranges pays et ce qu'il y avait vu pendant sa captivité.

Ah ! oui, il retrouverait aisément la tombe de son compagnon de misère ! Elle était creusée au flanc d'une colline, sur le versant qui regarde le cimetière occidental. Pour pouvoir mieux la retrouver plus tard, Haricot avait placé sur la bosse du tumulus un galet du fleuve, une de ces pierres qui lancent des étincelles lorsqu'on les heurte avec du fer.

Tout cela était loin déjà. Les os devaient être effrités et tiendraient aisément dans le petit cercueil de terre cuite que Ba avait acheté. Là-haut, on louerait un sorcier pour célébrer les rites de l'exhumation, et les marchandises vendues, la barque regarnie de denrées de montagnes, tous redescendraient avec le vase plein d'ossements.

La barque remontait avec peine le courant. Et cependant, comme le patron l'expliquait à Monsieur le Mandarin, l'on était dans la période des basses eaux. Les rapides se franchissaient facilement à la montée, car la barque était étroite et légère. Mais au retour il leur faudrait prendre de grandes précautions.

Parfois, ils dépassaient de lourdes jonques aux nombreux équipages. Les hommes, l'épaule engagée dans une ganse d'écorce, halaient péniblement leur sampan, en marchant le long des berges. Ils haletaient et suaient, malgré la fraîcheur des vallées, et, aux passages difficiles, chantaient et criaient, tous en chœur.

Ces régions n'étaient que d'immenses solitudes où rarement l'on voyait un être humain. Tous les deux ou trois jours, le sampan s'arrêtait devant quelques cases disséminées dans la brousse des coteaux : c'étaient de petits villages servant de marchés et de refuge aux sampaniers. Trois à quatre habitations par hameau, à peine. Là, nul Annamite, mais des « oncles étrangers », acheteurs de cunao et de thé. Les « enfants du Sud Tranquille » qui s'aventurent dans ces pays malsains, vivent uniquement sur les fleuves : sampaniers, commerçants, coupeurs de bois, tous habitent dans des barques ou sur des radeaux, mais jamais en terre ferme, parce que le sol des montagnes est une terre pourrie.

Oh ! ces grands radeaux, ils faisaient l'étonnement de Ba ! Jamais il n'avait vu pareilles masses de bois et de bambous ! En longs rubans, les billes et les paquets étaient emportés par le courant. Seul, à l'arrière, un pilote, les mains appuyées sur le gouvernail de bambou, dirigeait le train immense. Au milieu s'élevaient de petites cahutes remplies de boules de cunao, et une cabane où dormaient les matelots que, parfois, le nautonier éveillait à grands cris pour parer aux tourbillons d'un thac⁵⁸.

Partout des montagnes ! Elles descendaient du fond du ciel, pareilles à un troupeau d'animaux gigantesques et assoiffés. Elles couraient, se poussaient, se chevauchaient et s'écrasaient avant de se pencher vers les eaux claires du fleuve comme pour y

étancher leur soif. C'étaient des montagnes aux têtes et aux pieds invisibles : les nuages cachaient leurs cimes et les herbes recouvraient leurs pieds. Mais les croupes énormes et rebondies s'étalaient jusqu'aux flocons blancs de la brume. Entre elles se creusaient des coupures sombres. C'est de là que sortaient les enfants du fleuve, les ruisselets qui toujours bruissaient et murmuraient. D'eux, en revanche, on ne voyait que la chute brusque dans la rivière ; leur corps long et mince comme celui d'un reptile, était vêtu d'un fouillis de lianes, d'arbres et de roseaux. De ces étroites vallées jaillissaient des courants d'un air frais qui glaçaient les voyageurs d'une pénétrante humidité. Le souffle dévalait de la crête à la berge, faisait s'incliner les plumets blancs des roseaux, choir les branches mortes et s'éparpiller les gouttelettes des chutes d'eau.

Ba s'alarmait de ces longs mugissements que le vent de la montagne lançait dans les gorges. Mais le vieux patron qui, depuis son enfance, parcourait les fleuves du haut pays, lui dit que ces ouragans étaient les soupirs poussés par les dragons que les génies des enfers tiennent enfermés dans les grottes des montagnes.

Quand aucun bruit ne se percevait, les voyageurs admiraient, dans toute leur beauté sauvage, les ébats des habitants de la forêt. C'étaient d'abord des coqs et des poules de jungle aux couleurs chatoyantes, des paons magnifiques, des faisans argentés, des toucans au bec difforme et monstrueux. Les oiseaux s'avançaient prudemment et fouillaient les bancs de sable découverts par la baisse des eaux.

Ils voyaient aussi des troupeaux de cerfs noirs ou de daims roux. Mâles et femelles, broutant çà et là feuilles et bourgeons, descendaient gravement, d'une marche à peine perceptible, et plongeaient leur museau dans l'eau du fleuve. Alors, pour rire de l'effroi de ces bêtes, le vieux patron frappait dans ses mains, et, tout d'un coup, oiseaux et cerfs s'enfuyaient ; avec de grands cris désagréables, les paons regagnaient les hautes branches, et les daims, en quelques bonds, s'élançaient vers la crête des montagnes, où, subitement, disparaissaient leurs corps roux tachés d'un triangle blanc.

Lorsque la nuit tombait, les matelots amarraient la barque au rivage, mais de préférence à flot, par crainte de mauvaises rencontres. Ils allumaient un feu de roseaux, faisaient cuire le riz

dans une petite marmite de cuivre rouge, et ensuite, causaient autour du foyer, jusqu'au sommeil.

*

* *

Certain soir de ce voyage, ils eurent une horrible vision.

La perche du sampan venait à peine d'être fichée dans le gravier d'un îlot. Le fils du patron coupait, dans les buissons, des brassées de roseaux, Haricot disposait trois pierres pour le foyer. Assis à la proue de la barque, Ba, le regard tourné vers l'amont, essayait de découvrir le point d'où sortaient les eaux du fleuve. Le courant surgissait en une seule masse, comme s'il fut venu du sol par une source énorme, et l'on ne pouvait distinguer nulle issue dans le bloc des montagnes qui garnissait le fond. Comme Ba ne parvenait toujours pas à reconnaître ce qu'il voulait découvrir, il aperçut tout au loin un petit radeau qui descendait en tournoyant. Personne ne le montait. Les Annamites, étonnés, regardèrent, ne distinguèrent rien, l'un disant que c'était du bois abandonné, l'autre un buffle mort de la peste. Cependant, pour leur faire voir ce qu'il était vraiment, l'étrange radeau vint s'échouer à l'autre pointe du banc de sable.

S'étant approchés, tous comprirent alors, et, avec un cri d'horreur, reculèrent effrayés.

C'était un tout petit radeau fait de troncs de bananiers reliés par une accolure de bambous. Les troncs coupés laissaient voir des veines rouges par où coulait le suc de leur cœur, des palmes vertes et de lourds bourgeons violets en garnissaient encore les têtes.

Sur ce frêle radeau, deux êtres humains avaient été attachés. Ils étaient nus, de la poix recouvrait leur bouche. C'étaient un homme et une femme. Des rotins serraient leurs membres si durement que du sang tachait les liens. Ils n'étaient pas encore morts, et lorsqu'ils virent que l'on s'approchait d'eux, ils tournèrent vers les Annamites des faces pâles où brillaient de grands yeux suppliants.

Tout là-haut, dans le ciel, des corbeaux tournoyaient en croassant. Quelle aubaine ! Bientôt ces deux martyrs seraient morts, et ils viendraient alors se poser sur les corps glacés pour y plonger leur bec pointu ! Mais les pauvres bêtes humaines n'étaient point encore mortes : il fallait attendre...

Le pilote rompit enfin le silence et, désignant l'homme et la femme : « C'est, dit-il, une sentence conforme à nos vieilles lois. Ces individus ont été coupables du crime d'adultère, et, pour les punir, leur village les a condamnés à ce supplice terrible. Ne les touchons pas, mes frères : les arrêts des montagnards sont les seuls vrais, les seuls conformes aux livres des lois. Et puis, ajouta-t-il, les vengeances de ces « hommes des bois » sont encore plus implacables que tout. »

Cessant donc de regarder, avec son fils et Haricot, tous trois reprirent leurs occupations. Le fils alluma les roseaux, Haricot monta dans le sampan, le père se mit à frotter la marmite de cuivre avec du sable mouillé.

Seul, Monsieur Huit demeura à contempler le radeau que le flot faisait remuer doucement. L'homme et la femme avaient toujours des regards tristes et suppliants. La poix qui scellait leurs lèvres, l'eau froide qui baignait leurs membres, et les liens de rotin, auraient vite fait de chasser les âmes de ces corps. Et, prévoyant que la curée était proche, le cercle noir des corbeaux se reprit à hurler sa joie.

Pour s'arracher enfin à la vue de ce spectacle épouvantable, Ba s'avança vers le radeau. De son pied nu, il heurta les bananiers, les poussa au large de l'îlot, et le fleuve entraîna loin des yeux de Monsieur Huit le radeau et les deux martyrs.

Retourné près du foyer, Ba s'accroupit pour prendre son repas. Respectueusement le pilote lui tendit un bol de riz fumant. Alors, comme s'il se parlait à lui-même, Monsieur le Mandarin du huitième degré murmura : « C'est la loi. »

*

* *

Cependant, au bout du vingtième jour, ils aperçurent brusquement les maisons blanches de l'ancienne capitale des Pavillons Jaunes. À cette vue, ils poussèrent des exclamations joyeuses et remercièrent Bouddha d'avoir écarté de la misérable barque les ennemis qui, d'ordinaire, assaillent les étrangers au « pays des Routes Contraires », c'est-à-dire la fièvre, les mauvais démons, le tigre et les voleurs.

La ville, pareille à un puits sombre, était enserrée par des sommets herbeux. La rivière, calme en cet endroit, la traversait. Elle y pénétrait et en sortait bruyamment, mais la partageait d'un cours limpide et silencieux, comme si elle eût redouté la présence

de ces berges où coulèrent jadis tant de flots de sang. Un brouillard perpétuel qui oppresse et fait tousser, recouvrait le puits d'un linceul opaque. La lueur du soleil perçait timidement le dôme gris pour éclairer d'une lumière blafarde des gens à mine verdâtre.

Au-dessus d'Ha-giang, la surplombant et tout contre ses cases, se dressaient deux collines. L'une était celle où Nguyên avait trouvé la mort : c'était celle qui renfermait le trésor. L'autre, surmontée de hautes maisons blanches, servait de fort aux soldats : on les voyait aller et venir, pareils à des fourmis rouges, le long des lacets d'une route abrupte.

Sur le fleuve, des deux côtés, des sampans noirs déchargeaient des caisses et du sel. Eux aussi avaient profité des basses eaux pour venir si haut s'alléger de leur cargaison, et repartir ensuite, bondés de cunao et de thé. Les équipages annamites encombrant de cris et de rires les toits des barques et les berges du fleuve, étonnaient par leurs manières bruyantes les placides habitants des montagnes qui, à la fois, les méprisaient et les admiraient.

C'était là Ha-giang, la fin du Tonkin et le commencement de l'Empire Céleste, le point de rencontre, tranquille aujourd'hui, mais autrefois sanglant, de toutes les races de l'Asie.

C'était Ha-giang, la cité de la fièvre, la cité du brouillard, la cité de la mort.

*

* *

Accroupis derrière les seaux à tabac, Messieurs Huit et Haricot vendent leurs marchandises aux montagnards. Un mandarin déchoir jusqu'à devenir vulgaire commerçant ! Oh ! Ba n'est point orgueilleux. Il ne croit pas s'avilir en travaillant. Déjà, autrefois, ne s'est-il pas engagé comme soldat, afin d'élever sa condition sociale ? Pour le moment, il tire profit de la vente de ses denrées, sans honte et sans vantardise aussi, parce que ces bénéfiques l'aideront à accomplir sa mission de piété familiale.

Le grand marché emplît Ha-giang de son brouhaha bizarre. Bizarre, car Ba ne vit jamais chose aussi curieuse : dans le Bas-Pays, les lieux de foire ne sont fréquentés que par des gens d'une même race : ici, au contraire, dix peuples s'y coudoient.

Sous les vastes halles du marché, les « enfants du Sud Pacifié » débitent du tabac, de la saumure et du fer. Une douce

odeur de tabac brûlé s'élève de l'allée où les clients goûtent ce que leur offrent les rusés Annamites. Certes, les rudes montagnards les méprisent, ces faibles ennemis, pour la duplicité de leur esprit moqueur, mais leur tabac est si parfumé, leur pâte de poisson si fine, qu'ils ne peuvent s'empêcher tout de même d'acheter un peu de ces bonnes choses.

Des Chinois cantonnais, venus de Longtchéou, ont étalé devant eux les mille futilités indispensables dans une case. De leurs grands ballots, ils ont sorti des objets en nombre infini : des miroirs, du fil, des ciseaux, des bâtons d'encre, des rasoirs, des aiguilles, des pinceaux, du savon, des drogues pour teinturier, des papiers peints, du poivre, des clous.

Les montagnards, groupés par clan, par vallée, par tribu, ont descendu les pauvres productions de leurs rochers.

Des Mans vendent des feuilles de thé cueillies aux théiers sauvages des hauteurs, de la pâte d'indigo, des canons de fusil, de la poudre, des peaux de chien rouge, de civette et de tatou.

Les Thôs, vêtus de bleu, ont apporté du riz rouge, du maïs, des racines à chiquer, des légumes, du sagou, des fruits « mains de Bouddha ».

Voici des Yunnanais qui ont attaché leurs robustes chevaux à de petits piquets et posé les bâts à terre. Ils en retirent des choux, des châtaignes, des noix, des outils et de larges marmites en fonte où l'on pourrait faire cuire un porc entier.

Quelques Méos du Dong-quan, couverts de cotonnade blanche, offrent des seaux de bois, des chapons, du miel, des feuilles de tabac et du ginseng, médicament rare et cher qui peut prolonger la vie jusqu'à cent ans.

Aux abords du marché et dans la grand-rue se font les transactions plus importantes. Dans leurs boutiques, les commerçants troquent le sel contre du thé et du cunao. Les chevaux, par centaines, hennissent ; les maphu⁵⁹ crient ; le dos chargé, des porteurs de sac précipitent leur course ; voici du sel, du beau sel blanc. Quelles précautions ne prennent-ils pas, les conducteurs de chevaux, pour préserver cette denrée si précieuse ici ! Ils garnissent tout d'abord l'intérieur d'un panier de feuilles vertes, y placent le sel, rabattent l'extrémité des feuilles, lient ensuite les paniers sur le bât et recouvrent enfin la charge d'une couverture d'écorce. Maintenant, les bêtes peuvent rouler dans les ravins, le brouillard peut bruiner aux cols, le montagnard rira

des chutes et de la brume, son sel, qui, pour lui, est une sorte d'or, arrivera intact à la case.

Des restaurateurs chinois ont posé sur des tréteaux des assiettes de mets fumants. Heureux de pouvoir manger de la viande, Thos et Mans tendent leurs bols, et « l'oncle étranger », plongeant dans une profonde marmite une cuiller, faite d'une noix de coco, emplit le bol de soupe de bœuf. Goulûment, hommes et femmes avalent la succulente mixture ; puis, afin que tantôt, dans la montagne, le froid n'ait pas prise sur eux, ils boivent une longue lampée d'alcool, et, face rougie, jambes titubantes, repartent pour les vallons.

Mais quelle est cette musique bruyante ? C'est une troupe de jongleurs chinois. Trois Yunnanais entourés de curieux, exhibent des animaux savants. Des cymbales retentissent et les exercices commencent. C'est un chien qui va, vient, se couche, se relève, passe dans des cerceaux, saute sur le dos de son maître. Puis un singe, de jaune habillé, coiffé d'un chapeau pointu, grimpe à un mât nanti d'une vergue et, là-haut, grimace et insulte les badauds que ses contorsions font rire aux éclats. Pour clore le spectacle, l'un des Chinois s'éloigne, tenant en laisse un mouton que chevauche le singe. Il s'arrête à bonne distance des spectateurs, lâche la bête et, en une course effrénée, la monture et son cavalier, toujours désarçonné et toujours en selle, reviennent chercher leur pitance dans la main du maître.

Cependant, par des chutes brusques, le soleil s'incline vers les sommets. Chalands et marchands désertent peu à peu la place. Le marché tire à sa fin. Les montagnards, qui ont encore de longues heures de marche pour rejoindre les cases, reprennent leurs besaces, bâtent les chevaux. La halle se vide, les boutiquiers rentrent les étalages ; le brouhaha diminue, faiblit, cesse, et alors, troublant seuls le silence des montagnes, l'on n'entend plus que les tintements des grelots des sonnaillers qui dirigent vers les villages d'innombrables théories de chevaux.

*

* *

Par une matinée brumeuse du dixième mois de l'année du « Minerai et du Chien »⁶⁰, Ba, Haricot et quelques autres, s'engagèrent sur la grande route qui mène vers le bas et qui conduit aussi aux champs des tombeaux.

Le cœur marri, ils refaisaient ce que jadis le triste cortège des prisonniers avait fait, mais au lieu d'aller enfouir les restes d'un misérable fils du « Sud Pacifié », mort de la fièvre, ils allaient, au contraire, exhumer des ossements.

En tête marchait Haricot, tenant sous son bras le petit cercueil de terre cuite, puis Monsieur Huit, une vieille femme portant sur un plateau les mets indispensables : du poulet, du riz gluant, une hure de porc ; et enfin, des amis venus en curieux : le pilote, son fils, des Annamites de la ville.

Après avoir dépassé le cimetière occidental où, derrière une haie de hauts bambous, se voyaient des « chiffres dix »⁶¹ peints à la chaux, la route côtoya de petits mamelons.

Arrivé à une sorte de ravinement, Haricot s'arrêta et, désignant le versant tourné vers le fleuve, dit aux autres : « C'est là. »

Ils escaladèrent alors la colline. Lentisques, framboisiers, ronces et faux camphriers en couvraient les pentes, et l'on avait de la peine à traverser ce fouillis d'arbustes rabougris. Des buffles avaient toutefois tracé une sente où leurs pattes avaient sculpté dans la glaise des sortes de marches boueuses. Au-dessus des coteaux se dressait le pic rocheux de la montagne au trésor. On y voyait des bûcherons travailler. Les coups de hache résonnaient d'une colline à l'autre, des arbres tombaient en un long craquement et, avec eux, roulait jusqu'au bas une avalanche bruyante de rochers gris.

Après avoir cherché quelques instants, Haricot se baissa vers un tumulus et, de sa pioche, frappa un galet : des étincelles violettes en jaillirent. Le groupe s'arrêta et, les larmes aux yeux, laissa Monsieur Huit se prosterner sur l'herbe humide. Des sanglots étreignaient sa gorge. Étendu contre la tombe de terre, le frère cadet, corps et âme, suppliait son frère aîné de pardonner la profanation qui allait survenir. Que de souffrances endurées, que de dangers affrontés, que de piastres dépensées, pour arriver enfin à reconquérir sur ces terres malsaines les ossements du pauvre Nguyễn !

« Allons, Monsieur Huit, lui dirent les autres, relevez-vous. Votre consolation est complète. Les âmes ancestrales apaisées attireront bientôt sur vous les dix mille félicités du sage. Monsieur Huit, relevez-vous et laissez-nous fouiller le sol. »

Haricot prit alors la pioche et lança contre le tumulus de longs coups avec son outil. La terre se détachait par tranches noirâtres qui retombaient lourdement. Une odeur de pourriture montait du trou qui se formait peu à peu. C'étaient des émanations de végétaux putréfiés. On n'entendait sur la colline que les coups sourds de la pioche.

N'ayant pu trouver à Ha-giang de sorcier parlant la langue de la Capitale⁶², Ba avait emmené une vieille femme qui ignorait les rites sacrés, mais savait présenter les offrandes. Elle avait allumé à l'entour de la tombe des bâtonnets d'encens, brûlé des barres d'or et d'argent et, pendant que Haricot maniait la pioche, elle ne cessait de s'agenouiller devant le plateau et de murmurer des prières.

Enfin, un ossement apparut, et Ba prit la place de l'ancien prisonnier. Un à un, de ses mains aux ongles effilés, il arracha les ossements à l'humus noir. Lorsque tout le squelette eut été retiré, il en plongea tour à tour les diverses parties dans une eau parfumée au bois d'aigle, et les frotta doucement jusqu'à ce qu'elles fussent devenues complètement blanches. Malgré les affirmations de son compagnon, craignant d'avoir exhumé les ossements d'un étranger, Ba tint à pratiquer l'expérience du sang. Se tailladant légèrement un doigt de la main gauche avec la lame de son couteau, il plaça le doigt rougi au-dessus du crâne de Nguyên. Une goutte de sang perla, tomba sur l'os avec un bruit mat, hésita un instant, puis, au lieu de glisser jusqu'au sol, fit sur la blancheur de l'os une large tache grise. Un soupir de soulagement s'échappa de la poitrine de Monsieur Huit. La loi du sang ne trompait jamais : les ossements exhumés étaient bien ceux de Nguyên.

Néanmoins, Ba souffrait dans ses « entrailles ». Il avait osé porter la main sur des choses sacrées. Le squelette qu'il venait ainsi de profaner était celui de son frère, du chef de la famille, de celui qu'un sort injuste avait écarté brusquement du monde terrestre. Mais s'il souffrait, quelle satisfaction et quel orgueil de pouvoir bientôt regagner le Palanquin de Jade avec le vase plein d'ossements !

Il était juste assez grand ce cercueil de terre cuite. Les os, couleur de nuage de pluie, en garnissaient la cavité tout entière, et lorsque la terre étrangère eut enfin rendu aux fils du « Sud Tranquille » celui qu'elle détenait sans raison, Ba prit le cercueil

entre ses mains pieuses et, sans mot dire, retourna vers le fleuve par le sentier embroussaillé.

*

* *

Les passagers, angoissés, voient fuir des deux côtés les berges boisées, les rochers des passes, et les petits nuages blancs accrochés aux pentes des monts. Chargée de paniers de thé et de boules de cunao, la barque va descendre en deux jours cette rivière qu'elle mit vingt à monter. À l'avant, le cercueil de terre où brûlent des bâtonnets d'encens, semble protéger, par sa sainte présence, la nef et ses passagers.

À peine quelques coups de rame, et la voilà lancée à une vitesse vertigineuse. Mais, hélas ! les rapides sont là qui, pareils à des dragons malfaisants, guettent l'esquif, pour le briser et le dévorer. Le thàc emplît la vallée d'un grondement sinistre. Voici encore un thàc, et quel rapide ! Celui du Grand Bouddha ! Le plus difficile, le plus dangereux ; celui qui, déjà, engloutit tant d'hommes et tant de sampans.

La barque accoste à la berge, et ses voyageurs vont présenter à la pagode tutélaire les offrandes qui apaiseront les génies mâles et femelles. Le pagodon, enfoui dans les bananiers sauvages et les bambous, attend les présents. Un gardien les accepte et, en récompense, fera retentir un gong au moment décisif.

O génies du plus grand des rapides, épargnez les pauvres voyageurs ! O vous, les plus terribles des esprits qui peuplent les cinquante-neuf thàc du fleuve, soyez compatissants pour ceux qui ont déjà tant tremblé !

Allons, courage ! il faut franchir la cataracte. Assurez vos mains sur les perches polies, et aussi « vos entrailles dans votre ventre ». C'est le rapide que tous redoutent et que peu franchissent, celui qui décidera du sort de l'expédition.

Sur le toit du sampan, Haricot et Ba, munis de longues perches, devront écouter les ordres du pilote, si toutefois le bruit des eaux le leur permet, et heurter les rocs pour faire dévier la barque.

Attention, le voilà ! Quel monstre ! C'est une masse écumante où parfois se devinent des pointes de roches. De ce monceau d'écume s'élève une sorte de rugissement : le

hurlement de milliers de bêtes fauves, et, au-dessus, flotte une buée légère et bleue.

C'est par là qu'il faut passer. C'est là qu'il faut entrer et d'où il faut sortir.

Attention, le voilà !

« À droite, à droite ! » crie le pilote. Haricot et Monsieur Huit, le bout de la perche au creux de l'épaule, ont lancé sur les rocs leur bambou ferré, et la barque a dévié. « À gauche, à droite, devant vous ! » Les commandements redoublent, à peine distincts. Une vague rumeur perce l'air : c'est la prière du gong de bronze qui monte vers les cieux.

Des flots d'écume jaillissent sur le sampan, des embruns fouettent le visage des matelots, les planches frôlent les rocs avec des crissements lugubres. Encore un coup de perche, et le thàc est franchi...

LA CHANSON DU THÀC

Le Thàc est là qui nous attend,
Qui nous attend pour nous happer.

Le chasseur a tiré.
En notes infinies
L'écho a répété longuement, longuement,
Le bruit de son fusil.
Mais le fracas du Thàc a étouffé l'écho !

Le léopard blessé
S'est enfui en hurlant
Dans le fourré
Où le bambou frémit.
Mais le fracas du Thàc a étouffé son cri !

Seigneur Trente, écoutez :
« Cop, Cop, Cop, Cop, »
Poursuit le cerf tremblant
Qui brame avant sa mort.
Mais le fracas du Thàc étouffa sa bramée !

Le sampan a sombré,
Un enfant a coulé
En appelant : maman,
Et la mère a coulé

En appelant son fils.
Mais le fracas du Thàc a étouffé les pleurs !

Le Thàc est là qui nous attend,
Qui nous attend pour nous happer.
Frères, de vos longs pieux, heurtez les rocs pointus.
Entendez-vous mugir les Esprits irrités ?

Le Thàc est là qui nous attend,
Qui nous attend pour nous happer.
Tous en chœur, oui, crions tous,
Pour effrayer les vils Démons :
Hô... ô... ô... ô... ô...
Le voilà, le voilà !
Et toi, résonne, ô gong, résonne donc !

...

Pinh, Pinh, Pinh, Pinh.
Hô... ô... ô... ô...

...

Que Bouddha soit loué.
Nous sommes sains et saufs :
Le Grand Thàc est passé !

*

* *

Maintenant, amarré à la berge de sable, le sampan, sauvé du naufrage, paraît se reposer lui aussi. Les Annamites tordent leurs vêtements trempés d'eau, remplissent leurs poumons d'air pur et, reconnaissants, s'inclinent vers le sanctuaire d'où s'échappent les derniers frémissements du gong.

Plus haut, le thàc continue à hurler et à fumer. Inapaisé, le monstre guette et attend.

*

* *

Il fait froid, il fait froid !

En longues rafales humides, les vents du Nord parcourent le Delta.

Le feu brille dans les cases, les feuilles de badamier rougeoient sur le sol, l'arroyo désert ne laisse plus couler qu'un ruisselet où, seuls, des canards au corps huileux plongent bruyamment. Par les rizières sèches, quelques rares paysans

couverts de vêtements molletonnés, la tête encadrée d'un foulard, arrachent les dernières éteules. Des pies, des corbeaux, volettent de tombe en tombe, des triangles de hérons, de grues et d'oies émigrent vers le Sud.

Il fait froid, il fait froid !

Dans les cases aux portes mal closes, assis autour de feux de paille, les paysans heureux d'être inactifs, racontent des histoires de diables, de pirates et de revenants. Le vent fait grincer les fûts des bambous que l'hiver a jaunis, ride les eaux calmes des mares et, par-dessous les portes, sifflant et susurrant, jette dans l'âme des nhà-quê la crainte vague de choses inconnues.

Abandonné du soleil, le Tonkin s'est emmantelé dans une cape de brume et de crachin. Tout est gris : le ciel, la terre, les hommes et les choses. Quand le soleil veut se montrer, sa clarté ressemble à la grise lueur que laissent passer les lanternes à parois en vessies de poisson.

C'est l'hiver. Oh ! qu'il fait froid !

À travers les rideaux veloutés du crachin, des hommes vont par les champs. L'un d'eux, devançant tous les autres, semble les diriger. C'est Monsieur Linh, le géomancien.

Dans sa main gauche, il tient la boussole sacrée ; parfois il la pose sur la terre grise et scrute l'orientation. Ba, Mich et des parents suivent, anxieux. Monsieur Linh pourra-t-il, au moins, trouver un site favorable où, sans crainte de malheurs l'on osera creuser enfin la tombe de Nguyễn ? Le sorcier a posé la boussole. Des myosotis et des pâquerettes étonnés, se demandent ce que veulent ces hommes qui les écrasent sans pitié et, au contraire, semblent craindre de toucher les talus, les tumulus, les berges des ruisseaux.

« Plus loin, plus loin, murmure Monsieur Linh ; ici se trouvent encore de vils animaux : le buffle, le porc, le chien. Certes, ces bêtes sont utiles, mais, en géomancie, seuls sont importants les objets et les animaux aux pouvoirs spirituels. »

Passant dans un champ voisin, il s'écria tout joyeux : « L'aiguille tourne l'aiguille tourne ! Ah ! elle m'indique enfin l'éléphant qui doit être sous ce haut monticule, là-bas. Voici également le cheval de bataille, monture du guerrier. Monsieur Huit a été soldat. Nous sommes donc sur la bonne voie. Évitions surtout de porter des coups à la veine du dragon. Si cela était, malheur à vous, malheur à moi, et malédiction à notre cher

village. La terre tremblerait, le choléra tuerait les hommes, la peste ferait crever les bestiaux et les céréales dépériraient !...

« Enfin, nous approchons. L'aiguille hésite entre les deux planètes : Terre et Bois (Saturne et Jupiter).

« La lune est là aussi, qui éclaire le ciel. Indices favorables. Voyez-vous, là, dans ce coin vaseux, un renflement ? Eh bien, c'est le Pinceau. Et ici, en cette diguette écroulée, ne distinguez-vous pas le profil de l'Encrier ? Les astres sont propices. Pinceau et Encrier, ne sont-ils point les instruments favoris du lettré ?... Tourne, ô aiguille, tourne encore ! Amis, traversons cette terre inculte et suivons la voie de l'aiguille sacrée... »

Arrivant sous le grand faux-cotonnier qui s'élève dans la plaine, majestueux et millénaire, Monsieur Linh s'arrêta, frappé de stupeur ; puis, désignant aux paysans les lieux que lui indiquait la pointe aimantée : « Là, à droite, s'écria-t-il d'une voix étranglée, le Palanquin, et là, à gauche le Parasol, emblèmes des mandarins !... Le palanquin qui sert aux nobles fonctionnaires, père et mère du peuple, à parcourir le royaume, et le parasol qui protège leur corps des morsures du soleil et des atteintes de la pluie... O Monsieur Huit ! si vous désirez voir couler sur vous les dix mille félicités, si vous voulez que vos arrière-petits-enfants respectent un jour votre front centenaire, si vous tenez à donner à votre frère aîné Nguyên le repos éternel, c'est ici, sous cet arbre, entre le palanquin et le parasol, que vous devrez creuser la fosse ! »

C'est déjà sous ce haut fromager que, jadis, la dépouille de l'oncle Xuân fut ensevelie. Le voici, humble et vert, le tumulus de l'oncle Printemps. Xuân vécut de la vie simple et bonne des campagnards tonkinois, dirigea sa famille dans la voie droite, et maintenant, son âme doit jouir des sept félicités et des cinq bonheurs du juste.

Son neveu, Monsieur Huit, est là qui, imitant l'oncle Printemps, vient d'accomplir sa mission de travail et de piété, de courage et de renoncement. Ames simples, frustes, repliées pendant votre vie terrestre, que l'Empereur de Jade vous reçoive en ses jardins et en ses palais !

Monsieur Linh, le « Maître de la Raison terrestre », l'a dit à Ba. Il lui a répété la formule géomantique tirée des vieilles légendes, qui résume en quelques phrases les devoirs des fils soumis et les récompenses de leurs vertus :

« Les ossements des parents sont les racines de l'arbre dont le fils et les neveux sont les feuilles. Quand les racines plongent dans la bonne terre, les feuilles sont vertes et florissantes. Mais quand les racines plongent dans de la mauvaise terre, les feuilles flétries restent sans sève et sans éclat... »

C'est la fin. Les dernières pelletées de terre recouvrent lentement les parois rouges du petit cercueil en poterie. Une à une, les froides mottes ferment la tombe. C'est la fin.

Le « Dragon Bleu » et le « Tigre Blanc » vont désormais veiller sur les restes des aïeux, Ba n'a plus qu'à se retirer : tout son « sort » est accompli.

Couvert de blancs vêtements de deuil, agenouillé au pied du tertre, il dit les dernières prières rituelles...C'est la fin... Le sentier tortueux est là, qui réclame ses pas ; il fait froid, il faut rentrer.

« Encore une supplication, encore une, ô mes amis ! L'oncle Printemps et frère aîné m'écoutent. Voudriez-vous donc m'empêcher de parler à leurs esprits ? Et eux, pourquoi ne répondent-ils pas à leur fils soumis ?

« O âmes ancestrales, êtes-vous enfin apaisées ? »

Un grand bruit se fit au sommet de l'arbre. Monsieur Huit redressa son buste. C'était le vent qui faisait frissonner les feuilles sèches. Effrayée, une pie s'envola et, légère se prit à claquer du bec...

V

Thi-Luc fut mariée, à l'âge de treize ans, à Monsieur Chup, riche propriétaire terrien du hameau supérieur. Thi-Luc était fraîche et jolie ; Monsieur Chup était laid et âgé. Mais il avait pour lui quelque chose de considérable, surtout en pays d'Annam : Monsieur Chup avait de l'argent.

Ne croyez point qu'une partie de cet argent profita à Luc. Oh non ! Les cent vingt piastres qui l'achetèrent, allèrent tout naturellement, comme c'est l'usage, à ses parents. De même, quand Luc aurait des filles, plus tard, elle pourrait les vendre, elle aussi.

L'argent que Ba gagna dans son voyage servit à ensevelir l'oncle Nguyễn et à rembourser Madame Vu. D'autres dépenses inévitables étaient survenues. L'on avait dû emprunter à des intérêts formidables.

Les prêteurs, comprenant que les ressources de la famille étaient de plus en plus faibles, avaient enfin refusé toute avance, et un jour, le maire lui-même avait éconduit Monsieur Huit. Aussi, lorsque Chup se présenta à la case, suivi des plateaux chargés de présents, toute la maisonnée vit-elle en lui un sauveur.

Monsieur Chup avait dix hectares de rizières, deux ares de mûriers et un grand immeuble à trois compartiments. Ces trois cases entouraient la cour pavée de briques, ne laissant de libre que le côté du bassin à eau.

Celle de droite servait de cuisine et de logement aux domestiques, celle de gauche d'étable, et celle du fond, de maison d'habitation pour le maître et ses femmes. Car Monsieur Chup avait déjà une femme dont il n'avait point d'enfant. Aussi, dans le village, tout le monde fut unanime à l'approuver, lorsque l'on sut qu'il prenait Luc comme femme de deuxième rang, à seule fin d'en obtenir un fils.

Ne point avoir d'enfant, surtout de fils, en Annam, n'est-ce point la plus grande des calamités ? Vivre toujours sous le coup de cette terrible menace : n'avoir personne pour adorer sa tablette !

Il était donc prudent d'épouser la jeune Thi-Luc de qui l'on pouvait tout espérer. Et d'ailleurs, si Cô-Luc, par malheur, ne lui

donnait pas de fils, eh bien ! Monsieur Chup épouserait une troisième femme, voilà tout !

Comme de juste, Luc ne fut point consultée. À quoi bon ? L'enfant était douce, et certainement n'imiterait pas ces méchantes gamines qui, plutôt que d'épouser l'élu de leurs parents, se retirent dans un sanctuaire, ou encore s'empoisonnent avec de l'opium.

Non. Lorsque les siens s'étaient enfin décidés à lui apprendre ce qu'il allait advenir d'elle, Luc avait baissé la tête, un peu rougi, et n'avait pas dit un mot.

*

* *

L'aimait-elle ? Luc ne se posa même pas cette question trop complexe pour sa petite tête : elle ne savait encore ce que c'était qu'aimer.

Quand le soleil était chaud et qu'à la méridienne les moissonneurs s'étendaient à l'ombre des bambous, les gars recherchaient toujours la compagnie de Thi-Luc, lui présentaient de petites tasses de thé bouillant ; et le soir, à l'heure où les campagnards rentraient au village, les jeunes gens se disputaient pour porter sa charge de maïs ou de taros.

Maintes fois aussi, lorsque la sarcellette ou la faucille en main, les filles aux mollets nus, travaillaient, en jacassant, dans les rizières, elle avait entendu quelqu'un chanter des complaintes où toujours il s'agissait d'un garçon et d'une fille.

C'étaient de lentes mélodies, avec un coup de gorge final. En des strophes simples, à termes archaïques, de naïfs poètes avaient caché sous des symboles les joies ou les peines de leur cœur. Dans la plupart, il y avait un dragon horrible qui détenait, au fond de son antre, une jeune fille, brillante comme la fleur du lotus. Un beau guerrier venait la délivrer. Ou bien c'était une naïade surgissant d'un lac, qui choisissait parmi les étudiants du pays son préféré, et l'entraînait à jamais dans les eaux herbeuses.

Et Thi-Luc se demandait alors pourquoi, lorsqu'ils avaient terminé leurs couplets, les hommes la regardaient avec des yeux brillants ?

Pourtant, par les nuits douces, où le parfum des frangipaniers pénètre dans les cases, Luc s'était prise à songer à des choses sans raison et sans but. Ne pouvant sommeiller, elle

tournait et se retournait alors sur le lit familial, et ne parvenait à s'endormir qu'aux premiers chants des coqs.

De même, quand, par les rizières, un buffle s'échappait en mugissant, la gueule écumeuse, les yeux hors de tête, et se dirigeait comme une bête folle vers les mares où croupissaient les bufflesses ; quand un cheval, jetant son cavalier à terre, saccageait d'une course terrible les jeunes pieds de maïs, pour rejoindre une cavale qui l'avait appelé d'un hennissement de souffrance, et que les laboureurs voyant ces escapades, disaient : « Voilà un mâle à la recherche d'une femelle », Luc s'était encore demandée pourquoi ?

Certain soir, le fils de Monsieur Tri avait pris sur ses larges épaules la charge de paddy de Thi-Luc et l'avait déposée devant le portail de sa case. Par politesse, Mademoiselle Luc avait offert au jeune homme une tasse d'eau de pluie et une pipe garnie. Comme le fils Tri buvait l'eau fraîche que lui tendait Luc, celle-ci s'était brusquement retournée, et avait aperçu sa mère qui, du fond du jardin, les regardait en souriant d'un air mystérieux.

La mère contemplait sa fille, accorte et jolie, présentant comme il sied, des deux mains réunies, la tasse d'eau, et le gars vêtu d'un seul langouti, le beau gars à poitrine bronzée, aux membres musclés, qui, des yeux et des lèvres, remerciait Thi-Luc.

Et la fille avait longtemps songé au sourire énigmatique de sa mère.

*

* *

Lorsque Co-Luc fut devenue Ba-Luc, c'est-à-dire lorsqu'elle eut franchi le seuil de la cour de Monsieur Chup, elle comprit qu'une ennemie était en la femme de premier rang, Madame Lui. Stérile, quelle tare ! Revêche et avaricieuse, elle gourmandait sans cesse les domestiques, les disputait pour une bolée de riz, une poignée d'arachides. Elle semblait porter sur elle une sorte de malédiction : la malédiction bouddhique aux plantes sans fleurs, aux arbres sans fruits, aux femmes sans enfants.

Douce et prévenante, Thi-Luc s'était d'abord effacée devant l'épouse première, puis, s'apercevant que ses affections étaient considérées par tous comme des reculades, elle se prit à songer à son relèvement.

Elle n'était que de deuxième rang, c'est vrai, mais en elle couvait tous les espoirs familiaux, c'est d'elle que sortirait le fils indispensable à la sécurité des âmes, le fils qui, peut-être, illustrerait la famille, le hameau, le pays.

Aussi, désormais, cette progéniture fut-elle son espérance et son but.

Que serait-il ce fils ? Car vraiment, il était impossible qu'il en fût autrement : une fille, être impur, ne pouvant offrir les sacrifices, est une chose inutile et coûteuse.

Ce fils ? Évidemment, il serait riche lui aussi, aurait rizières, buffles, paddy, femmes et serviteurs, serait notable, maire, un jour.

Non, maire ce n'était point assez. Il étudierait jusqu'à rendre son dos voûté et sa mine pâle, les caractères d'Annam et de Chine. En chacun d'eux, il lirait clairement l'image représentative d'une idée, d'une action, et en lui, avec ces hiéroglyphes, pénétreraient les saintes maximes de Lao-Tseu et de Kuong-fou-Tseu⁶³.

Par la connaissance des caractères sacrés, il serait bachelier, licencié, docteur, et dirigerait ensuite les hommes, par millions, comme dans le ciel le zéphyr dirige les nuages.

Mais surtout, oh ! oui, surtout, aux jours prescrits par les rites, il s'inclinerait en cadence devant l'autel familial pour adorer les âmes ancestrales. Derrière lui, tous, serviteurs, parents et familiers, guideraient leurs gestes rythmiques sur ses gestes légués par les aïeux, et tout au bout, au dernier rang, Madame Lui, congrument accroupie à la mode des êtres impurs, devrait elle aussi, imiter le rythme du fils aîné, de son fils à elle, Thi-Luc, et en crèverait de dépit !

Comme, par un soir de jour faste, elle posait la main sur son ventre, Luc, toute heureuse, y sentit quelque chose qui remuait.

*

* *

Depuis un mois, la province de Ha-dông est sous les eaux. De la digue verte à l'horizon, ce ne sont que masses d'eau rougeâtres. Seuls émergent les cimes des hauts bambous, les toits moussus des pagodes et les tumulus antiques.

Voilà un mois déjà que la grande digue fut encore brisée par les génies malfaisants des eaux du Grand Fleuve. Les gens de Thuong-cat auraient-ils négligé d'offrir les victuailles aux dieux tutélaires ? Un impie aurait-il profané un temple, ou bien est-ce simple accident ? Nul ne le saura jamais.

Par une après-midi lourde d'orage, les gardiens de la digue, mal surveillés par M. le chef de canton, qui jouait au xephaoma⁶⁴ chez le maire, s'étaient endormis, sous l'action étouffante du soleil. Des suintements avaient percé, puis une sorte de source, et, enfin, lorsqu'on s'aperçut du désastre, la digue s'en était allée par morceaux, comme les doigts tombent l'un après l'autre du membre d'un lépreux.

M. le chef de canton, enfin libéré de sa partie de cartes, était arrivé juste à temps pour recevoir l'algarade du préfet. Il avait aussitôt raconté, le front dans la poussière et les yeux larmoyants, que malgré leur vigilance le fleuve les avait trompés.

Il avait fort bien vu, lui, misérable chef de canton, oui fort bien vu, un poisson énorme heurter de sa tête massive les flancs de la digue, et, sous ces coups terribles, les terres s'écrouler ! Ce poisson extraordinaire avait sans nul doute été lancé par les gens du Nord, les habitants de la province de Phucyên, voleurs de père en fils, pillards de rivières, qui, l'an dernier, avaient perdu le procès qu'ils avaient eu l'audace d'intenter aux notables de Thuong-Cat, à l'occasion d'un partage de banc de sable.

M. le Préfet devait le croire. Son fils soumis ne mentait point : il avait vu le poisson venir de Phucyên et rompre la digue de Hadong.

Mais le préfet qui connaît bien ses enfants, les rusés fils du « Sud Tranquille », avait aussitôt fait infliger au notable vingt coups de rotin sur les fesses. Alors, au vingtième coup, le chef de canton, après avoir remercié le père d'avoir bien voulu châtier justement le fils fautif, avait avoué le manque de surveillance.

M. le Grand Mandarin s'était ensuite emparé du cachet de cuivre du chef de canton, disant à haute voix qu'il joindrait ce cachet au rapport qu'il allait adresser à M. le Résident, afin que le coupable fût destitué.

Mais, le soir même, à la nuit tombante, le chef de canton avait apporté à la pagode où gîtait le préfet, un plateau chargé de boîtes à thé où le thé avait été remplacé par mille piastres ; et le préfet avait rendu le cachet au chef de canton !

Aussi, depuis ce jour néfaste, pour récupérer son « don du ciel », le chef de canton infligeait-il des amendes aux villageois chargés de réparer la digue, et les paysans ne savaient où tourner leurs yeux, tantôt les portant sur la mer qui étouffait les récoltes, tantôt sur la digue qui leur coûtait si cher...

*
* *

Grâce à sa bonne position, le Palanquin de Jade n'a pas été inondé tout entier ; seuls, les sentiers, les ruelles et les cours, ont été envahis par l'eau. Les cases et les greniers à paddy sont heureusement intacts, et leurs propriétaires n'en demandent pas plus à Bouddha.

La grande mare, l'arroyo, les étangs particuliers, les rizières, ont été changés en un immense lac. Les gamins, joyeux de pareille chose, y lancent des barques en bambou tressé, pendant que dans les ruelles étroites, les gens pataugent dans une boue gluante et fétide.

À l'extrémité du village, l'arroyo, autrefois si calme, court, rapide comme un torrent de montagne. Il a garni les buissons de ses berges de plantes mortes, et ses eaux ne se distinguent de celles de l'inondation que par la force du courant.

Les hameaux sont déserts ou presque.

Les riches et les notables ont pu échapper à la corvée. Mais les autres habitants, avec leurs enfants et leurs femmes, ont été réquisitionnés par le préfet, et demeurent sur les travaux même, dans des cahutes de bambou et de feuilles de bananier.

Parfois, comme si l'eau du fléau ne suffisait point, le ciel laisse tomber de larges ondées. Les tranches opaques de la pluie emplissant l'air, tout alors ne forme plus qu'un seul monde liquide, sous lequel les malheureux paysans peinent et piochent, toujours bavards et soumis.

*
* *

Sur le lit de bois dur, debout, les jambes écartées en une position de blessée, Thi-Luc, les yeux pleins d'angoisse, les cheveux défaits, attend sa délivrance.

Elle est debout : ainsi l'on ressent moins de douleur que couchée. Des voisines la soutiennent. Ne faut-il pas s'entraider entre filles de la même souffrance ?

« Madame l'aide »⁶⁵, d'une main experte, masse le ventre de la parturiente et, de temps en temps, quand par hasard se fait un silence dans la case, l'on n'entend que le doux glissement de sa main sur la peau de Thi-Luc.

« Allons, toi, petit, mets encore du bois. » Sous le lit, un garçonnet évente un feu de romarin. Il faut que les esprits du bois parfumé montent lentement dans l'espace pour traverser le corps de Luc et pénétrer jusque dans la moelle de ses os. La femme souffrira moins alors, parce qu'en elle entreront toutes les forces mystérieuses que contient le feu.

L'enfant remet du bois, attise les charbons ; la fumée odorante emplit la salle et s'échappe lentement par la toiture.

D'ailleurs, il n'est pas le seul enfant dans la case ; tous ceux des domestiques et des voisins sont là, curieux et bruyants. Et leurs parents aussi sont dans la pièce et la cour, attendant l'événement qui leur procurera des festins de mandarins.

Puisse la délivrance s'accomplir normalement ! Que de repas, que de beuveries, que de jours de fête ! En Annam, les pauvres ne sont point jaloux des riches, car les riches sont bons, parce que s'ils n'étaient pas bons, les pauvres qui n'ont rien à perdre sur terre, leur rappelleraient par la vengeance qu'ils sont des hommes, eux également. Aussi, à chaque étape de la vie, ce sont des fêtes où se ruinent les familles, pour paraître, ne point déchoir ; et bien souvent, par ces seuls faits, les riches redeviennent pauvres. Mais nul ne se moque d'eux : la misère étant si proche de tous.

Dans la pièce à côté, Monsieur Chup, entouré de ses amis, attend que les « Douze sages-femmes-esprits »⁶⁶ veuillent bien lui envoyer un fils.

Enfin, il va être père, ou plutôt non, il va avoir un fils. En pays d'Asie, en effet, qu'importe celui qui créa, pourvu qu'existe l'enfant adorateur des tablettes !

Dans un coin reculé des communs, Madame Lui, plus jalouse que jamais, s'occupe à des choses futiles, comme si rien d'extraordinaire ne se préparait.

La naissance de cet enfant va la rendre mère, elle aussi pourtant : la femme première qui n'enfanta point est également mère de l'enfant, tout autant que la femme deuxième qui engendra. Ce fils sera sien, de par la coutume, de par la loi, et l'appellera maman. Mais Madame Lui ne veut pas de cet amour :

en elle la jalousie a tué tous sentiments. Et Madame Lui, distraite, continue à écosser des arachides.

Autour du lit où Thi-Luc est juchée depuis plusieurs heures, les voisines préparent l'attirail nécessaire à l'accouchement. L'une apporte l'eau chaude, l'autre le vase de terre rouge, acheté tout exprès au marché de Giang-xa, et qui servira aux ablutions premières. Une vieille femme dépose sur le bord de l'escabeau un éclat de bambou et un morceau de verre de bouteille. Madame l'Aide les prendra tantôt pour trancher le fil qui unit la mère à l'enfant, à moins qu'elle ne préfère le couper avec ses dents, ce qui vaut encore mieux.

Madame l'Aide, tout en continuant son massage, bavarde comme un oiseau parleur :

« Eh oui, dit-elle, ma vieille expérience me démontre que Madame Luc a suivi mes conseils. Tout se passera très bien. Pendant sa grossesse, la mère doit manger le moins possible, parce que si elle dévore, l'enfant mange énormément lui aussi, devient très volumineux, et l'accouchement alors n'en est que plus douloureux. Si, en temps ordinaire, une femme prend trois bolées de riz par repas, elle ne doit plus en manger qu'une lorsqu'un enfant est en elle. Cet enfant reste ainsi tout petit, chétif, et la mère en souffre moins.

« C'est cela, mes sœurs, rangez sur cet escabeau le verre et le bambou. Mais il faut souhaiter que je n'aie pas à m'en servir. Rien ne vaut ce qui est naturel, et toujours j'ai préféré trancher le lien avec mes dents. La décade passée cependant, le fils dont accoucha Madame Bich était si fort, que j'ai dû me servir de l'éclat de verre. Elle n'avait pas suivi mes conseils, elle avait toujours mangé à sa faim...

« Allons, petit, mets encore du bois !

« Le bois de romarin est le meilleur que nous ayons pour réchauffer les os de la mère. Il vient du haut pays où on le trouve sous la forme d'un tubercule. C'est une sorte de bulbe qui pousse comme cela, naturellement, et personne n'a jamais su comment il poussait ni d'où il venait. C'est ce qui le rend si cher...

« Quand l'enfant sera né, j'irai par le village faire savoir l'heureuse délivrance de Madame Luc. Alors, tous les amis, en nombre incalculable, viendront féliciter Monsieur Chup, car rien n'est plus agréable que la naissance d'un fils. »

À peine la sage-femme a-t-elle interrompu son bavardage, que Thi-Luc s'est affaissée avec un grand gémissement de douleur.

L'enfant est là.

Madame l'Aide se précipite. Mais comme de ses dents expertes elle vient de trancher le lien qui unit la mère au nouveau-né, elle se relève avec un cri d'épouvante.

L'enfant est mort !

*
* *

Monsieur Chup s'en va par les ruelles boueuses où seuls errent des chiens affamés.

Monsieur Chup a sous le bras un petit paquet roulé dans une natte. C'est la « pauvre petite chose morte » qui eût été son fils, si les « Douze sages-femmes-esprits » avaient voulu.

Mais les douze Ba-mu n'ont pas voulu !

Le village en entier eût été invité à l'orgie. Les douze tasses d'alcool prescrites par les rites eussent été renouvelées des milliers de fois, car Monsieur Chup eût acheté un grand tonneau occidental plein d'alcool de nénuphar.

Mais les douze Ba-mu n'ont pas voulu !

L'homme est maintenant arrivé au bout du hameau supérieur. Encore quelques pas dans la vase, et il sera au bord de l'arroyo. De là il découvre toute la plaine liquide, jusqu'à la digue où l'on aperçoit les cahutes des travailleurs. Par derrière la digue et les villages verts, il voit se dresser, éternellement bleues, les montagnes du Haut Pays.

Voilà ce que l'eau a fait du Delta, un désert où tout est à recommencer.

Ah ! misérable Annam, qu'ont donc fait tes enfants aux génies des Airs, des Choses Terrestres et des Enfers, pour voir les éléments détruire chaque année les richesses de leur sol ?

La famine, la peste, le choléra, les pirates, le typhon et l'inondation, pareils à des tigres, guettent le paysan tonkinois. À quoi bon tant travailler puisqu'au bout de l'an, rien ne lui restera entre les mains ?

Monsieur Chup songe tristement à ces choses, en regardant la plaine d'eau. Comme si de tels malheurs ne suffisaient point, il

a fallu que les esprits vitaux vinssent à manquer à celui qui devait être son fils...

Là-bas, le globe rouge du soleil descend lentement, et tout est rouge maintenant : le ciel, les rizières et les montagnes.

Mais les douze Ba-mu n'ont pas voulu ! Cette pauvre petite chose morte ! Que d'espoirs étaient en elle, que d'orgueil et que de joie ! Tout s'est écroulé en un instant. Le cri que poussa Madame l'Aide était certainement le cri de désespoir des âmes ancestrales aux tablettes inapaisées !

Il faudrait enterrer cette chose pourtant. Non. L'eau est partout, et conserver un cercueil dans la case, serait faire mourir un peu plus chaque jour le père, la mère et les familiers.

Mieux valait se débarrasser tout de suite de l'enfant.

Détruire « cela », mais c'était un crime puni par les lois ! Oh ! quand on est riche, les lois sont douces en Annam. Avec de l'argent, tout s'arrange dans l'Océan Oriental.

Et puis, la rage n'était-elle pas dans ses entrailles ? Qu'avait-il donc fait, Monsieur Chup, pour n'avoir point d'enfant ?

Mais pourquoi pleurer ? Les douze Ba-mu n'avaient pas voulu !

L'arroyo est là, murmurant et chantant. Il a recouvert le pont incurvé, renversé les faux cotonniers de ses rives et arraché les plants de riz. Il s'en va, d'une course inaccoutumée, du côté où le soleil se couche.

De l'astre, seul apparaît encore, derrière les sommets, un petit point rouge qui laisse tomber sur les rizières et les montagnes des rayons rubescents.

« Sinistre présage, pense Monsieur Chup. Je suis le fils maudit d'une famille maudite. De moi est née la mort ; mes esprits vitaux sont impuissants à créer la vie. Qu'ils soient maudits, et maudites aussi les douze Ba-mu : elles n'ont pas voulu engendrer celui qui, pour nous, eût été l'égal de l'Empereur ! »

Et, après un dernier regard aux bambous verts du Palanquin de Jade, au moment où le soleil jetait un ultime rayon de la montagne sur les rizières, Monsieur Chup, avec un geste de

colère, lança « la pauvre petite chose morte » dans les eaux rouges de l'arroyo.

FIN

Notes

- ¹ Entre cinq et sept heures du matin
- ² 1888.
- ³ En Annam.
- ⁴ Paysan
- ⁵ Des canons.
- ⁶ 1905.
- ⁷ Le Tonkin
- ⁸ Fleuve Rouge.
- ⁹ Rue des Teinturiers.
- ¹⁰ Le timbre.
- ¹¹ Ngoc-kiêu : Palanquin de Jade
- ¹² Expression annamite qui désigne le franc.
- ¹³ Poulo-Condore.
- ¹⁴ La Haute-Région.
- ¹⁵ Le chemin de fer.
- ¹⁶ Les miliciens.
- ¹⁷ Des Thôs.
- ¹⁸ L'indigo.
- ¹⁹ L'hôpital.
- ²⁰ Aux enchères.
- ²¹ . L'administration.
- ²² Formule épistolaire.
- ²³ 1905.
- ²⁴ Un avocat.
- ²⁵ Con-sau-ngai, petit ver à qui les Annamites attribuent la nocivité des Eaux de la Haute-Région.
- ²⁶ C'est-à-dire toute jeune

-
- ²⁷ Parce que vêtu de blanc
- ²⁸ Un casque blanc
- ²⁹ Le jardin botanique.
- ³⁰ Odeur qui, paraît-il, se dégage du corps des Européens.
- ³¹ Allusion à la versatilité des Européens
- ³² Allusion à notre façon de parler et de prononcer les r.
- ³³ 1907.
- ³⁴ Le phuc-hon.
- ³⁵ Rue des Médicaments actuelle.
- ³⁶ Province de Son-tay.
- ³⁷ Le Mont Bavi.
- ³⁸ Les artilleurs.
- ³⁹ Le Petchili.
- ⁴⁰ 1909.
- ⁴¹ Nui-Lang.
- ⁴² Des canons.
- ⁴³ Des obus, des grenades.
- ⁴⁴ Thu-Chi, le notable qui signe le premier les actes communaux.
- ⁴⁵ Province de Son-Tay.
- ⁴⁶ La police de sûreté.
- ⁴⁷ Les indicateurs.
- ⁴⁸ Haiphong.
- ⁴⁹ Poulo-Condore.
- ⁵⁰ La Malaisie.
- ⁵¹ Ilot du golfe du Tonkin.
- ⁵² Port-Wallut.
- ⁵³ Ile située entre Kê-bao et Châteaurenault.
- ⁵⁴ Con Ca Voi, la baleine, animal sacré.
- ⁵⁵ Des langoustes.

-
- ⁵⁶ Nouvel an vietnamien
- ⁵⁷ Bâtons d'encens
- ⁵⁸ Thac, rapide.
- ⁵⁹ Palfreniers
- ⁶⁰ 1910.
- ⁶¹ Des croix.
- ⁶² La langue annamite.
- ⁶³ Confusius
- ⁶⁴ Sorte de jeu de cartes.
- ⁶⁵ La sage-femme.
- ⁶⁶ Ba-mu, fées qui président aux mystères de la conception et de la gestation.